

FRÉDÉRIC RÉGAMEY

Une Excursion
au
Grand Saint-Bernard

LA ROUTE — L'HOSPICE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 52 GRAVURES INÉDITES

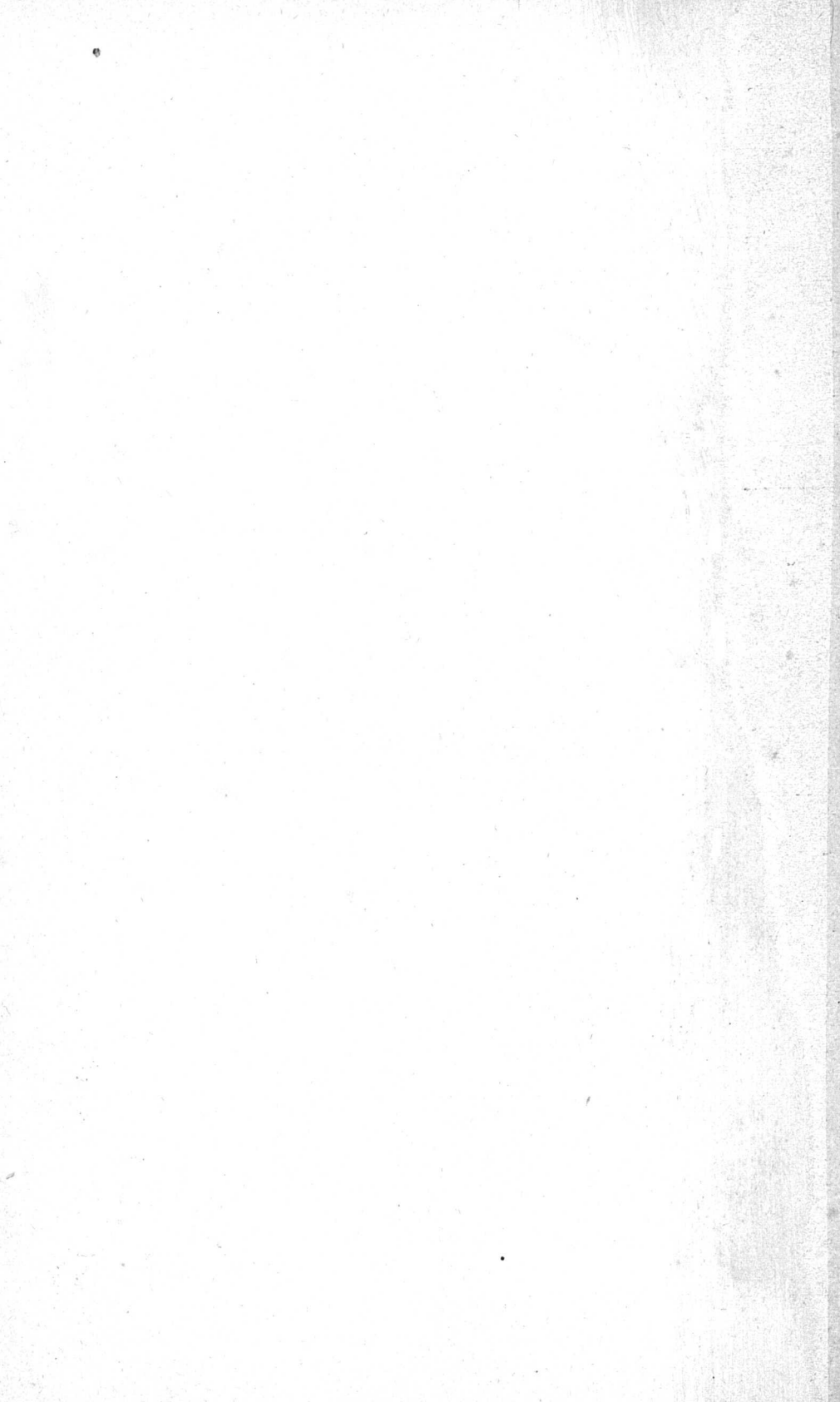
PAR L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56



Une Excursion
au
Grand Saint-Bernard

SEPTIÈME SÉRIE. — Format in-8° cavalier illustré.

*Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

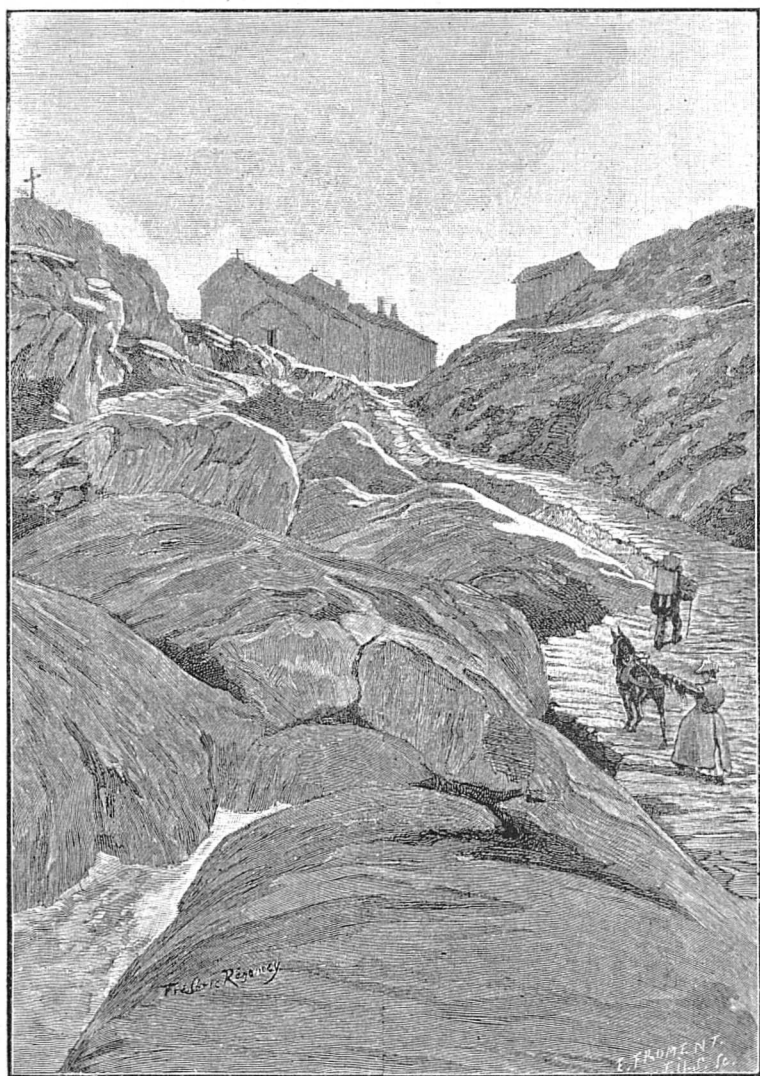


Fig. 1. — Arrivée à l'hospice : derniers efforts.

FRÉDÉRIC RÉGAMEY

Une Excursion
au
Grand Saint-Bernard

LA ROUTE — L'HOSPICE


OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 52 GRAVURES INÉDITES

PAR L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56



PREMIÈRE PARTIE

LA ROUTE

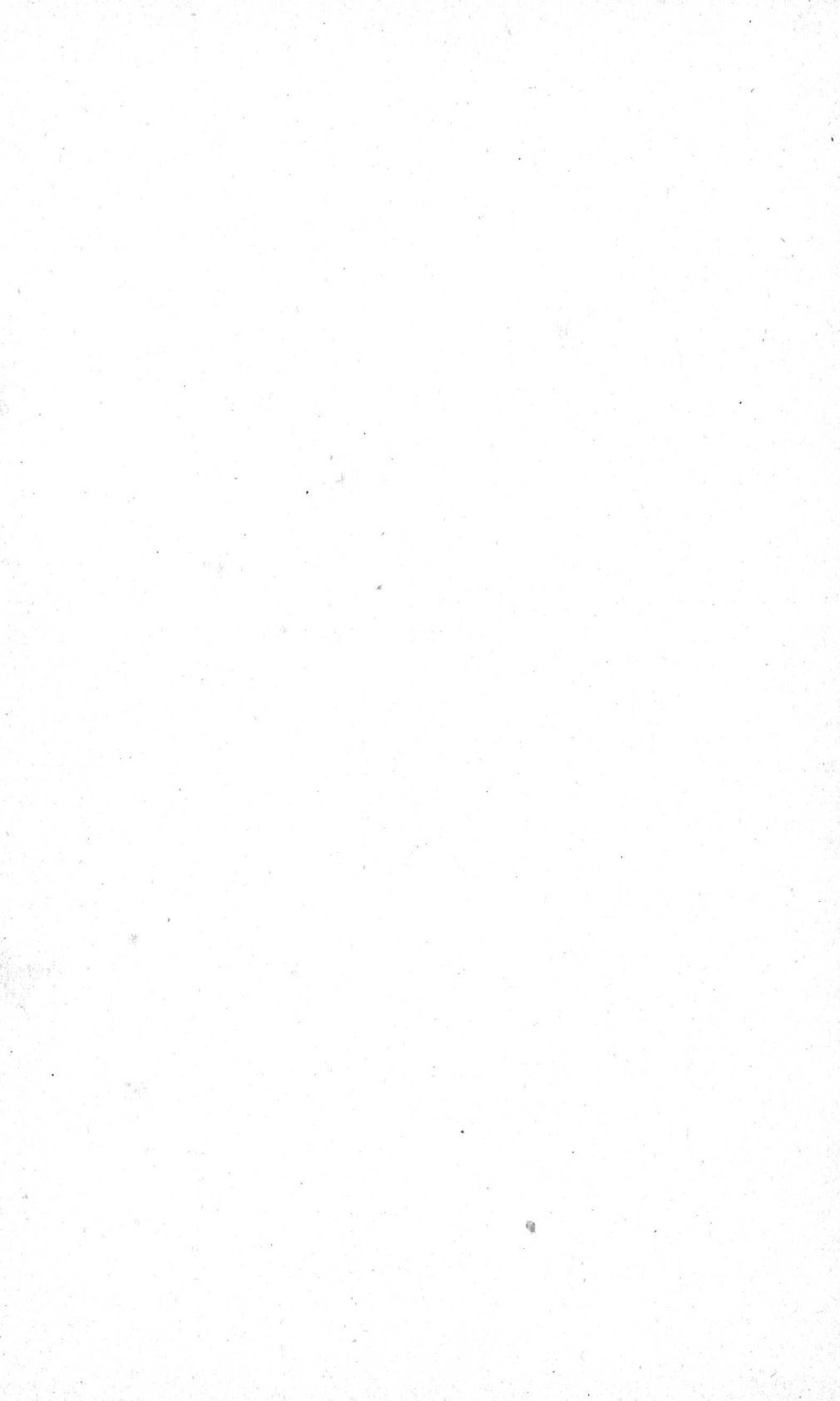




Fig. 2. — La Suisse d'autrefois.

Une Excursion au Grand Saint-Bernard

CHAPITRE PREMIER

AVANT D'ENTRER DANS LA MONTAGNE

La route qui mène à l'hospice du *Grand Saint-Bernard* montre une Suisse bien faite pour surprendre le touriste qui n'aurait encore vu que les rives du lac de Genève aux co-

quettes villas ou les grasses prairies de l'Oberland et ses pittoresques chalets.

A partir de Martigny la nature cesse d'être joyeuse et accueillante.

Le paysage paraît, non pas triste, mais empreint d'une grandeur grave, solennelle qui s'impose aux plus vulgaires et fait songer à certaines pages de Michelet dans son beau livre « La Montagne ».

« Aucune des fausses grandeurs ne se soutient devant les Alpes. Aucune autorité mondaine n'y garde son faux prestige. Une seule subsiste ici : raison, vérité, conscience.

J'avais senti quelque chose de cela près du mont Blanc, lorsqu'en août 1865 fut écrite la première page de ce livre. Je le retrouvai plus encore en juillet 1867, dans les heures de solitudes que j'eus à Pontrésina. Quand nos voyageurs couraient le pays, faisaient leurs ascensions, moi aussi, je faisais la mienne. Pour la seconde fois, cette idée, vive et nette de la montagne, me revenait à l'esprit : « Elle est une initiation. »

Et plus loin :

« Ce souvenir contraste fort avec ce qu'on voit aujourd'hui, avec les foules mondaines, la tourbe bruyante, qui afflue l'été à Chamounix, Interlaken, qui prend d'assaut l'Oberland, qui

de sa vulgarité prosaïque ces nobles déserts. Est-ce l'amour de la nature, un sens nouveau, qui tout à coup s'est développé chez eux ? Est-ce un mâle élan vers les choses hardies, dangereuses et pénibles ? On voudrait le croire. Un Tyndall, deux ou trois noms honorés, ne peuvent faire illusion. Ce que l'on voit, pour la masse, c'est que ceux qui dans leur pays gardent encore quelque tenue, respectent un peu les convenances, en Suisse se croient libres de tout.

Cessons de profaner les Alpes. N'emportons pas dans la montagne les esprits grossiers de la plaine. Tâchons que ce pèlerinage soit du moins un sursis aux vices, un moment de dignité. »

A mesure que l'on avance sur cette route longue et de pentes généralement peu rapides, la montagne, d'une sauvagerie morne et monotone, devient de plus en plus farouche et menaçante. Des champs cultivés, quelques vignes accrochées en gradins, là-haut, aux flancs de rochers regardant le soleil, ne tardent pas à céder la place aux seuls pâturages.

Les sapins qui couronnaient de leur sombre masse les sommets à droite et à gauche de la route étroitement encaissée, semblent, à mesure qu'elle s'élève, descendre vers les voyageurs.

Ils l'accompagnent longtemps, mais leurs rangs s'éclaircissent et un arbuste rabougri, en buisson bas, s'accrochant entre les pierres, marque bientôt la fin de toute végétation.

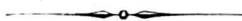
Les villages qu'on traverse ne sont pas d'aspects plus riants. Dans cette nature inhospitalière où l'homme se sent repoussé, il semble qu'il lutte, se cramponne, se terre dans ses demeures qui ne sont plus que des abris bâtis pour résister aux tourmentes.

Des dalles d'une pierre qui ressemble à une énorme ardoise alourdissent le toit et le consolident.

Plus vous montez et plus la maison devient sordide, s'harmonisant avec la nature lugubre. Tout à l'heure elle n'était que âpre. On l'avait construite avec les pierres telles qu'on les avait trouvées et qu'on ajustait en utilisant leurs irrégularités sans s'inquiéter d'ailleurs si quelque saillie aiguë dépassait l'alignement. C'était la maison abritant du froid, de la neige, des ouragans pendant les longs mois d'hiver et sans aucun agrément inutile, sans aucun accessoire gracieux pouvant retenir le regard, égayer l'esprit ; maintenant l'âpreté s'aggrave de la saleté. Devant chaque habitation, un enclos fait de planches retient un fumier qui s'épanche tout le long de la rue étroite, faisant des mares qu'il

faut traverser en choisissant les pierres les plus saillantes parmi les galets qui la pavent. Quant aux murs, ils n'ont pas même ce mince plâtras qui égalisait, à peu près, leurs façades. Les éclats de rochers qui les forment sont apparents. Du sol monte à la porte, au premier étage, un escalier de pierres plates posées les unes sur les autres en tas équilibrés. Tout cela noir.

Un cours d'eau que l'on côtoie constamment, torrent d'abord, puis ruisseau mince filtrant d'une mare de neige jamais fondue, vous accompagne jusqu'à la fin de son continuel fracas ; c'est le soir seulement, en arrivant à l'hospice, qu'on cesse d'en être assourdi.



CHAPITRE II.

LA MONTAGNE.

Région collinaire. — Région montagneuse. — Région alpine. —
Région des neiges.

Ce n'est pas sans peine qu'on parvient au plateau du Grand Saint-Bernard, mais aussi quelles émotions, quelles impressions variées, ce voyage laisserait dans la mémoire de l'écolier qui aurait mérité de pareilles vacances ! L'enfant qui n'a pas quitté les villes de nos pays de plaines ne peut se faire une idée des surprises qui l'attendent dans la région montagneuse des Alpes suisses. Chaque pas qu'il fera sur un de ces chemins qui partent de gaies et fertiles vallées pour se perdre à 2,000, 3,000 mètres d'altitude parmi les rochers arides des glaciales solitudes sera pour lui l'occasion d'émerveillements toujours renouvelés !

Mais pour cela il faudrait qu'il pût faire cette

excursion lentement, par petites étapes, de façon à pouvoir s'arrêter souvent, sans l'inquiétude des heures envolées; faisant même des crochets à droite, à gauche; escaladant ce som-



Fig. 3. — Paysage de la région montagneuse.

met si curieusement couronné de sapins aux branches échevelées; quittant la route pour suivre un moment le cours accidenté de ce petit torrent descendant des glaciers, et précipitant ses ondes entre les rochers qui le font bondir en cascades éblouissantes.

Il faudrait qu'il pût faire ce voyage de découvertes en compagnie de quelques camarades de son âge, accompagnés, guidés par des parents ou des maîtres bienveillants et sans pédanterie.

« J'y voyais souvent sur les routes des petites pensions d'enfants que l'on faisait voyager. J'en rencontrai une au Splüghen, une pension venue de loin, de Neuchâtel, ce me semble, qui avait traversé la Suisse. C'étaient des enfants fort jeunes, qui pourtant, sans trop de fatigue, s'en allaient ainsi à pied, chacun sous son léger bagage, faisant déjà l'apprentissage de la vie du voyageur, de ces petites aventures, heureux pour la première fois d'agir et d'être des hommes. Ils allaient, je ne dis pas sous un maître, mais avec un maître, qui gênait peu leur liberté. C'était un jeune homme sérieux qui me plut. Sa dame était avec lui, jeune aussi, agréable, attentive à tout, et qui, non sans quelque fatigue, suivait le cher petit troupeau, l'entourant et l'enveloppant de sa grâce maternelle. » (Michelet, *la Montagne*.)

Ce n'est guère ainsi qu'il est de mode de voyager maintenant.

Aujourd'hui on va hâtivement d'un point à un autre; géométriquement, ou du moins par le plus rapide sinon le plus direct chemin, et,

sur ce chemin, il semble que rien ne doive exister qui mérite l'attention et, surtout, un retard, une flânerie. Les railways, les voitures



Fig. 4. — Paysage de la région alpine.

sont partout. Ils vous emportent. On passe, on regarde, on ne *voit* pas.

Depuis la plaine jusqu'à ses derniers sommets, l'ensemble d'un groupe montagneux peut se diviser en quatre zones principales caractéri-

sées chacune par un monde d'animaux et de plantes appropriées.

Ces grandes montagnes ne surgissent pas brusquement du sol.

Elles s'annoncent par de molles ondulations du terrain qui s'élève de plus en plus, en mamelons, épaulements, constituant la première région, la *région collinaire*, dont les plus hauts sommets varient de 800 à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette faible altitude le monde animal et végétal est à peu près le même que sur les plateaux inférieurs.

Le terrain s'accidentant de plus en plus, on pénètre dans la *région montagneuse* qui atteint la hauteur de 13 à 1,400 mètres et est formée, tantôt de chaînes de montagnes basses et indépendantes, tantôt des bases élargies des hautes montagnes. C'est la partie la plus charmante, la plus riche en êtres animés, en végétations de toutes sortes, la plus variée, la plus accueillante, la plus *humaine*.

La chaîne des Vosges, dont le plus haut sommet, le Ballon de Guebwiller, ne dépasse pas 1,430 mètres, serait un type de *région montagneuse indépendante*. Dans ces charmantes et superbes montagnes l'esprit se sent à l'aise et sans inquiétudes. Aucune paroi gigantesque ne rétrécit l'horizon; pas de murailles écri-



Fig. 5. — Région des neiges.

santes dont l'œil atteint à peine la cime et qui vous enserrent comme dans le fond d'un puits. Les sommets des Vosges se succèdent en un enchevêtrement de croupes arrondies dont on domine facilement l'harmonieux ensemble. Facilement, car il semble que, partant des luxuriantes vallées, on doit pouvoir monter doucement, insensiblement, à travers les belles forêts de chênes, de hêtres, de sapins pour arriver sans fatigue aux plateaux supérieurs un peu dénudés.

Dans le grand massif des Alpes, les caractères distinctifs de la *région montagneuse* se saisissent moins facilement. Le voisinage immédiat de la *région alpine* (s'élevant à une altitude d'environ 2,600 mètres) produit une confusion qui empêche d'établir, du premier coup d'œil, les zones de démarcation. Elles s'établissent d'après la présence ou l'absence de certaines plantes, de certains arbres qui se constate à des altitudes différentes suivant que le flanc des montagnes est orienté au Nord ou au Midi.

Les animaux, comme les plantes, se raréfient, les forêts disparaissent, puis on pénètre dans la dernière zone, la *région des neiges*, dans laquelle le monde des organismes s'éteint successivement pour concentrer presque toute

l'attention de l'homme sur les formations inorganiques. Là les sommets atteignent 3,000, 4,000 mètres et parmi eux, au-dessus d'eux, le mont Blanc dressant son dernier pic à 4,810 mètres.

La route du Saint-Bernard mène le piéton dans ces différentes zones. Commenant à la *région collinaire* par Martigny (476 mètres), traversant la *région montagneuse* terminée à Liddes (1,338 mètres); elle aboutit à l'hospice (2,472 mètres) qui est sur la limite de la *région Alpine*. Au delà, c'est la *région des neiges*.



CHAPITRE III.

DE MARTIGNY À ORSIÈRES.

Martigny. — La tour de la Batiaz. — Excursions aux environs de Martigny. — La route. — Le Brocard. — Le Borgeau. — Les Vallettes. — Les gorges du Durnant. — Le lac Champex. — Bovernier. — Sembrancher.

C'est de *Martigny* (476^m) que l'on part le plus généralement pour aller au vieil hospice. La route est longue, un peu monotone au début et demande, à pied, onze à douze heures de marche. Des voitures conduisent jusqu'à la cantine de Proz où finit la route carrossable. Là les chevaux dételés peuvent servir de montures jusqu'à l'hospice ou porter les bagages. On réduit ainsi le voyage à environ dix heures, mais le plus simple et le plus intéressant, pour ceux qui ne craignent pas la fatigue, est d'aller en voiture jusqu'à Orsières et de là à pied jusqu'à l'hospice. Dans ce cas et si on veut faire l'économie d'une

voiture particulière, on fera prudemment en retenant la veille au bureau de poste, sa place dans la diligence qui va jusqu'à cette dernière ville et part tous les matins à huit heures.

Il suffit d'arriver à Martigny avant la fin de la journée pour voir, en attendant l'heure du dîner, tout ce qu'elle présente d'intéressant. Les ruines d'un vieux château des évêques de Sion dominant la ville de l'autre côté de la Drance. Elles valent la peine de gravir un petit sentier que l'on trouve après avoir franchi la rivière par un pont de bois bâti sur le modèle des vieux ponts si fréquents en Suisse. Ce chemin de chèvres grimpe en zigzags dans les éboulis, consolidé, de place en place par des pierres plates formant marches. Une rampe de bois protège contre les chutes dans les endroits dangereux.

Enfin on pénètre dans ce qui reste du vieux château de la Batiaz (605^m). Ce sont des constructions assez embrouillées dont les gros murs s'élèvent à des hauteurs différentes laissant reconnaître de vastes salles aux planchers effondrés, des petits réduits dans des coins, et, paraît-il, de terribles oubliettes, aujourd'hui comblées, puis de mystérieux souterrains qui se prolongeaient jusqu'au niveau de la vallée.

Surgissant du milieu de ces ruines toujours imposantes, se dresse une tour ronde de 35 mè-



Fig. 6. — Le pont de Martigny sur la Drance et la tour de la Batiaz.



tres vide du haut en bas de ses planchers sauf du dernier, voûté, formant toit. Un escalier rampe dans l'épaisseur de l'énorme mur, des passerelles de bois ont été jetées à chaque étage à travers cet immense puits. On trouve encore de petites chambres, des recoins avec de longues et étroites meurtrières par où l'on voit au loin. Sur la terrasse une sorte de kiosque décoré d'affiches ; réclames de chemins de fer, d'hôtels. Une longue vue pour regarder les différentes *dents* et, naturellement le traditionnel registre destiné à transmettre à la postérité les pensées des voyageurs. Une femme et son fils gardent et montrent la ruine. Pour 0 fr. 50 seulement vous pourrez apprendre de ce petit bonhomme que « c'est la nuit des temps qui a fait toutes ces brèches. »

C'est aussi dans « la nuit des temps » que se perd l'origine de cette forteresse. Jules César attachait une grande importance à cette position stratégique et y avait fondé un établissement militaire, centre de ses opérations sur l'Helvétie par la vallée de Tarnade ; sur les Gaules par le col de Balme et la Savoie ; sur l'Italie par le col du Grand Saint-Bernard, « Ostiolum montis Jovis ».

Martigny, nommée Octodore par les Romains, dut à sa situation topographique le périlleux honneur de voir passer sur ses chemins les ar-

mées de ces trois hommes terribles : César, Charlemagne, Napoléon.

Plus tard elle eut à subir une quatrième invasion. En 1818, la Drance démesurément grossie par la rupture du glacier de Giétroz se rua sur la vallée élevant ses eaux jusqu'à la hauteur d'un premier étage (inscription sur les murs de l'hôtel de la Tour) emportant sur son passage : hommes, animaux, maisons, plantations et recouvrant tout d'une couche épaisse de boues, de rochers, de débris. Les pertes matérielles furent évaluées à quinze cent mille francs. Des souscriptions en Suisse, France, Angleterre, etc., qui produisirent un million furent employées en travaux d'endiguements qui mettent, paraît-il, la vallée à l'abri de nouvelles catastrophes de ce genre. Martigny n'aurait donc plus à redouter maintenant que le passage d'un nouveau héros.

Ce coin de rocher fut pendant des siècles le témoin, le théâtre des discordes, des guerres, des massacres qui ensanglantèrent la contrée.

En 1260 les évêques de Sion restaurèrent le château, l'agrandirent et élevèrent le donjon ruiné en 1518 à la suite du soulèvement des populations révoltées contre leurs seigneurs.

Qu'y aurait-il encore à dire sur Martigny?

Qu'elle compte actuellement 1552 habitants?

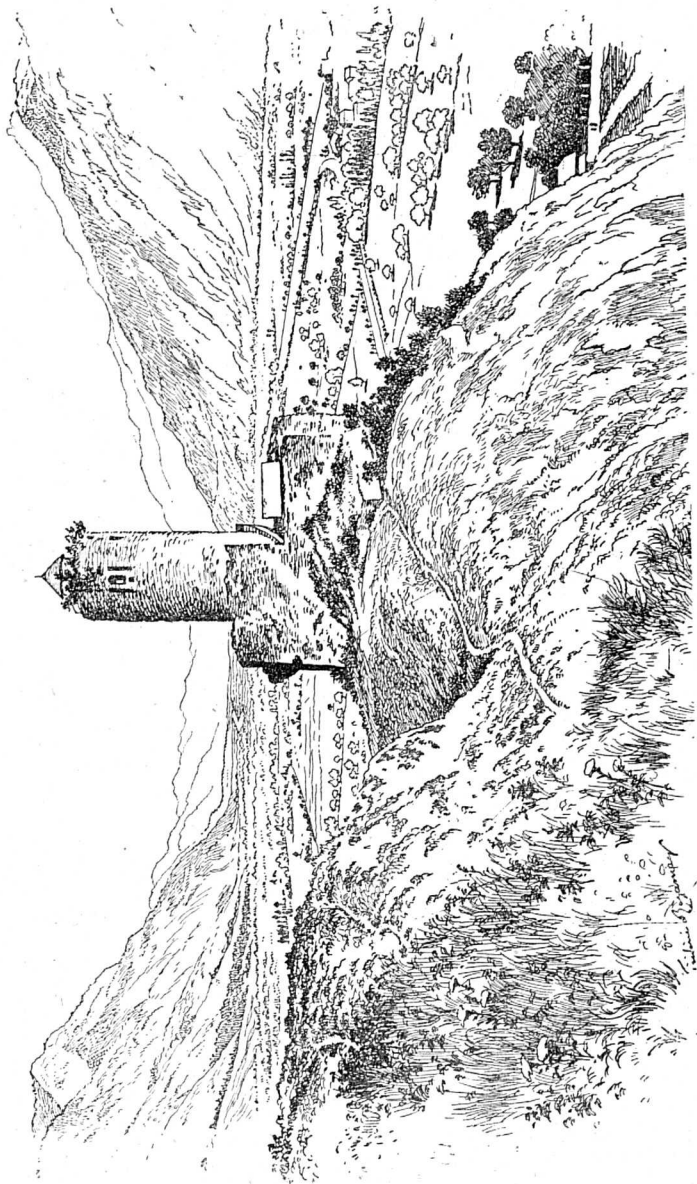


Fig. 7. — La vallée du Rhône vue de la tour de la Batiaz.

Resterait la liste des excursions dans les environs.

Aux Follaterres, colline rocheuse dont la flore est célèbre.

A l'*Arpille* (2082^m) d'où l'on a une vue magnifique sur le glacier du Trient, le Mont-Blanc et les Alpes Valaisanes et Bernoises.

A la *Pierre-à-Voir*. Autre vue magnifique sur les Alpes depuis le Mont-Blanc jusqu'au mont Cervin et depuis la Dent de Morcles jusqu'à la Jungfrau; aussi sur les vallées du Rhône, d'Entremont et de Bagnes et sur le glacier de Giétroz.

Enfin aux *Gorges du Durnant*.

Mais tout cela demanderait des journées et c'est demain matin que vous devez partir pour l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Force est donc de réintégrer simplement l'hôtel et de se consoler de ce sacrifice dans l'intimité de deux bouteilles des excellents vins du pays, le *Cokuempey* et le *la Marque*, fameux déjà du temps des Romains! Grâce à cette noble et antique origine vous pourrez avant de gagner votre lit continuer et approfondir les études archéologiques commencées dans les ruines de la Batiaz.

Huit heures du matin, 25 juillet. — Martigny (476^m). — La diligence qui fait le service de la poste jusqu'à Orsière, se met en route. Il y a de

la place pour quatre personnes cocher compris. On passe devant un buste de la Liberté, œuvre de ce pauvre Courbet qui, réfugié en Suisse après les aventures de la Commune, s'éprit un peu trop des dangereux petits vins blancs du pays et se crut de force à faire assaut de *beuverie* avec les vignerons de la libre Helvétie.

La route ne monte pas encore beaucoup, cependant la voiture se met souvent au pas. C'est qu'à chaque groupement de maisons un écriteau défend de trotter sous peine d'amende. Amusement des enfants, tranquillité des parents et augmentation du budget des communes.

On traverse les petits villages, *le Brocard*, *le Borgeau*, *les Valettes*. A ce point, un sentier sur la droite mènerait aux magnifiques *Gorges du Durnant* et au-dessus par une vallée charmante à travers des bois et des prairies au lac *Champex*.

En continuant la route on traverse *Bovernier* où se voient encore des traces de l'inondation de 1818. Le *Mont Catogne* (2,579^m) se dresse en face.

Mais la gorge au fond de laquelle serpentent la route et la Drance, se rétrécit de plus en plus et bientôt elle est barrée par une masse de rochers, le *Mont Forit* qu'on a dû percer d'un tunnel long de 65 mètres, haut de 4 à 5 mètres et large de 3^m,50.

C'est la *Galerie de la Monnaie*. Au débouché, sur une bande étroite de terrain, au pied des montagnes, quelques murs ruinés.

Des Trappistes avaient fondé là un couvent

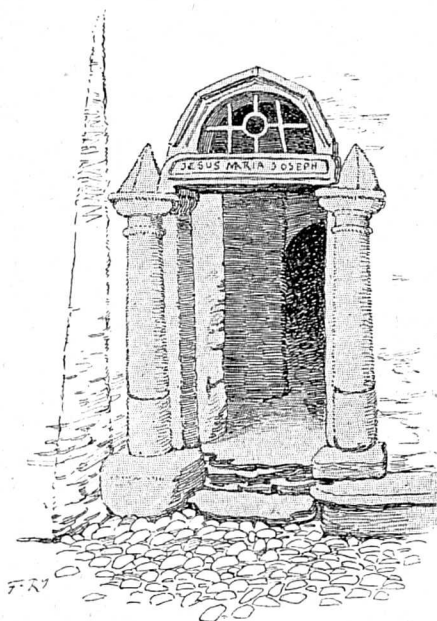


Fig. 8. — Porte de la maison de poste à Sembrancher.

en 1796. Ils l'abandonnèrent à l'approche de l'invasion de la Suisse par les troupes françaises en 1798. Une cavité s'ouvre, auprès, dans le rocher, montrant l'entrée de caves, de galeries maintenant comblées. A différentes reprises, on y travailla pour en extraire de l'or. Les béné-

fices étaient si insuffisants que ces mines trop indigentes cessèrent d'être exploitées.

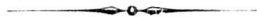
Saint-Brancher ou *Sembrancher* (720^m) est situé à la jonction des vallées d'Entremont et de Bagnes. Plusieurs châteaux s'élèvent dans le voisinage. Le château de Saint-Jean au haut d'une paroi de rochers escarpés; sur une colline, les ruines d'un second, où l'empereur Sigismond et huit cents gentilshommes trouvèrent en 1444 assez de place pour se loger, lui et sa suite, rapporte une histoire suisse. Enfin, de l'autre côté de la Drance, le *château-fort d'Etier*, ruiné aussi, vit les patriotes valaisans contraindre l'évêque Gost, à les reconnaître indépendants de sa juridiction séculière.

La diligence s'arrête à la poste établie dans une vieille maison du dix-septième siècle. La porte est décorée de deux pilastres et d'une sorte de couronnement dont la pierre d'un gris noir se détache sur le ravalement de la façade. Une inscription : *Jésus, Marie, Joseph*.

Par la porte étroite et basse on entre dans une sorte de petit vestibule dont on pourrait presque toucher la voûte avec la main. Cette voûte, divisée en arceaux, montre une recherche architecturale qui indique que cette maison était probablement celle d'un notable. Du reste, l'aspect fruste, sombre et, semble-t-il, humide, particu-

lier à toutes les autres maisons de ces villages. Le sol raboteux, inégal, est fait de dalles irrégulières. Un étroit escalier de pierres assemblées au hasard monte aux logements supérieurs. Dans un clair-obscur le couloir se prolonge obliquant à droite, à gauche, débouchant après une trentaine de pas sur une autre rue. De temps en temps deux ou trois marches à monter, à descendre et de chaque côté quelques recoins sombres, un caveau servant de débarras ou un escalier descendant dans la nuit. Il n'y manque que des ossements pour faire songer aux Catacombes. Celui qui se fit bâtir cette maison gardait, peut-être inconsciemment, des goûts, des besoins qui lui venaient de vieux ancêtres habitants des cavernes.

La besogne du facteur terminée on repart. De temps en temps le cocher vous désigne de longs sillons descendant des sommets et coupant le vert des prairies, des bois, d'une traînée grise faite de sables, de rochers, de troncs d'arbres arrachés. Ce sont les couloirs où, au printemps, s'effondrent les avalanches.



CHAPITRE IV.

ORSIÈRES.

Conseils aux voyageurs à pied. — La nourriture. — Le vêtement.
L'équipement. — Les guides.

11 heures et demie. Orsières (882^m).

A partir d'Orsières on entre dans la *région montagnaise*. Les vignes disparaissent; des forêts de mélèzes, pins, bouleaux, hêtres, charmes couvrent les pentes de la montagne et toujours, près de vous ou cachée dans de profonds précipices, la Drance roule en torrent, vous accompagnant de sa sauvage chanson.

La diligence, rudement cahotée par l'abominable pavage qui revêt les rues de tous les villages de la région, parvient péniblement à une grande place carrée et s'arrête devant une auberge, sa dernière station, abandonnant les voyageurs qui doivent faire le reste du trajet à pied.

Avant de se mettre en route, l'air vif de la matinée ayant aiguisé l'appétit, on songe au plaisir de s'asseoir devant une table garnie.

L'heure est bonne pour un déjeuner, mais il

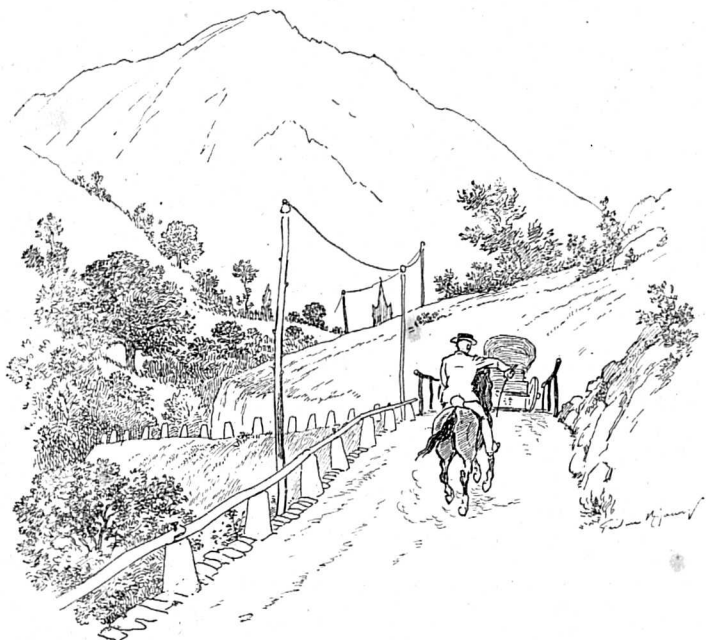


Fig. 9. — Le clocher d'Orsières.

convient de rappeler que, dans la montagne, le maintien de la bonne humeur et des forces corporelles dépend de l'observation des règles d'une sage et sévère sobriété. Chacun devra, ce principe admis, savoir, pour le détail, ce que son tempérament peut lui permettre.

Partir le matin à jeun n'ayant bu qu'un verre d'eau est recommandé, mais certains estomacs exigent un peu plus. Du chocolat ou plutôt, pour rendre hommage au pays qui vous donne l'hospitalité, la nationale tasse de café au lait accompagnée de pain et de miel. Le lait est toujours excellent et c'est en Suisse, la seule façon agréable de goûter le café qui, pris pur, est rarement supportable.

Le repas de midi, qu'on appelle ici le dîner, doit être simple, substantiel, arrosé de peu de vin mouillé d'eau. Pas de vin blanc. Il *coupe les jambes*, vous diront les alpinistes expérimentés. Et surtout ne pas rester longtemps assis à table si vous voulez, en vous remettant en route, retrouver la souplesse des articulations.

C'est le soir au souper (le-sommeil de la nuit se chargeant de tout remettre en ordre) que vous pourrez enfin donner satisfaction à votre appétit gargantualesque si vous êtes beau mangeur et si le menu de votre auberge vous le permet.

En chemin on doit s'abstenir de boire souvent de l'eau fraîche qui augmente la soif et énerve le corps. En tous cas, ne pas boire d'eau sans y avoir mis quelques gouttes d'eau-de-vie. Mais le meilleur est de se gargariser la bouche d'une gorgée que l'on rejette ensuite.

L'alcool qui ranime ne produit qu'un effet momentané suivi ordinairement d'une prostration plus grande. Mieux vaut, dans la gourde, une forte infusion de thé qui, dans les ascensions à de grandes hauteurs, peut soutenir les forces et remplacer les aliments solides que l'estomac supporterait mal.

Le déjeuner terminé, vous revoilà dehors, dispos, alerte, prêt à « couvrir » des kilomètres. Mais il est un point que nous avons oublié de traiter, la grave question de l'équipement : le vêtement, la chaussure.

Il n'est pas trop tard, quoi qu'il y paraisse, pour réparer cet oubli.

Si vous avez tout ce qu'il vous faut et comme il le faut, ce rapide examen dissipera vos incertitudes et c'est encore avec plus de confiance que vous vous engagerez sur la route.

Si vous avez été mal conseillé, les fatigues, les inconvénients de diverses sortes qui se multiplieront pour vous, d'étape en étape, vous feront faire de salutaires réflexions sur les dangers de l'imprévoyance.

Vous êtes, peut-être, de ceux pour qui les discours les plus éloquents, l'expérience des autres, n'ont jamais valu la rude leçon que donnent les choses, les déceptions personnelles; apprenez donc par vous-mêmes et un peu à vos dépens.

Vous vous en trouverez bien pour votre seconde excursion.

Commençons par la tête. Un feutre léger dont les bords vous protégeront du soleil, sera également bon pour les temps de pluie (avoir la précaution de l'assujétir par un cordon en prévision des ouragans).

Comme habillement : ce que l'on appelle un complet, laine, cheviotte, d'étoffe assez épaisse pour ne pas se laisser pénétrer par une ondée et la jaquette pouvant se boutonner hermétiquement du collet à la ceinture. Chemise de laine. Foulard de cou pour les haltes à l'ombre.

Mais la partie la plus importante du costume est la chaussure.

La meilleure est le soulier lacé sur le cou-de-pied, empeigne forte et souple, double semelle débordant de quelques millimètres chaque côté et garantissant le pied contre le heurt des cailloux; pas trop large, mais assez pour que les doigts soient parfaitement à l'aise et surtout, ayant été déjà portés et formés dans de petites courses préalables. La semelle, le talon devront être garnis d'un rang circulaire de gros clous forgés à tête triangulaire et, le milieu, de plus petits. Entre le talon et la partie antérieure de la semelle devra être absolument raide et inflexible. Ces sortes de chaussures ne se cirent pas, mais

se graissent avec du suif à défaut de graisses spéciales. On devra porter des chaussettes de laine avec lesquelles les ampoules sont plus rares.

Enfin des guêtres montant à mi-jambe et enfermant le bas du pantalon.

Dans un sac sur les épaules ; une ou deux chemises de laine légère, un ou deux caleçons, des bas ou des chaussettes toujours de laine ; des mouchoirs ; une paire de souliers assez légers pour servir de pantoufles, suffisants, cependant, pour marcher dans la ville, autour de son hôtel.

Roulés, sur le sac : un plaid de laine pas trop lourd un caban à capuchon d'étoffe imperméable, assez large pour que, ne collant pas au corps, l'air puisse circuler et favoriser l'évaporation de la transpiration et qui vous rendra de grands services en temps d'averses.

Puis les bibelots utiles ; une bonne carte de voyage, gourde avec gobelet, fort couteau muni d'un tire-bouchon, un morceau de bougie, des ficelles, aiguilles, fils, boutons de réserve, une petite boussole, un briquet et des allumettes, un petit nécessaire de toilette et enfin tout ce qui paraîtra indispensable à vos besoins ou à vos manies. N'oubliez pas cependant que le fardeau qui paraît insignifiant pendant la première demi-

heure s'allourdit terriblement à mesure qu'aux kilomètres parcourus s'ajoutent les kilomètres. Arrangez-vous donc pour que votre sac ne pèse pas plus de six à huit kilogrammes. Il est prudent d'y réserver une petite place pour une minuscule pharmacie.

Ainsi équipé, robuste sur vos jambes guêtrées, il ne vous reste plus qu'à choisir un bâton solide et léger : tige de sapin, de châtaignier, de frêne arrivant à hauteur du menton et garni d'une pointe d'acier, assujétie par une forte virole en fer. Il faut, pour mériter votre confiance, que placé horizontalement, les deux bouts portant sur des points fixes, il puisse supporter le poids de votre corps. Quant à ces jolies cornes de chamois dont on décore parfois les alpenstock, si vous aviez la faiblesse de vous laisser tenter par leur aspect gracieux, à la première fois que vous les accrocheriez à une saillie pour vous hisser le long d'un rocher, vous les verriez infailliblement se séparer de votre bâton pendant que vous rouleriez au bas de la pente que vous vouliez gravir.

Pour les costumes de voyage aussi, la mode dicte ses lois quelquefois contradictoires. Ainsi vous verrez sur les estampes de la première moitié du siècle les voyageurs à pied vêtus d'une blouse de toile et d'un pantalon de coutil. On

laissait alors la flanelle aux vieillards et aux infirmes croyant que la chaleur était ce que l'on avait à redouter. Une hygiène mieux comprise nous a appris que, dans les courses de montagne, ce sont les refroidissements qui sont funestes.

Dans son si amusant *Voyage en Suisse*, Alexandre Dumas père tombe dans cette erreur. Mais à côté de ces fâcheux conseils, il en donne beaucoup d'autres excellents, particulièrement ce qu'il dit des guides doit être pris en sérieuse considération si l'on veut voyager d'une façon intéressante, éviter bien des petits désagréments. Quel que soit le mépris ou l'indifférence que des voyageurs très délicats pourraient montrer à ces montagnards d'aspect un peu fruste, auxquels ils se confient dans des circonstances quelquefois mortelles, ces braves gens, dont la probité et le dévouement sont passés en proverbe, ne paraîtront pas s'en apercevoir. Ils resteront toujours les mêmes, continueront à faire leur devoir, mais rien que leur devoir. Alors.....

« Adieu à cette causerie familière dans laquelle l'homme de nos villes apprend tant de choses de l'homme de la montagne; adieu aux récits de chasse qui abrègent la route, aux traditions populaires qui la poétisent, aux mille petits soins qui la rendent facile! Puis, une fois arrivé

à l'auberge, vous vous apercevez bientôt, au mémoire de l'hôte, qu'ayant parlé haut, on en a auguré que vous saviez payer cher. »

Il est plus sage de les traiter en camarade. Leur bon sens les empêchera d'en abuser et, peut-être aussi, un certain orgueil natif qui les porte à se considérer, eux, les fils de la vieille Helvétie, les descendants des montagnards victorieux en tant d'héroïques combats, comme des citoyens égaux à tous les autres hommes. Camarade de votre guide qui restera toujours, non pas humble, mais attentif et respectueux, vous éveillerez en lui un sentiment de reconnaissance qu'il vous témoignera par toutes sortes de soins et de prévenances. Il s'ingéniera à vous rendre les étapes non seulement moins pénibles, mais plus gaies, vous apprenant bien des choses de la vie des gens et des bêtes dans la montagne qui ne seront pas sans valeur. Sa contrée n'aura plus rien de caché pour vous, et même ses secrets de famille deviendront vôtres. Traditions du pays, légendes extravagantes, tout vous sera raconté. On peut avec Victor Hugo ne pas dédaigner ce que des esprits trop supérieurs traiteraient probablement de rabachages. C'est à propos de conversations de cette sorte que le grand poète écrivait :

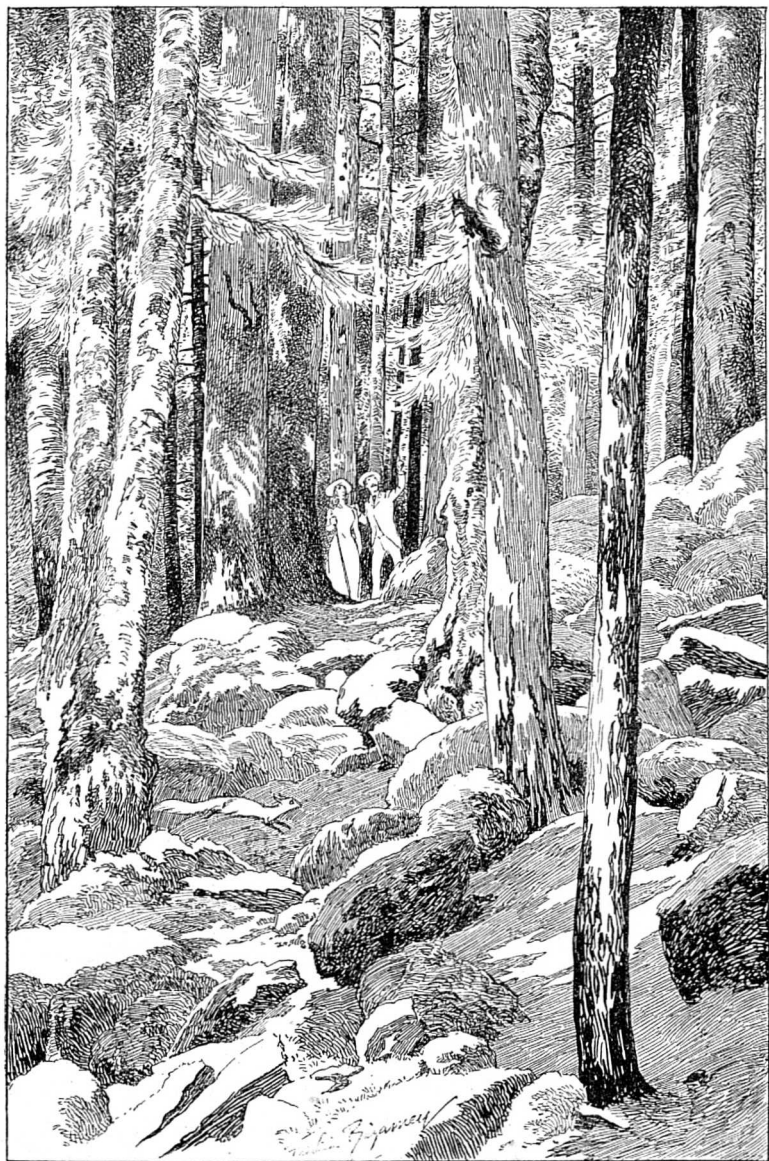


Fig. 10. — En forêt.

..... Chacun a quelque chose en l'esprit;
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit;
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis :

« Puis il y a quelque chose de satisfaisant pour soi-même, ce me semble, à sentir qu'en quittant l'un de ces hommes, dont la vie appartient à tout le monde, vous lui laissez dans le souvenir quelque chose de plus que ce qu'y ont laissé et ce qu'y laisseront les autres, et que vous pouvez leur envoyer des amis qui se recommanderont de votre nom, et qui seront reçus le sourire de la cordialité sur les lèvres. »

Alexandre Dumas écrivait cela en 1832.

Là comme ailleurs, les choses se sont un peu gâtées depuis cette époque. Il est devenu important de prendre quelques précautions, de s'informer auprès de l'aubergiste ou de toute autre manière possible. Les guides sont généralement en possession d'un livret de service qu'on fera bien de feuilleter pour prendre connaissance des certificats qui y sont consignés. On aura ainsi quelque chance d'éviter les aventures du genre de celle arrivée à M. Ginisty sur la route du Saint-Bernard précisément et qu'il raconte, sans tristesse, dans son livre *De Paris à Paris*.

« Là, on prend un guide et un mulet. Je suppose que tous les montagnards valaisans ne ressemblent pas à celui qui m'offrit ses services. Pour un brave homme, c'était un brave homme ; mais comment cela se fit-il ? au bout d'une heure, après m'avoir attendri par le récit de la maladie dont il relevait, c'est lui qui était installé sur mon mulet, et c'est moi qui me trouvais le réconforter et exalter son courage. Ce fut un voyage plaisant que celui-là ! »



CHAPITRE V.

D'ORSIÈRES A BOURG SAINT-PIERRE.

Comment on doit marcher. — Signes de beau et mauvais temps.
— Rive-Haute. — Liddes.

Au sortir d'Orsières, devant un calvaire, une colline barre le chemin et l'oblige à faire un grand circuit sur la droite. C'est le moment d'abandonner sa voiture et de gravir, en face, par un vieux sentier de mulet qui, en quelques minutes, vous met au sommet. Dans un instant, avant que vous soyez las de regarder le panorama, votre cocher vous aura rejoint et vous aurez pu prendre votre première leçon de *mar-
che*.

Marcher n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se le figurer. Surtout dans les pays montagneux, ce sport a ses règles certaines, qu'il est bon de connaître si on veut s'épargner des fatigues inutiles.

Nous empruntons à une petite brochure de M. Iwan de Tschudi, membre honoraire du club alpin suisse, les préceptes suivants :

« Le voyageur fera bien de se tenir à un ordre du jour bien arrêté, qui le maintient, d'ailleurs, dans une agréable et confiante assurance. La plus sage précaution est de se mettre en route au lever du soleil pour jouir du paysage éclairé par la lumière du matin, de se réconforter après quelques heures de marche et de continuer ensuite la course, sans trop se presser ni s'arrêter nulle part jusque vers midi, de se reposer à la halte de midi pendant deux ou trois heures, pour laisser passer la plus grande chaleur et pouvoir achever ensuite commodément le peu qui reste de la journée de marche. Il fera, toutefois, en sorte d'arriver à temps au gîte, dans la crainte de le trouver encombré, d'y préparer à son aise tout ce qu'il faut pour la course du lendemain, qui commencera aux premières heures du jour, et d'aller chercher de bonne heure le repos. Celui qui n'est pas encore accoutumé à voyager à pied, ne devra pas, au commencement, faire plus de 7 à 8 lieues par jour (5 à 6 avant midi) et ne devra pas, plus tard, aller au delà de 10 à 12 lieues. Si son havre-sac l'incommodait, il ferait bien de le faire porter par un garçon jusqu'à une certaine distance; mais surtout

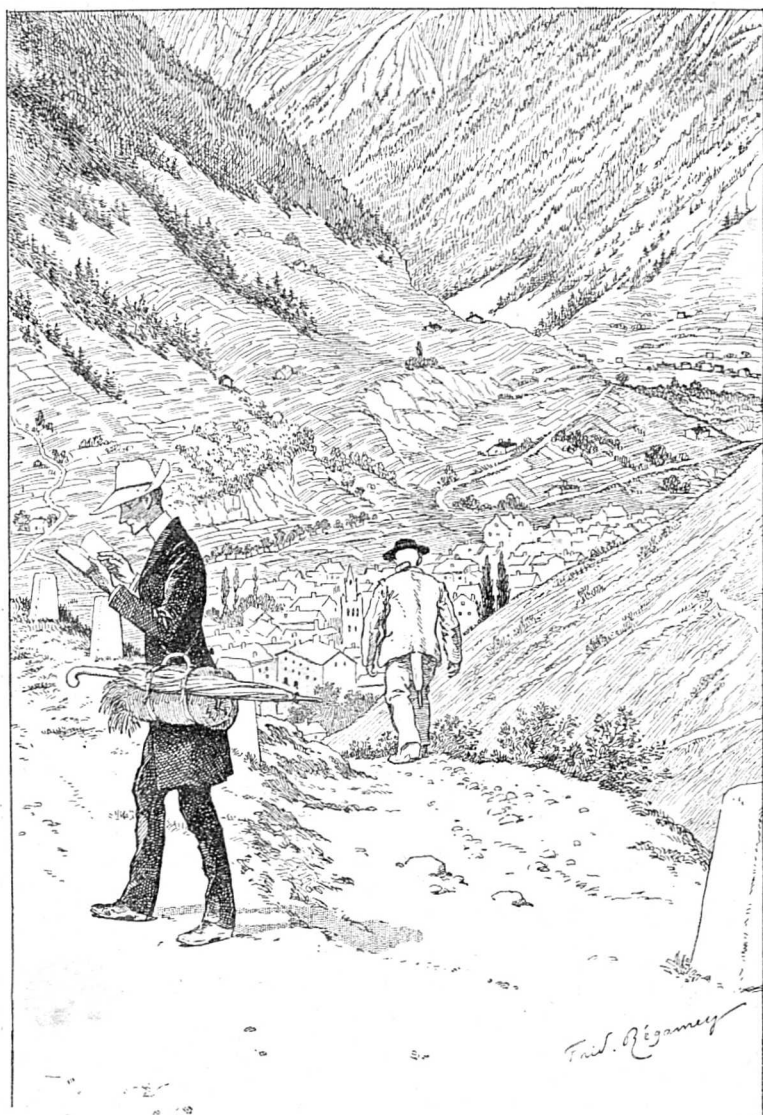
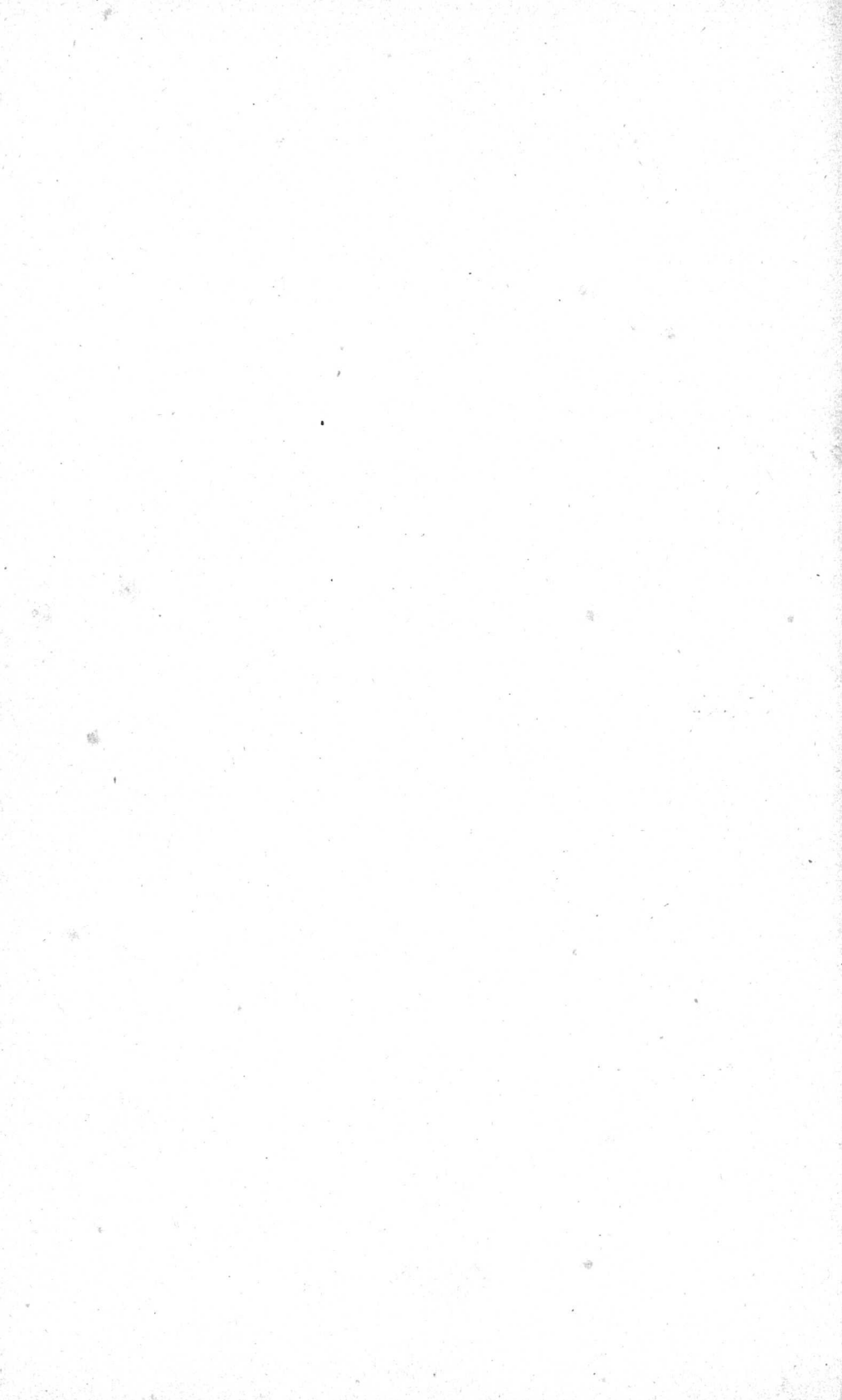


Fig. 11. — Au-dessus d'Orsières : Différentes façons de porter son parapluie.



qu'on ne se fatigue pas à porter un lourd bagage dans la chaleur du jour. La première condition pour une pérégrination à pied est de ne pas s'embarrasser de choses inutiles, sans quoi adieu le plaisir.

Qu'on adopte, dès le début, un pas ordinaire, *modéré*. Autant on se brise de fatigue au commencement à marcher vite et d'une manière désordonnée, autant on avance dans une marche réglée et lente. Qu'on évite absolument de s'asseoir ou de s'étendre trop fréquemment, ce qui ne fait qu'engourdir ; que l'on fasse plutôt, après une longue traite, une halte d'une demi-heure près de quelque joli site. Après une forte marche, qu'on ne se livre pas incontinent à un repos absolu ; mais qu'on fasse, après une courte pause, encore une petite promenade où que l'on se donne toute autre espèce de mouvement. Après un excès de fatigue, il y a grand bien à prendre un bain de pied de son, à faire un somme, à se laver les pieds avec l'essence de savon, à s'administrer par tout le corps de fortes et bonnes ablutions. A-t-on des ampoules au pied, on passera au travers un fil de soie qu'on laissera dans l'ampoule, puis on frottera avec du suif la face intérieure du bas et plus tard la partie lésée elle-même.

Dans l'*ascension des montagnes*, ne pas

imiter la mauvaise habitude des marcheurs peu exercés, qui marchent d'abord de toute la vitesse de leurs jambes. On s'épuise et l'on se met en nage, puis vient l'air frais des hauteurs qui peut facilement déterminer un refroidissement sérieux. Des touristes qui ont l'expérience de l'ascension des hauts sommets marchent lentement, d'un pas égal et continu et ne se fatiguent presque pas à monter. On cherchera à arriver aux beaux points de vue avant le lever ou le coucher du soleil, pour en jouir dans toute sa magnificence.

Dans les chalets primitifs des montagnes, le touriste difficile et prétentieux ne trouvera pas ce qu'il désire. Mais le touriste robuste et expérimenté y sera parfaitement bien logé et ils lui rendront ordinairement de bons services. »

Il y a quelques signes auxquels on peut présager le temps qu'il fera : Quand les troupeaux paissent en remontant la montagne, quand le vent souffle le soir des hauteurs dans la vallée, quand les nuages se divisent et qu'il vient de tomber de la neige sur les sommets, on a beaucoup de chances pour jouir de belles journées.

On devra au contraire s'attendre à du mauvais temps : si les montagnes à l'horizon, colorées en bleu foncé, tranchent vivement sur le ciel et paraissent plus proches ; si le vent d'ouest

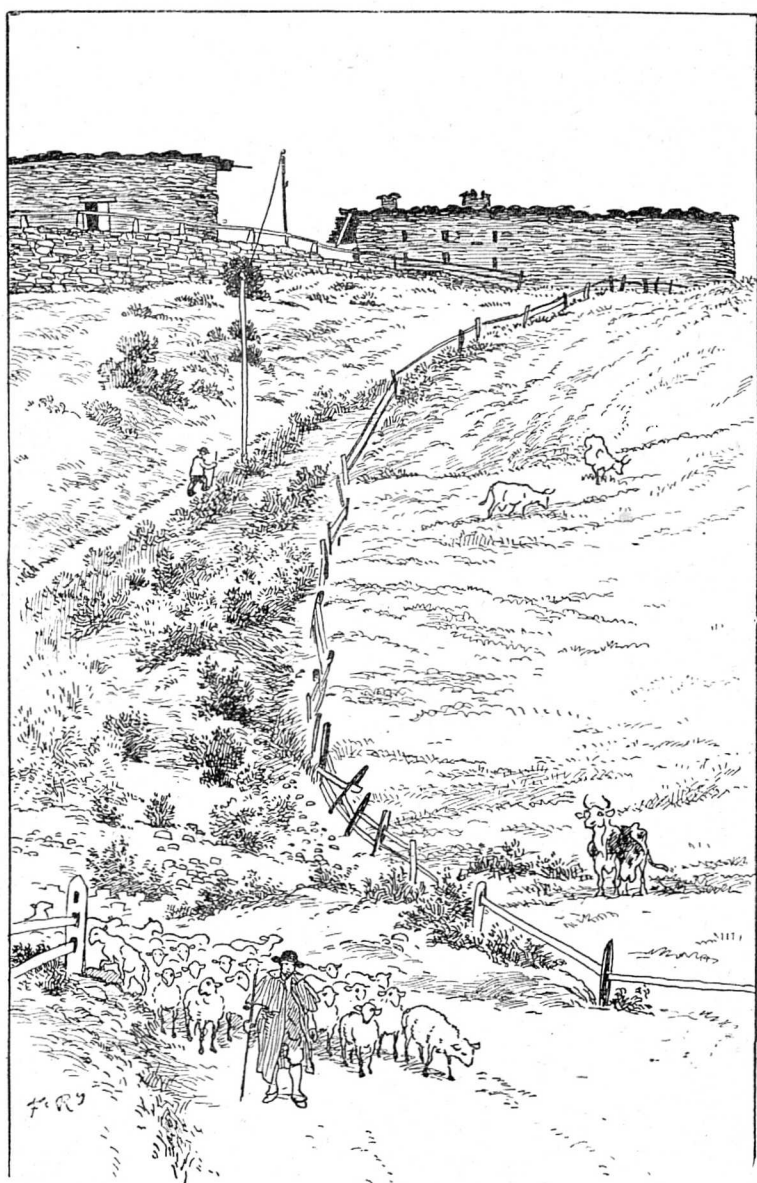
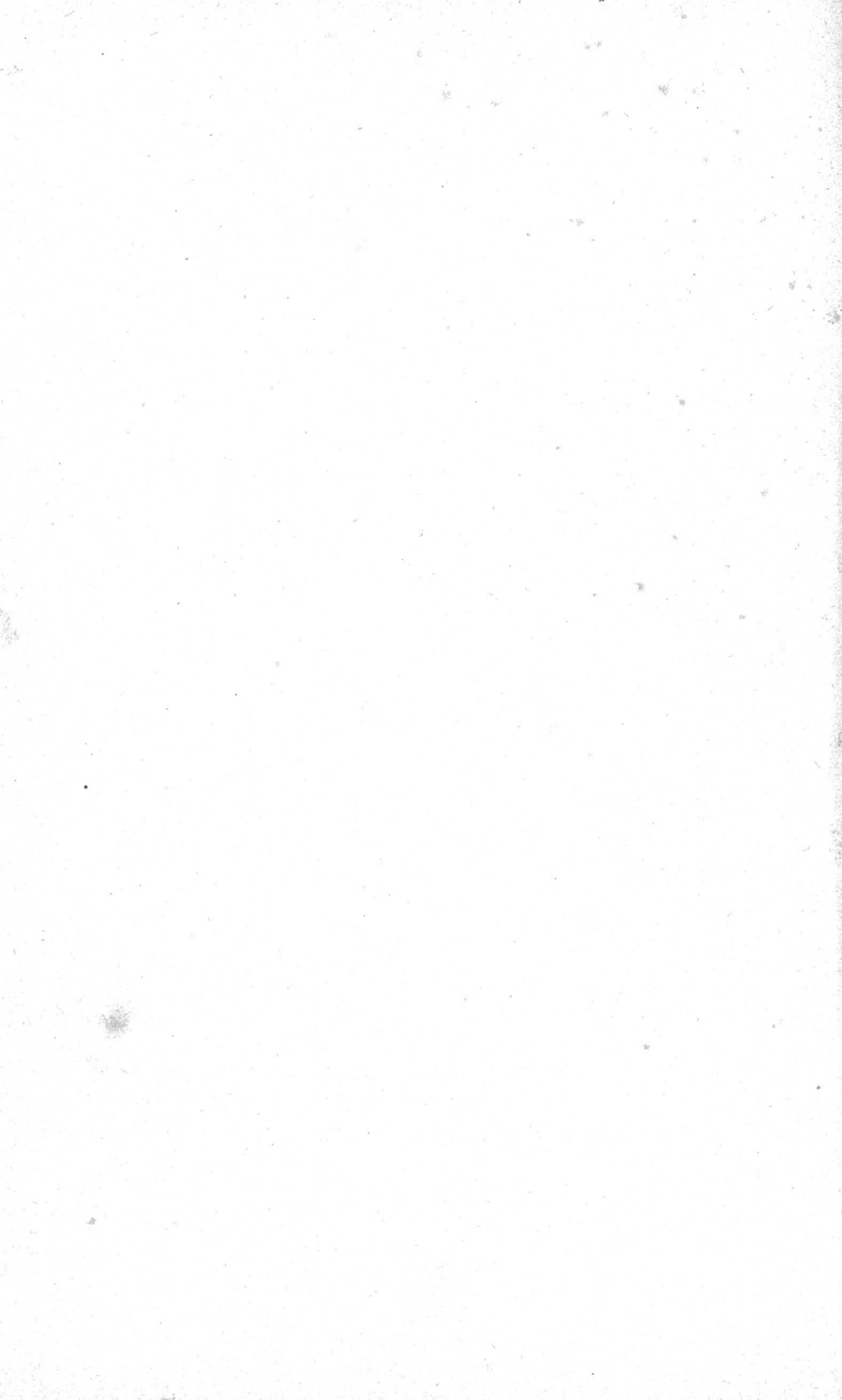


Fig. 12. — Traverse de Rive-Haute.



sévit, si des tourbillons de poussière s'élèvent sur les routes, si les vents soufflent de bas en haut.

Le *mont Pilate* de Lucerne est paraît-il un excellent baromètre pour qui est à portée de l'utiliser. Son nom lui viendrait du nom *pileus*, chapeau, à cause des nuages qui, fréquemment, voilent son sommet. Dans ce cas on pourrait se mettre en route avec confiance, le dicton populaire assurant, « si le Pilate a son chapeau, c'est que le temps sera beau. »

Plus loin, à environ trois quarts d'heures entre Fontaine-Dessous (1,458^m) et Rive-Haute (1,222^m) nouvelle colline. Refaites comme tout à l'heure, escaladez la pente et pendant qu'à gauche votre cheval gravit lentement les 2 ou 3 lacets d'une route que vous voyez toute blanche, sous le soleil vous aurez le temps de traverser tranquillement un hameau de masures pittoresques. Un moyen sûr de ne pas s'égarer est de se fier aux poteaux télégraphiques qui, toujours, rejoignent la route en coupant au plus court. Derrière, la route reparaît et bientôt aussi votre équipage.

Là, comme dans toute la région, se trouvent des *racards*, greniers paraissant construits d'une ingénieuse façon. Ces chalets en bois, isolés des habitations, à cause des incendies possibles, po-

sent sur des piliers de 2 pieds de haut couronnés de chapiteaux faits d'une grande pierre plate qui les débordent largement et interdisent l'accès aux rats et autres pilleurs de grains. Au dessous, le sol creusé procure à peu de frais une sorte de remise et d'abri pour les volailles.

Liddes (1338^m).

Quelques maisons anciennes. Une entre autres, du seizième siècle probablement, avec tourelle carrée. Au-dessus de la porte étroite, une fresque abîmée laisse deviner les traces d'un Saint-Sébastien. A côté, un balcon de fer forgé, fin dix-huitième siècle, chargé de pots de fleurs qui font buisson. Leurs notes éclatantes et joyeuses dans le cadre des maisons sombres sont une aimable surprise pour le voyageur attristé par l'aspect morose des villages traversés jusque-là. On ne pouvait trouver meilleure application de la loi des contrastes et malgré soi on s'arrête attendant l'apparition du visage frais et jeune qui vous mettrait dans la tête ce charmant compagnon de route : un commencement de roman. Mais la fenêtre reste aveugle et, au lieu de la romance évoquée, c'est un

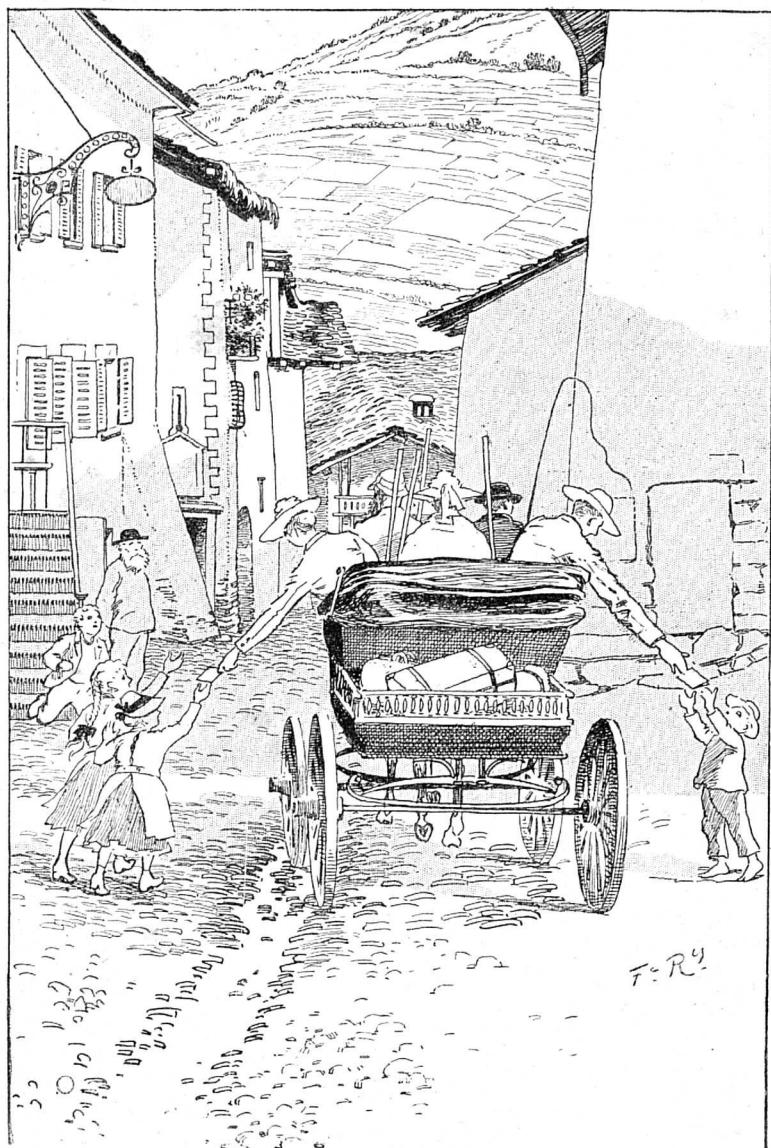


Fig. 13. — Liddes.



bruit de ferrailles, un cahotement de voiture brutalement secouée par le sauvage pavé, qui vous ramènent au sentiment des convenances et de la grise réalité. Une famille complète de clergyman : père, mère, fils et fille, descend du Saint-Bernard et de chaque côté de la voiture, quatre paires de bras tendent aux petits hérétiques qui rôdent les traditionnels *religious tracts*. Il ne s'agit pas, quand on est pratique, de perdre son temps même en voyage.

Un peu plus loin une vieille maison est occupée par une famille d'aubergistes dont les ancêtres vinrent dans le pays au onzième siècle à la suite d'un frère qui y était appelé comme curé. Des parchemins, des titres de bourgeoisie, de chefs de milice, de bannerets, pourraient aider à reconstituer l'histoire de cette lignée de montagnards nobles de neuf siècles de roture. En face, une autre habitation montre une chambre dont le plafond est soutenu par des poutres couvertes d'inscriptions gothiques datées de 1534.

CHAPITRE VI.

DE BOURG SAINT-PIERRE A L'HOSPICE.

Le passage du Grand Saint-Bernard par Napoléon. — Cantine de Proz. — Hospitalet. — Le vallon des Morts.

Bourg Saint-Pierre (1633^m).

Vieille église dont le clocher date du onzième siècle. Près de la tour, sur le mur, une borne milliaire romaine.

C'est là qu'était, lors du fameux passage effectué du 15 au 21 mai 1800 par Bonaparte et ses 30000 hommes, la dernière étape de l'armée avant l'arrivée au sommet, et une auberge, *Au Déjeuner de Napoléon*, renferme une pièce où le Premier Consul s'arrêta pour prendre son repas. A cette époque, et jusqu'en 1833 du reste, la route n'allait pas plus loin qu'un pont, à l'extrémité du village, jeté sur un torrent profondément encaissé et défendu par une muraille crénelée dont on voit les restes.

L'armée, à partir de ce point, eut les difficultés les plus grandes à surmonter.

« Lorsqu'on fut arrivé à Lausanne, il fallut décider le point où l'armée passerait les Alpes. Le général du génie Marescot, chargé de la reconnaissance des Alpes, se prononçait pour le Saint-Bernard, mais il regardait l'opération comme très difficile. « Difficile, soit, dit le Premier Consul, mais est-elle possible? — Je le crois, avec des efforts extraordinaires. — Eh bien, partons! »

Les préparatifs commencèrent aussitôt. Napoléon montra alors ce soin du détail qui s'alliait chez lui d'une façon si merveilleuse aux vues d'ensemble les plus étendues et les plus fécondes. D'immenses approvisionnements furent réunis à Villeneuve, à Martigny et jusqu'au pied du col. Une compagnie d'ouvriers pourvus de forges de campagne prit les devants et dut stationner à Saint-Remi, là où, sur le versant italien, recommence la route carrossable, pour remonter les voitures de l'artillerie et remettre les pièces sur leurs affûts. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer auprès du col ses ateliers de bourreliers pour réparer les harnais. Il avait même écrit plusieurs lettres à ce sujet. « Nous citons cette circonstance, dit M. Thiers, pour l'instruction des guerriers et des gouvernements, à qui la vie des

hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent. » Le passage de l'artillerie, comme on devait s'y attendre, présenta de grandes difficultés : On offrit aux paysans mille francs par pièce de canon transporté de Saint-Pierre à Saint-Remi. Mais il fallait deux jours et cent hommes pour une seule pièce. Malgré l'appât du gain, après quelques pièces passées, ils refusèrent de continuer. On dut avoir recours aux soldats ; on leur offrit l'argent que l'on avait promis aux paysans, mais ils ne l'acceptèrent pas, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons. (Roger Peyre, *Napoléon I^{er} et son temps.*)

Dans ses *Mémoires* (publiés par la maison Firmin-Didot) le général comte de Ségur fait un intéressant récit du passage de cette armée qui allait s'illustrer dans les plaines de Marengo.

« Ainsi, le 16 mai, sur toute cette ligne, cinquante-neuf mille hommes étaient amoncelés dans ces sombres gorges ; cachés dans l'ombre froide du nord, que projetaient sur eux les glaciers, ils étaient prêts à monter à l'assaut des Alpes !



Fig. 14. — A Bourg Saint-Pierre.

Soldats, généraux, nous étions tous jeunes alors !

Un tiers d'entre nous commençait : la plupart des plus âgés n'avaient pas huit ans de guerre. Un triple printemps, celui de l'année, celui de la vie, celui de la gloire, l'émulation aussi, en nous, autour de nous, tout exaltait ! Au nord, c'était les cris de victoire de Moreau ; au midi, ceux de détresse de Masséna. Napoléon lui-même était dans la fleur, dans l'ardeur de l'âge. Au signal donné par Bonaparte le 17 mai, tous s'ébranlaient. Depuis Saint-Pierre un sentier de neige et de glace, abrupt, étroit, tortueux, grimpe à pic pendant six milles entre les rocs. Il remonte le bord d'un précipice : ce fut leur guide. Pendant six heures ils gravirent ce sentier avec leurs mulets, leurs bagages, et sous le poids de leurs sacs, de leurs munitions et de leurs armes. Ils s'aidaient de leurs mains, se poussant, se hissant à contre-mont. Malgré l'essoufflement ils s'excitaient entre eux par leurs chants, par leurs cris de guerre, riant de leurs chutes, railant, insultant l'obstacle et faisant battre la charge à leurs tambours.

Vers midi ils avaient atteint la cime du glacier et le saint hospice. Là règne un hiver éternel ; c'est l'une des plus froides extrémités de la terre, l'une des dernières limites permises à l'audace

de l'homme; à l'existence des animaux! Ici le danger changea de forme. Jusque-là on s'était épuisé à lutter, à surmonter cette masse gigantesque, de rocs et de glaces, dressés debout devant soi; mais sur le revers opposé tout devint différent et plus périlleux encore! Là l'hiver, ici le printemps; là tout avait été endurci et tout obstacle, ici tout s'effondrait, se dérobaît sous les pas. Un sentier sinueux pendant sur l'abîme, dont chaque versant, dont chaque détour offrait un nouveau précipice; une neige amollie, crevassée, où s'enfonçaient leurs pas, où leurs chutes disparaissaient; hommes, chevaux, tout ce qui dévie, tout ce qui ne peut se cramponner et se retenir, s'engloutit, se perd sans retour : on en vit tomber et rouler déchirés de rocs en rocs, ou s'engouffrer pour jamais dans les profondeurs inconnues que recouvrait cette neige molle et perfide! Mais rien n'arrêta : l'invasion, comme un torrent, se précipita jusque dans Etroubles. Là, s'étant ralliée, elle reprit haleine, remonta ses canons, ses caissons, recharga leurs approvisionnements; puis, continuant, Aoste surprise fut emportée à la baïonnette. Le lendemain, Châtillon et sa forte position, inattaquables de front, furent tournés par leur droite; trois cents hommes et trois canons autrichiens y demeurèrent prisonniers; le reste fut

poursuivi et rejeté, le 19 mai, jusque dans la ville et le fort de Bard.

Un peintre célèbre a donné pour piédestal à Napoléon le sommet du Saint-Bernard; et cependant, lors des trois premières journées de ce rude passage, il était resté dans Lausanne, puis trois autres jours entiers à Martigny. Il ne quitta Lausanne et Martigny que bien assuré de tout l'ensemble. Ce fut alors seulement qu'il crut, pour lui, le moment venu. Le temps fut en tout si bien calculé, que, au pied du mont qu'il allait franchir, une dernière nouvelle qu'il attendait lui parvint. Elle lui apprit que son adversaire, prêt à perdre sa retraite en Italie, s'acharnait encore aveuglément sur le Var, à l'envahissement de la France. Joyeux alors, et plein d'espoir, il gravit la montagne à son tour, et ne craignit plus de montrer le conquérant de 1796 au sommet des Alpes!

Le passage entier dura quatre jours. Jusquelà tout avait été pour lui précautions, soins et préparatifs; mais maintenant que son projet se démasque, tout doit marcher à coups imprévus, à coups redoublés, se précipiter d'éclats en éclats, tout devenir foudre! Cependant, dès ce premier pas il apprend que, à la tête de sa colonne, tout est suspendu; que toute l'expédition, renfermée sans vivres dans le val d'Aoste,

s'y trouve arrêtée au pied d'un rocher dont l'ennemi est maître et où il est inexpugnable!

Ce roc est de forme pyramidale : il s'élève isolé, entre l'escarpement à pic des deux chaînes resserrées de ce val profond, et il en ferme l'issue dans la plaine. A gauche, la Dora en baigne le pied ; le sommet en est hérissé de canons et de baïonnettes ; à droite ses feux plongent dans la rue étroite qui serpente à sa base et qui forme la ville de Bard. Déjà Berthier et Marmont ont fait, il est vrai, tailler en escalier l'Albaredo, autre rocher qui couronne l'une des deux chaînes, et les soldats impatients de notre avant-garde, tournant l'obstacle, sont ainsi descendus dans la plaine d'Ivrée ; mais ils y sont sans bagages, sans caissons, sans leurs canons demeurés dans le val d'Aoste, de l'autre côté du fort de Bard. Vainement la ville a été emportée à l'arme blanche ; vainement des feux, plongeant sur le fort, l'ont sillonné ; vainement encore le 23 mai, Bonaparte accouru lui-même, après en avoir sommé quatre fois le gouverneur, l'a fait attaquer : un triple assaut nocturne, comme les quatre sommations, est repoussé ; d'autres tentatives dans la rue de Bard, pour y faire passer nos pièces, échouent également ; il faut un siège en règle, il commence ; mais d'un côté.

Lannes et l'avant-garde lancés sans munitions dans la plaine, restent aventurés sous les murs d'Ivrée : de l'autre, le val d'Aoste s'encombre, de plus en plus, de tout ce qu'y verse le Saint-Bernard; la famine menace, le temps se perd, et l'irruption va se briser inopinément contre le roc!

L'agitation, l'anxiété de Napoléon étaient à leur comble; l'imminence du péril inspira Marmont : il osa répondre du passage de l'artillerie et de la poudre, au pied même, sous le feu du fort, et à son insu. Il choisit une nuit obscure; il fit joncher de fumier et de matelas la rue de Bard et envelopper d'étoupes et de couvertures nos caissons et nos canons. Cinquante hommes alors s'attelaient à chacune de ces voitures; et dans un profond silence tout s'écoula! Dans ce même moment Lannes, la hache à la main, brisait les barrières, enfonçait les portes d'Ivrée et faisait escalader les forts de cette ville à la baïonnette.

Bard dépassé, Ivree prise, la clef de l'Italie fut entre les mains de Bonaparte. L'armée entière s'y trouvait descendue sur cinq colonnes. La droite, du haut des monts Cenis et Genève, avait forcé le pas de Suze : elle menaçait Turin; sa gauche avait franchi le Simplon, le Saint-Gothard, et Milan était menacée par elle. Le

centre était à Ivree entre ces deux directions. Napoléon n'hésita point; il poussa vers Turin, jusqu'à Chivasso et jusqu'au Pô, Lannes et son avant-garde. De ce côté dix mille Autrichiens et Sardes, rassemblés en toute hâte, s'étaient mis en travers; ils furent vigoureusement culbutés, le 26, à la Chiusella, jusque dans Chivasso, d'où ils furent chassés le 27. De là, s'écartant du Piémont où Mélas accourait des bords du Var, Lannes descendit rapidement le Pô jusqu'à Pavie. C'était le point central de la ligne d'opérations de l'ennemi; il y surprit et saisit ses magasins, ses parcs de réserve et deux cents canons à la fois.

Ce fut alors qu'un ancien espion, qui avait bien servi Bonaparte en 1797, vint s'offrir à lui. « Comment! s'écria le Premier Consul, tu n'es point fusillé encore? » L'espion lui répondit que, depuis son départ pour l'Égypte, il avait passé à l'ennemi; mais qu'il venait se rattacher à sa fortune, achever la sienne, lui livrer tous les secrets de l'armée autrichienne, et se charger, pour vingt-quatre mille francs, d'aller la tromper par de faux rapports que lui dicterait le Premier Consul. Le marché fut conclu, tenu, et Napoléon envisagea cette rencontre comme une des faveurs de la fortune. »

Après ce récit d'un officier gentilhomme, et

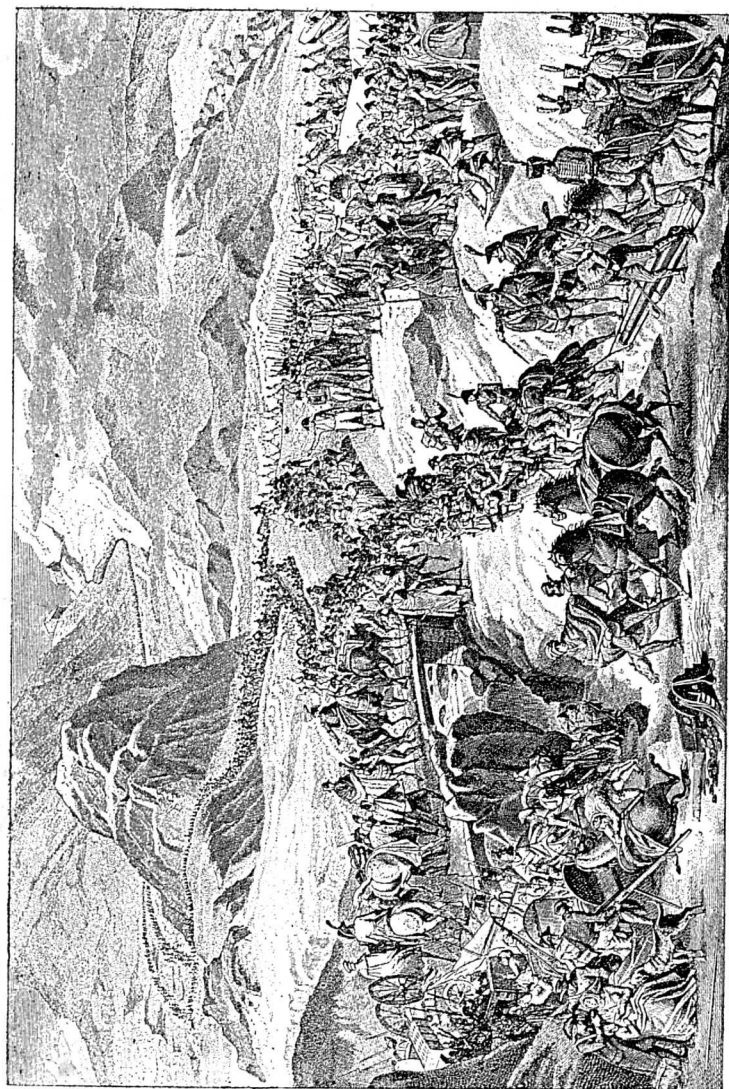
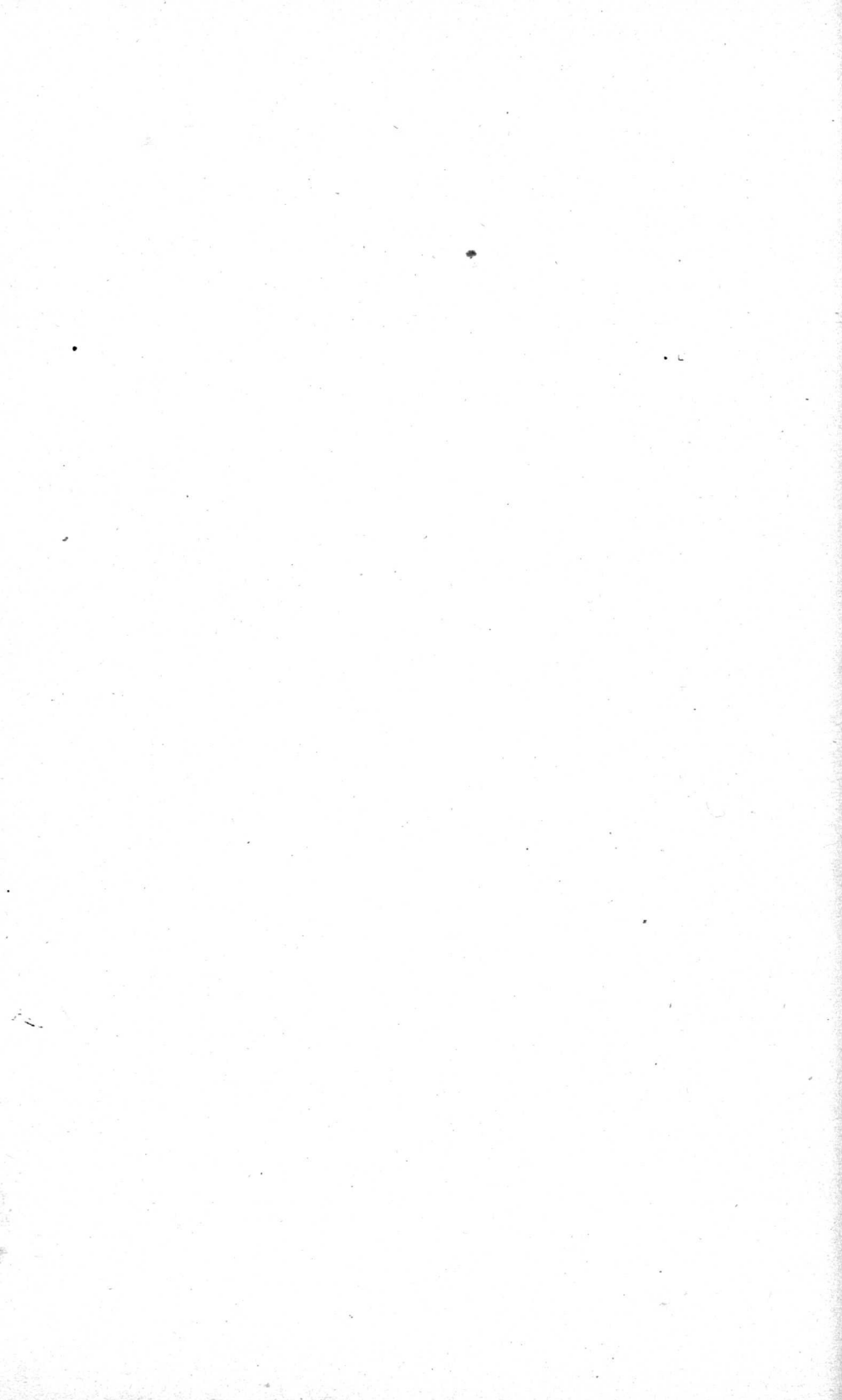


Fig. 13. — Passage du Mont Saint-Bernard (mai 1800). Gravé par Duplessis-Berteaux, d'après Thévenin.



futur académicien, les curieux *Cahiers du capitaine Coignet*, publiés par les soins de M. Lorédan Larchey, à la librairie Hachette, nous montrent, en un naïf langage, les impressions, les émotions d'un enfant du peuple, simple grenadier engagé de la veille. Il dit la tristesse, la misère des vallées « vraies vallées de l'Enfer » puis il arrive à Bourg Saint-Pierre :

« Ce village n'est composé que de baraques couvertes de planches, avec des granges d'une grandeur immense où nous couchâmes tous pêle-mêle. Là, on démonta tout notre petit parc, le Consul présent. L'on mit nos trois pièces de canon dans une auge ; (chaque demi-brigade avait alors son artillerie) au bout de cette auge il y avait une grande mortaise pour conduire notre pièce gouvernée par un canonnier fort et intelligent qui commandait quarante grenadiers. Avec le silence le plus absolu, il faut lui obéir à tous les mouvements que sa pièce pourrait faire. S'il disait : *Halte*, il ne fallait pas bouger ; s'il disait : *En avant*, il fallait partir. Enfin il était le maître.

Tout fut prêt pour le lendemain matin au petit jour, et on nous fit la distribution de biscuits. Je les enfilai dans une corde pendue à mon cou (le chapelet me gênait beaucoup), et

on nous donna deux paires de souliers. Le même soir, notre canonnier forma son attelage qui se montait à quarante grenadiers par pièce, vingt pour traîner la pièce (dix de chaque côté, tenant des bâtons en travers de la corde qui servait de prolonge), et les vingt autres portaient les fusils, les roues et le caisson de la pièce. Le Consul avait eu la précaution de faire réunir tous les montagnards, leur promettant six francs par voyage et deux rations par jour. Par ce moyen, tout fut rassemblé au lieu du rendez-vous, et rien ne fut perdu.

Le matin au point du jour, notre maître nous place tous les vingt à notre pièce : dix de chaque côté. Moi je me trouvais le premier devant, à droite ; c'était le côté le plus périlleux, car c'était le côté des précipices, et nous voilà partis avec nos trois pièces. Deux hommes portaient un essieu ; deux portaient une roue ; quatre portaient le dessus du caisson ; huit le coffre ; huit autres les fusils ; tout le monde était occupé chacun à son poste.

Ce voyage fut des plus pénibles. De temps en temps, on disait *Halte!* ou *En avant!* et personne ne disait mot. Tout cela n'était que pour rire ; mais arrivé aux neiges, ça devint tout à fait sérieux. Le sentier était couvert de glace qui coupait nos souliers, et notre canon-

nier ne pouvait être maître de sa pièce qui glissait ; il fallait le courage de cet homme pour y tenir. « *Halte!... En avant!...* » criait-il à chaque instant. Et tout le monde restait silencieux.

Nous fîmes une lieue dans ce pénible chemin ; il fallut nous donner un moment de répit pour mettre des souliers (les nôtres étaient en lambeaux) et casser un morceau de biscuit. Comme je détachais ma corde autour de mon cou pour en prendre un, ma corde m'échappe et tous mes biscuits dégringolent dans le précipice. Quelle douleur pour moi de me voir sans pain ! et mes quarante camarades de rire comme des fous ! « Allons, dit notre canonnier, il faut faire la quête pour mon cheval de devant qui entend à la parole. »

Cela fit rire tous mes camarades. « Allons, dirent-ils tous, il faut donner chacun un biscuit à notre cheval de devant. »

Et la gaîté reparaît en moi-même. Je les remerciai de tout mon cœur, et je me trouvais plus riche que mes camarades. Nous voilà partis bien chaussés de souliers neufs. « Allons, mes chevaux, dit notre canonnier, à vos postes, en avant ! Gagnons les neiges, nous serons mieux, nous n'aurons pas tant de peine. »

Coignet arrive à l'hospice. Les religieux

couchent les soldats dans les corridors ; leur distribuent un seau de vin pour douze hommes, un quarteron de fromage de gruyère, une livre de pain. Coignet enthousiasmé ne sait comment exprimer sa reconnaissance. Les chiens aussi ont une large part de son admiration. Il ne peut les quitter sans les embrasser.

Puis c'est la descente vers l'Italie.

« Nous arrivâmes au rendez-vous du rassemblement de tous les régiments, qui était une longue gorge et un village adossé à cette montagne. A droite, une pente rapide qui montait à un rocher très élevé. Dans cette plaine, tout notre matériel se réunit dans deux jours ; nos braves officiers arrivèrent sans bottes, n'ayant plus de drap aux manches de leur redingote ; ils faisaient pitié à voir. »

Au delà du torrent de Valsorey, le premier consul lui aussi, faillit, par suite d'un faux mouvement, tomber du dos de son mulet (le même que David transforma pour montrer « Bonaparte calme sur un cheval fougueux » son guide, qui lui faisait à ce moment part de son chagrin de ne pouvoir, faute de fortune, épouser une fille du pays, le retint par sa fameuse redingote grise, quand il était suspendu au-dessus du gouffre. L'étoffe étant de bonne qualité, ne céda pas et il en résulta que Napoléon, remis en selle par le

vigoureux poignet du jeune montagnard, put continuer son ascension vers le trône et que le guide reçut une petite fortune lui permettant à



Fig. 16. — Le Premier Consul franchissant le Saint-Bernard.
D'après le tableau de David.

lui aussi, de réaliser les rêves de sa modeste ambition : un champ, une maison et la main de celle qu'il aimait.

Les âmes simples, douées d'exigences modestes trouveront sur cette route des motifs aussi

nombreux que variés de satisfaire leur honnête curiosité.

Il y a un intérêt à suivre la transformation du paysage, les modifications de la vie humaine et animale, à mesure que l'on s'élève de la vallée vers les hauteurs. Un livre célèbre a été fait sur « l'Histoire d'une bouchée de pain ». L'histoire d'un chemin de montagne serait un sujet encore plus vaste, plus varié, plus attrayant. Que de choses on pourrait peindre sur ce chemin commençant à la vie civilisée de la plaine et aboutissant aux solitudes mortelles des sommets glacés !

La route du Saint-Bernard présenterait un élément d'intérêt de plus par la masse des touristes qui se rendent journellement au célèbre hospice. Bien des nations y sont représentées par des types variés des différentes classes sociales, depuis les crétins, les goîtreux des vallées voisines, sordides mendiants plus épouvantables certainement qu'aucun de ceux qu'on pourrait voir ailleurs, jusqu'au prince, au millionnaire promenant sa lassitude ou sa curiosité.

Souvent on croise un couple guêtré, sac au dos, « alpenstock » en main marchant d'un pas régulier, méthodique. Ce sont des Anglais, des Allemands exécutant pédestrement leur voyage de noce.

Souvent aussi des stations du lac de Genève, s'envolent des groupes de trois, quatre, cinq, toutes jeunes misses ou *fräulen*, qui passent la journée en route, couchent à l'hospice, repartent le lendemain toujours à pied et retrouvent leur famille au bout de trois ou quatre jours.

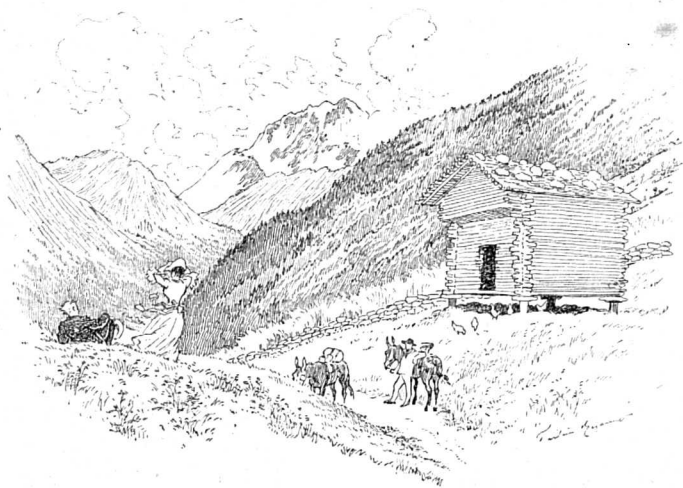


Fig. 17. — Un racard.

« En voyage, dit Toepffer dans ses *Voyages en zigzag*, le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, et point à ceux qui ne savent que le payer... il est très bon d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. Il est très bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses

camarades, plus que sur les curiosités des villes ou sur les merveilles des contrées.

Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux et de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux, de n'attendre rien du dehors et d'emporter tout avec soi : son sac pour ne pas dépendre du roulage ; ses jambes, pour se passer du voiturier ; sa curiosité, pour trouver partout des spectacles ; sa bonne humeur, pour ne rencontrer que des bonnes gens. »

Tout cela était vrai, mais les plaisanteries d'Alphonse Daudet sur les voyageurs qui s'en vont à l'aventure dans des accoutrements de chasseurs de Vincennes chargés de leur fourniment, ont mis quelques épines dans la vie jusqu'alors charmante du voyageur à pied.

Il leur faut maintenant — lorsque le soir, après une journée de marche, on arrive au gîte, affamé, poudreux, un peu débraillé, le sac commençant à peser aux épaules et la jambe à traîner — il leur faut affronter l'examen railleur d'une galerie de personnes évidemment très *comme il faut* mais arrivées en voitures. On surprend des regards, des sourires ; quelquefois, ô suprême mor-

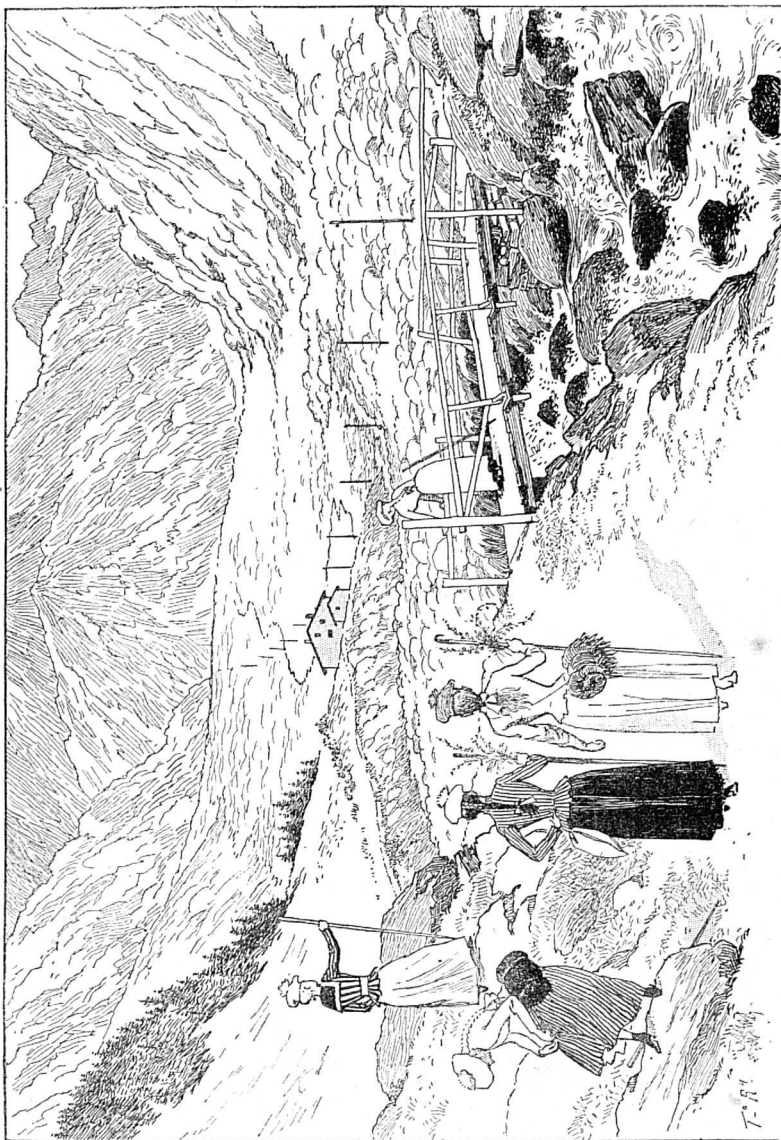
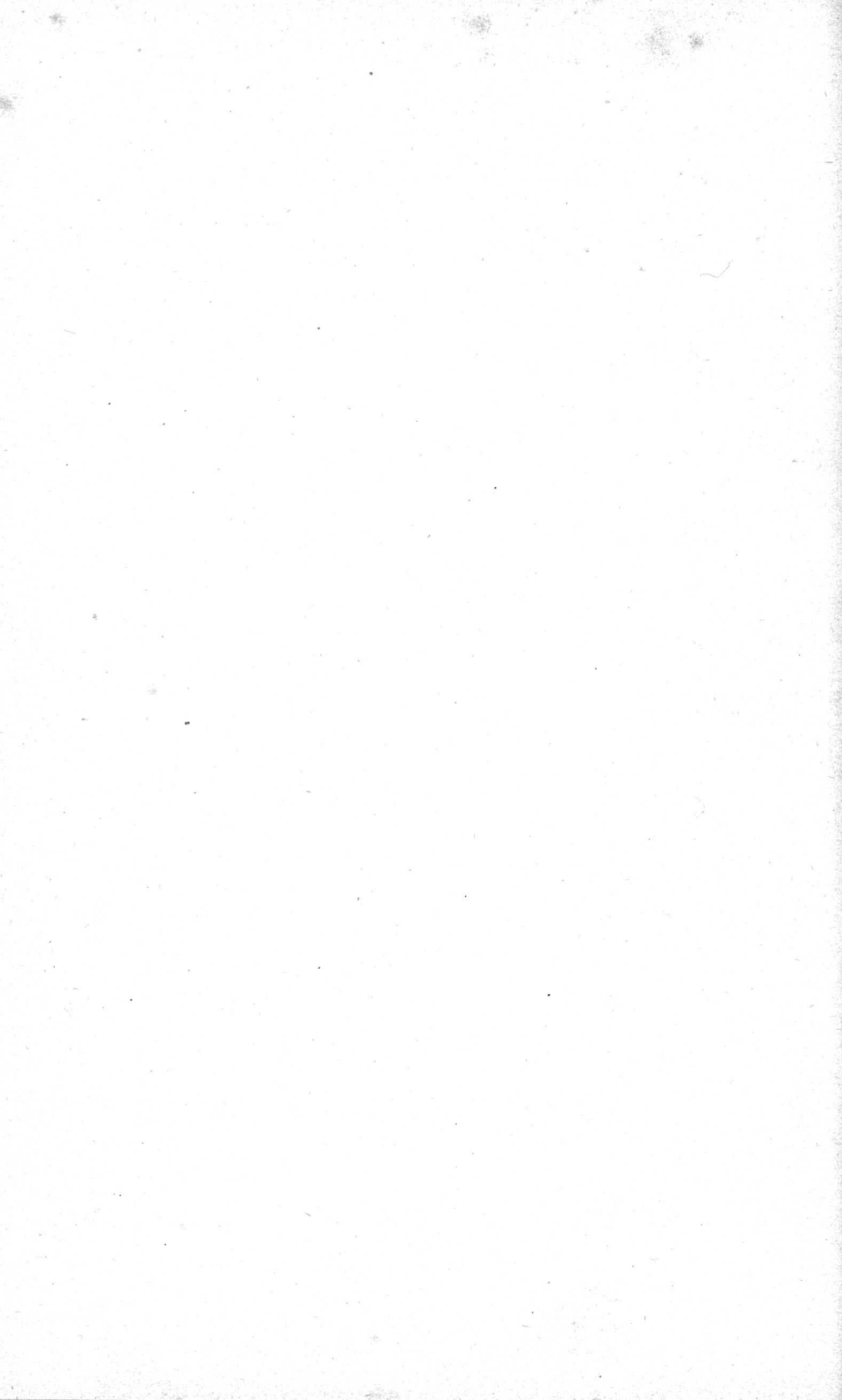


Fig. 18. — La cantine de Proz.



tification ! de jeunes et gracieux visages se détournent pour étouffer des hilarités et l'on distingue, dit à mi-voix : Tartarin, voilà Tartarin !

Cantine de Proz (1,802^m).

Ici se termine la route et on abandonne les voitures. Les chevaux, les mulets dételés serviront maintenant de montures ou porteront les bagages. L'auberge est isolée au milieu de la plaine qu'entourent de hautes montagnes ravagées. En face à l'extrémité se dressent les derniers gradins du Grand Saint-Bernard. C'est la montagne dénudée, lugubre, que le beau soleil ne suffit pas à égayer. Il vaudrait mieux la voir par un ciel sombre qui lui donnerait bien tout son caractère d'horreur.

Il est quatre heures ; les voyageurs souvent assez nombreux se forment instinctivement en une sorte de caravane. Ses groupes espacés s'échelonnent sur un chemin qui, zigzaguant entre les fragments de rocs dont le vallon est jonché, croise des ruisseaux franchis sur une planche, ou à gué sur des pierres. On met vingt minutes à traverser le vallon, « le plan de Proz ».

Puis on tourne à droite dans un défilé, le *pas*

de *Marengo* et l'on se remet à monter pendant que la Drance que l'on cotoie toujours, recommence ses cascades et son vacarme un peu apaisé.

Au bout d'une heure, à droite, de l'autre côté du ruisseau, à l'extrémité d'un grand pâturage, se trouvent deux chalets de pierre, dépendances de l'hospice (*Hospitalet*, 2,100 mètres), servant d'étables, de fromagerie. C'est jusqu'à cet endroit que, pendant la mauvaise saison, les religieux et les domestiques, précédés de chiens, viennent à la rencontre des passants. Plus près, un petit bâtiment, l'ancienne morgue, dont on a dû murer l'entrée. Des vagabonds y pénétraient et volaient les lin-cuils, les vêtements, les chaussures des cadavres.

Croisé en route le facteur.

Cet homme fait le service de Bourg Saint-Pierre à l'hospice, tous les jours en été et en moyenne trois fois par semaine pendant les huit ou neuf mois où la montagne est ensevelie sous la neige. L'ascension qui pendant la belle saison demande deux heures lui coûte en hiver quatre, cinq et six heures de marche. Chaque fois il risque d'être enseveli dans une avalanche et cela lui rapporte sept cents francs par an.

Le chemin ne reste pas constamment sur la rive droite de la Drance. Il traverse le ruisseau sur le pont Nudrit (2,190^m) et un peu plus loin le retraverse sur le pont Tronchet (2,573^m).

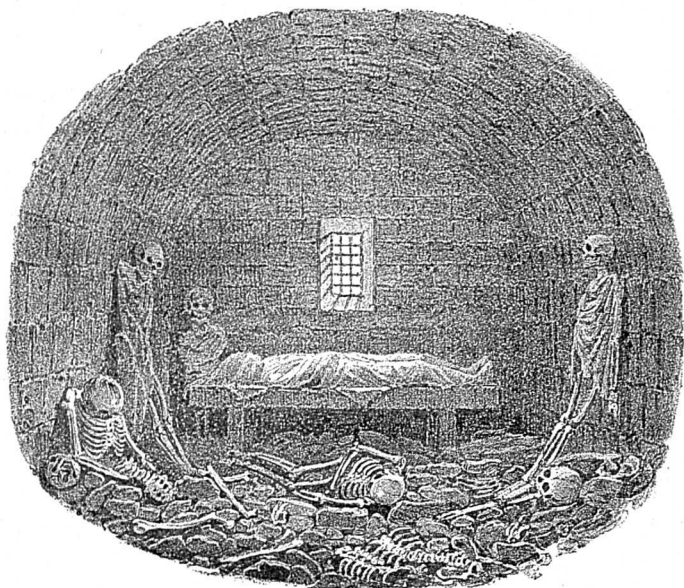


Fig. 49. — Intérieur de l'ancienne morgue.
D'après une lithographie de J. Dubois.

Vers ce point un ouvrier posté en sentinelle barre le passage. Au bout d'un instant plusieurs détonations éclatent au-dessus de nos têtes, plus loin, en avant. De gros nuages de poussière jaillissent en colonnes épaisses, des blocs sautent en l'air, sont projetés et roulent le long des

pentes, donnant en petit, l'illusion d'une avalanche. Puis un signal prévenant que la dynamite a terminé son œuvre pour l'instant, on se remet en marche par le chemin couvert de débris qu'il faut escalader.

C'est une route carrossable qu'on est en train de construire, qui doit être terminée sous peu et qui permettra d'arriver en voiture jusqu'à l'hospice.

Peut-être même en vélocipède !

Quoi des vélocipèdes à 2.500 mètres au-dessus du niveau de la mer, au Grand Saint-Bernard, sur cette tragique montagne qui fut la cause de tant d'anxiétés pour les César, les Charlemagne, les Napoléon, qui leur coûta tant d'efforts et où tant d'hommes de leurs armées laissèrent leur cadavre englouti sous la neige ?

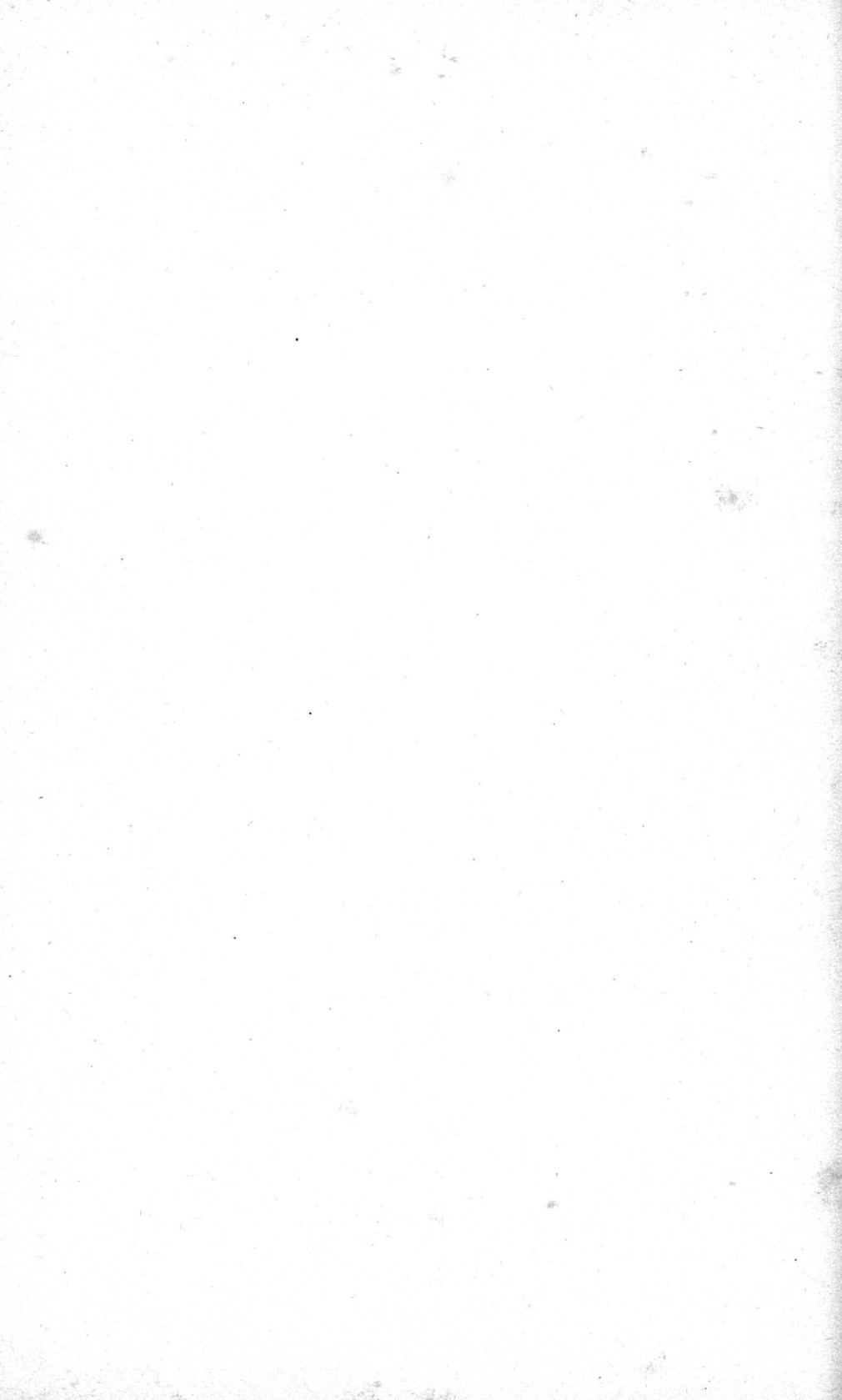
Et pourquoi pas ?

Y a-t-il quelque chose d'impossible au vélocipède et n'est-ce pas pour lui que semble avoir été faite l'ambitieuse devise de Fouquet : *quo non ascendam* ?

Cette nouvelle route nous vaudra donc dans un temps très proche l'établissement d'un nouveau et sensationnel *record*. Ce sera là une des étapes de ce qu'on appelle le progrès. Des messieurs et des dames aux joyeux costumes très



Fig. 20. — Construction de la nouvelle route carrossable.
GRAND SAINT-BERNARD.



fantaisistes égayeront ces solitudes probablement un peu surprises de tant de fantaisie.

Mais que les brillants *velocewomen* et *velocemen* aient le triomphe modeste, qu'ils soient prudents, se gardent d'effectuer leurs *virages* trop au bord de la route.

Si leur machine *ripait* ils pourraient être très brusquement projetés dans des profondeurs où il leur serait tristement démontré qu'on ne badine pas avec la montagne.

Il est six heures, on atteint enfin la dernière montée. A ce moment le chemin s'escarpe en larges degrés formés de fragments de rochers dont les saillies mettent à de rudes épreuves les pauvres pieds endoloris déjà par une journée de marche.

De temps en temps on lève la tête, espérant voir pointer, là haut, derrière la dernière crête, le toit de l'hospice, terme des fatigues, mais on rabaisse bien vite le regard pour choisir la place où l'on pourra poser sa semelle sans se heurter à des angles trop aigus.

Une grosse dame se cramponne des deux mains à la queue de son mulet et se laisse remorquer.

Les voyages étant faits pour instruire, on questionne le guide.

— Nous traversons le « vallon des morts »

répond-il, cette neige dans le creux ne fond jamais.

— Et cette montagne qui domine à gauche sombre et nue ?

— Monsieur, c'est le « Mont-Mort ».

Les derniers gradins sont escaladés. Au pied de l'hospice sur le versant italien, un lac.

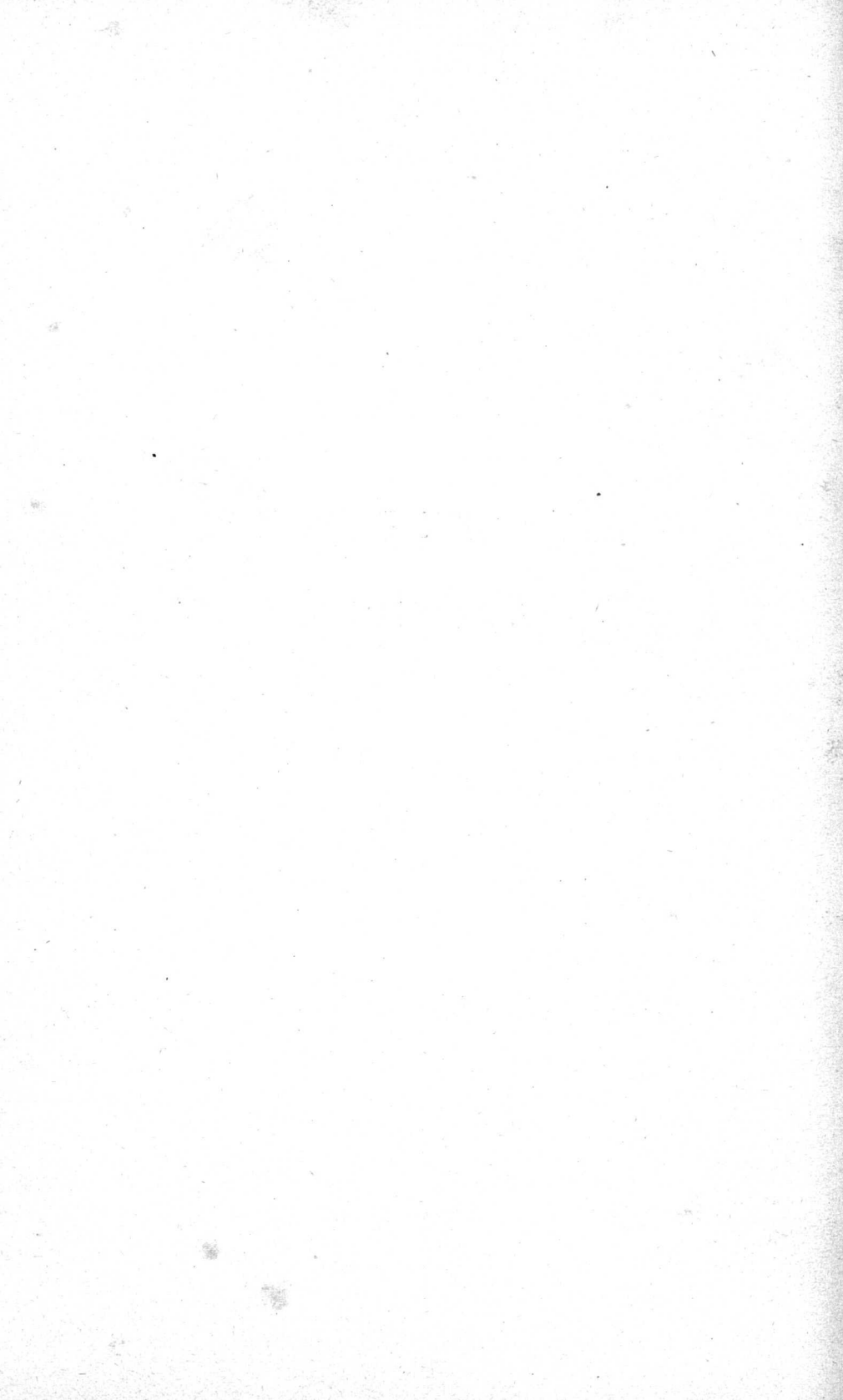
— Ça, c'est le lac des morts, Madame.

Il ne reste plus qu'à s'approcher de ce petit bâtiment de pierre, la « Chapelle des Morts » et à regarder par la porte-fenêtre le caveau où sont rangés une quarantaine de squelettes. Votre « état d'âme » sera alors ce qu'il doit être pour un séjour à l'hospice du Grand Saint-Bernard.



DEUXIÈME PARTIE

L'HOSPICE



CHAPITRE VII.

ARRIVÉE A L'HOSPICE.

Le vestibule. — La réception. — Les Romains au Mont-Joux. —
Destruction du premier hospice, dixième siècle.

Hospice du Grand Saint-Bernard (2,472^m).

25 juillet, 6 heures du soir.

Un dernier effort et l'on se trouve sur une petite esplanade qui longe la façade du vieil hospice. La curiosité, enfin satisfaite, ferait oublier un moment la fatigue, mais c'est à peine si on a le temps de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble tout en relevant le col de son paletot. Dans cette espèce de couloir le vent froid du soir souffle rudement malgré le chaud soleil d'une belle journée de juillet.

Ce qu'on voit tout d'abord, c'est un défilé étroit bordé de montagnes de cinq cents mètres. — A gauche, tout à l'entrée, un bâtiment ayant

servi de remise, de dépôt aux habitants de Bourg Saint-Pierre et qui est occupé par un laïque tenant une cantine. Du même côté, plus loin, l'hospice bâti dans le sens du défilé, long de soixante-quinze mètres et large de vingt-deux environ, contient la chapelle, les chambres des frères, des voyageurs, les salles à manger, cuisines, etc.

A droite, l'hôpital Saint-Louis, construit au pied de la *Chenalette* par le prévôt Luder, du temps des derniers rois de France, pour suppléer l'hospice en cas d'encombrement de voyageurs, est orienté de manière à présenter aux avalanches une sorte d'éperon qui, les divisant, les empêche de tomber de tout leur poids sur la façade de la maison. Il est arrivé plusieurs fois, et en mars 1836 notamment, que l'obstacle n'a pas garanti le monastère. La masse de neige passe alors par-dessus l'hôpital, s'écrase sur la muraille de l'hospice, brisant portes, fenêtres et pénètre dans l'intérieur.

Derrière, dans une dégringolade, le chemin qui vient de vous amener de la Suisse ; devant, le défilé qui s'élargit en une sorte de cirque au fond duquel une vaste nappe d'eau d'aspect morne et glacial, et partout, à droite, à gauche, devant, derrière, le roc, dur, sombre, tailladé en arêtes vives, tranchantes.

Bien vite, renonçant à cette contemplation, on se dirige vers le logis et l'on grimpe (toujours!) la douzaine de marches du perron.



Fig. 21. — Gendarme sur la porte.

Sur la porte, nuit et jour toute grande ouverte, fumant placidement sa pipe, un brave homme de gendarme vous regarde d'un air bonasse. Ne vous y fiez pas! Il a dans sa chambre un mys-

térieux carnet où sont consignés les noms et signalements d'une quantité de délinquants plus ou moins notables. Walder lui-même, le fameux assassin du pharmacien de la place Beauvau y a son paragraphe et pendant longtemps la gendarmerie, dans son sommeil troublé, rêva des 10,000 francs promis à celui qui aurait pu l'empoigner.

Votre conscience ne vous reprochant rien d'assez grave, vous passez. Un corridor, devant vous, traverse la maison dans sa largeur, coupé au milieu par un second qui la divise dans sa longueur, formant croix.

On tourne à gauche... Encore des marches, puis un vestibule.

Affalé sur un banc, les jambes décidément raidies et comme de plomb, on regarde, un peu surpris, déchiffrant les objets que le soir commence à voiler de ses brumes. Deux petites fenêtres très étroites laissent passer les dernières lueurs affaiblies par les colorations d'un vitrail qui raconte les exploits légendaires des chiens du Saint-Bernard sauvant des voyageurs ensevelis sous la neige. Sur ces vieux murs qui ont vu déjà tant de choses, misères et tragédies, voici des affiches aux couleurs criardes : horaires de bateaux à vapeur, de chemins de fer ; indicateurs des postes ; une boîte aux lettres. A

côté une table avec les formules imprimées pour les dépêches télégraphiques : bref, les avis divers que l'on trouve en tous les hôtels. La petite émotion que l'on éprouvait se désoriente un peu... Et voilà que maintenant, au bas de la muraille, dans l'ombre, sur une plaque de marbre noir, les caractères d'or d'une longue inscription latine évoquent la grande image du premier Napoléon « toujours invaincu ». On cherche la date : 1804 !

Les sons de la cloche, agitée par le guide, vous tirent de ces rêveries un peu incohérentes.

Au bout d'un moment un frère survient. Souriant il vous souhaite la bienvenue, tire un petit carnet de sa poche, le consulte et compte le nombre des nouveaux venus, pendant que vous attendez dans un silence assez inquiet le résultat de ses réflexions. S'il n'allait plus y avoir de places?... Enfin, vous montez à sa suite. Dans un long corridor s'ouvrent les portes des chambres où il vous répartit par groupes. Quelques-unes ont deux lits, d'autres, quatre...

Après s'être informé si personne n'est indisposé ou n'a besoin de soins particuliers il s'éloigne non sans déclarer que « le souper va être servi dans un instant ». Remettant au lendemain l'examen de sa nouvelle demeure, on fait une rapide toilette et l'on se hâte vers la salle à man-

ger dont la porte donne sur le vestibule de tout à l'heure.

Une trentaine de personnes peuvent tenir à table. Les frères, qui autrefois, paraît-il, servaient leurs hôtes, sont aujourd'hui remplacés par des domestiques engagés pour la saison. L'ensemble du repas constitue ce que l'on est convenu d'appeler une « nourriture saine et abondante ». En faut-il davantage à des appétits aiguisés par l'air vif et par une journée de marche dans la montagne? Le vin est un agréable « petit rouge » du pays. Voici du reste un des menus à peu de chose près toujours les mêmes.

Bouillon. — Bœuf bouilli, pommes de terre.
— Ragoût de mouton. — Bœuf ou veau rôti.
— Pruneaux avec riz. — Fromage.

Le souper terminé, on se lève pour faire place à des retardataires et en attendant la nuit on va reconnaître les alentours.

Parmi les divers passages qui à travers les Alpes faisaient communiquer les Gaules et l'Italie, le plus célèbre, le plus fréquenté était le Mont-Joux appelé maintenant le Grand Saint-Bernard.

Outre les pèlerins le traversant individuellement, des armées à différentes époques s'aventurèrent dans le dangereux défilé. Annibal, deux siècles avant Jésus-Christ, y mena ses Africains ; cent cinquante ans après, Jules César le gravit

avec ses légions et constamment depuis, les Romains le traversèrent pour aller, de l'autre

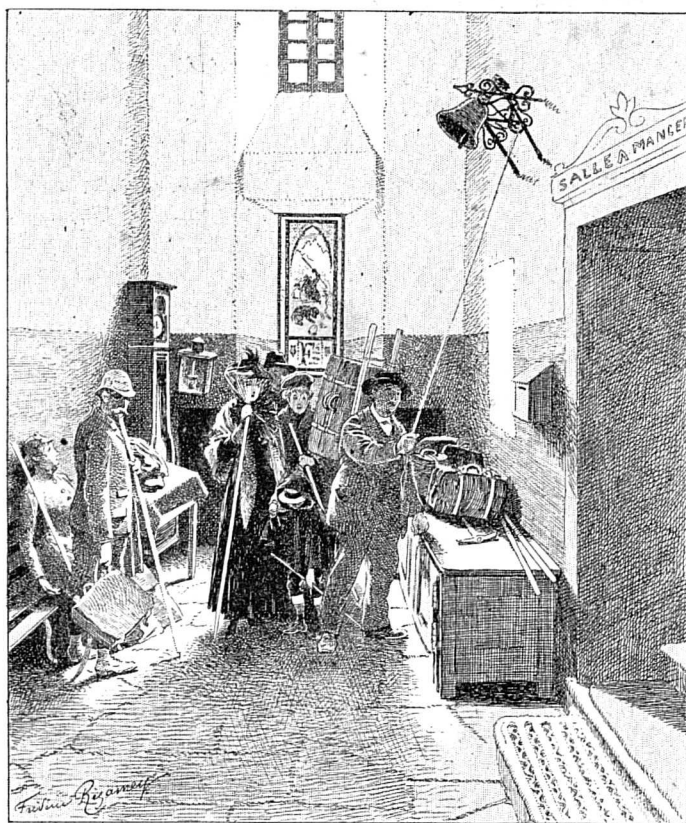


Fig. 22. — Voyageurs annonçant leur arrivée.

côté des Alpes, combattre les Gaulois, les Celtes, les Germains, les Helvètes.

Les Véragres, qui habitaient au Nord du Cobet, les Salaces, au sud, adoraient une idole nommée

le dieu Pen, mot qui, en langue celtique, signifie « très élevé ». Quand les Romains se furent rendus maîtres de ces contrées, ils la sillonnèrent, suivant leur usage, de ces routes fameuses dont on retrouve après tant de siècles les admirables restes. Celle qui devait les conduire de Augusta Prætoria (Aoste) à Octodure (Martigny) ne fut pas négligée et il subsiste encore quelques-unes de ses bornes milliaires.

Ils bâtirent aussi au sommet du col un temple et un asile, et remplacèrent la divinité des Véra-gres et des Valaces par une statue de Jupiter érigée sur une haute colonne et portant l'inscription : Jovi Optimo, Maximo, au très grand et très bon Jupiter. Mais pour éviter de froisser inutilement les susceptibilités religieuses des peuples conquis ils ne répudièrent pas le mot Pen, attribuèrent au nouvel occupant quelques-uns des caractères de l'ancien, et donnèrent au roi des dieux le nom de *Jupiter Penninus*.

C'est à l'extrémité sud du lac, sur un plateau dominant les pentes escarpées qui descendent vers l'Italie, qu'ils avaient fondé leur établissement religieux et hospitalier. On en retrouve encore des restes. Des fouilles, à différentes époques ont fait découvrir des substructions, des vestiges de murailles et les nombreux objets qu'on peut voir à la bibliothèque de l'hospice.

Ces constructions importantes à en juger par les vestiges qu'elles ont laissés, survécurent à la



Fig. 23. — Le plan de Jupiter vu de l'hospice.

puissance de leurs fondateurs et virent passer une partie des barbares qui, de leurs flots, à différentes reprises, inondèrent l'empire romain.

Rome devenue chrétienne donna plus d'exten-

sion au refuge devenu indispensable aux nombreux pèlerins se dirigeant de tous les points de l'Europe convertie vers la ville Sainte. De semblables hospices étaient échelonnés sur les différentes routes et sur plusieurs points des Alpes pennines.

Beaucoup avaient été élevés par les Anglais, les Écossais, les Irlandais pour faciliter à leurs compatriotes le pèlerinage aux tombeaux des Saints Apôtres. Ces asiles étaient entretenus par les aumônes des fidèles et par les empereurs chrétiens de Rome.

Un des aumôniers du Mont-Joux, Hartman, fut appelé, en 851, à occuper le siège épiscopal de Lausanne.

On retrouve encore le nom de l'hospice mentionné dans un acte passé en 859 entre Lothaire, roi d'Austrasie et son frère Louis, roi d'Italie.

Puis les désastres s'accumulent. Les Alpes pennines deviennent le théâtre de luttes acharnées. Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane, couronné à Saint-Maurice en 888, veut interdire le passage du Mont-Joux à Arnould, roi de Bavière, qui pénètre cependant jusqu'à Saint-Maurice mais est obligé, après des combats, de revenir sur ses pas. Puis en 923 ce sont des Hongrois, qui, après avoir dévasté la Germanie, passent en Italie sous le commandement de Béranger,

mettant la Lombardie à feu et à sang, vont ensuite en Bourgogne qu'ils couvrent de ruines (935), sont enfin repoussés, détruits presque entièrement. Les survivants se réfugient dans les solitudes de la montagne.

Enfin des Sarrazins, après avoir dévasté l'Espagne et le midi de la France, pénétrèrent dans la vallée du Rhône. Quelques-uns d'entre eux s'unirent aux bandits qui les avaient précédés dans la contrée, et un groupe de ces mécréants juifs, musulmans, païens, chrétiens renégats se fixèrent dans ce qui restait de l'ancien temple de Jupiter. Établis là comme dans une forteresse, ils commandaient le passage, arrêtaient et dépouillaient les voyageurs et continuèrent en outre à retarder les progrès qu'aurait pu faire le christianisme parmi les populations de la région. C'est par eux qu'au milieu du dixième siècle une statue de Jupiter fut rétablie au sommet du Mont-Joux gardé par une troupe de gens vivant de brigandage, terrorisant le pays, levant des impôts, dépouillant les pèlerins comme, du reste, firent trop souvent dans la suite de hauts et puissants chevaliers embusqués eux aussi dans les châteaux forts qu'ils avaient élevés sur des points stratégiques.

C'est ce triste état de choses que saint Bernard était appelé à faire disparaître.

CHAPITRE VIII.

SAINT BERNARD DE MENTHON.

Sa vie (923-1007). — Fondation de l'Hospice (970). — Reliques.

Bernard naquit en 923 au château de Menthon que l'on voit encore sur la colline qui domine la rive septentrionale du lac d'Annecy. Son père le baron Richard, riche et de grande naissance sa mère Bernoline de l'ancienne et illustre famille de Duin étaient alliés aux seigneurs de Val d'Isère, vicomtes de Tarentaise. Un comte Olivier de Genève, pair de France, figurait, dit-on, parmi leurs ascendants.

Unique héritier d'une si noble race, l'éducation du jeune Bernard devint l'objet des plus sérieuses préoccupations. Son père voyait en lui le rejeton qui illustrerait le nom familial.

Il ne se contenta donc pas d'en vouloir faire un chevalier propre aux actions de guerre, il voulut aussi en faire un savant, un homme d'État

capable de gouverner les hommes. Un gentilhomme nommé Germain, appartenant à une noble maison de Flandre et qui était venu s'établir dans le pays lui fut attaché comme précepteur. Les progrès de l'enfant furent rapides, paraît-il, mais à mesure qu'il grandissait, son esprit se désintéressait des études profanes, se complaisait de plus en plus dans la lecture des livres sacrés, l'histoire de la religion et de la vie des saints. A l'insu de ses parents sa vocation se dessinait.

Un séjour qu'on lui fit faire à Paris pour terminer son éducation l'encouragea dans ces dispositions. L'école que Charlemagne y avait fondée en 792 était célèbre dans le monde et prépara les voies aux grandes universités du treizième siècle. Bernard de Menthon devint un de ses meilleurs élèves, gagna rapidement la maîtrise puis ayant appris tout ce que l'on savait de droit à cette époque aborda la théologie et y obtint les plus grands succès.

Mais différents indices avaient éveillé les soupçons du baron Richard sur les projets religieux de son fils. Inquiet, il le rappelle à lui et espérant le ramener dans les chemins qu'il lui destinait, il lui fait part de sa résolution de le mettre à la tête du gouvernement de la seigneurie et, aussi, de son désir de lui voir épouser la

jeune héritière d'un de leurs puissants voisins, le seigneur de Miolans.

Bernard supplie vainement son père de le laisser se consacrer au service de l'Église et après un temps de luttés, de colères et de gémissements, le jour fixé pour la cérémonie du mariage étant arrivé, Bernard dans la nuit qui le précède, trouve le moyen de s'échapper et de fuir.

On prétend que, rompant les barreaux qui garnissaient sa fenêtre, il sauta sur le rocher, sans se faire aucun mal, d'une hauteur de 18 à 20 pieds, laissant sur le rebord de la fenêtre l'empreinte de sa main et, sur le sol, celle de ses pieds, traces miraculeuses qui ne subsistent plus, le temps ayant, là aussi, accompli son œuvre de lent effacement.

On s' imagine la surprise et, ensuite, le désespoir des parents abandonnés dans de telles conditions. Malgré leurs recherches ils ne purent savoir ce qu'il était devenu et ce n'est que bien des années après qu'ils eurent la joie de le revoir quelque temps avant de mourir.

Bernard ayant réussi à franchir les Alpes sans accident, parvient à Aoste, se réfugie dans la cathédrale, et est accueilli par l'archidiacre Pierre qui le présente à l'évêque Griffo. Bientôt il est admis au nombre des clercs et commence, alors,

cette existence qui devait servir à l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Oubliant l'opulence dans laquelle il avait été élevé il s'applique à supporter les fatigues et les macérations et se prépare par des prédications à l'œuvre qui



Fig. 24. — L'hospice vu du plan de Jupiter.

depuis longtemps déjà était le but de sa vie.

La misère, suite naturelle des guerres, des massacres, des invasions qui précédèrent et suivirent l'effondrement de l'empire romain, avait contribué à replonger les populations des vallées alpines dans la barbarie, dans la superstition. L'évêque d'Aoste, bien placé pour juger à quel

point le christianisme y avait perdu du terrain, se désolait de ce triste état de choses et cherchait un ouvrier évangélique digne de sa confiance et capable de l'aider à ramener au bercail les brebis égarées. Les vertus, les talents, l'enthousiasme de Bernard le décidèrent à lui confier cette rude tâche.

De ce jour commença pour le saint l'existence qu'il avait rêvée.

Le bruit de ses succès se répand au loin. Plusieurs évêques l'appellent dans leurs diocèses pour donner des missions. Il parcourt ainsi les diocèses de Sion, de Genève, de Tarentaise, de Milan, de Novare. Les manuscrits disent même qu'il étendit son influence évangélique jusqu'à Pavie, capitale de la Lombardie.

Des années s'étaient passées dans ces luttes lorsqu'en 966, il fut élu archidiacre de la cathédrale d'Aoste. Cette dignité, la première du chapitre, sans augmenter son zèle lui donna de nouvelles forces pour accomplir sa tâche.

Depuis longtemps il songeait aux moyens de purger le Mont-Joux de la bande qui en avait fait un lieu redoutable, quand, un jour, arrivent à Aoste neuf pèlerins français qui racontent qu'ils viennent d'être dépouillés et que l'un d'eux a même été retenu captif par les brigands. Saisissant l'occasion, Bernard profite de l'émotion

soulevée dans la ville, se met à la tête de la population décidée enfin à se débarrasser de ces dangereux voisins et gravit la redoutable montagne.

Aux approches du sommet, la légende raconte qu'une tempête épouvantable enveloppa l'expédition et qu'il fallut toute l'énergie de l'archidiacre pour relever les courages.

Arrivé enfin devant l'idole, « il conjure, au nom de Jésus-Christ, le démon avec ses complices; puis il jette au cou de la statue son étole bénite qui, à l'instant, se change miraculeusement en une chaîne de fer, sauf les deux bouts qu'il avait à la main; il tire à lui la statue qui vient se briser à ses pieds. C'est Dagon terrassé et mutilé par la présence de l'arche d'alliance. Aussitôt après, il lie, avec la même chaîne, le magicien qui faisait les fonctions de ministre de l'idole.....

« ... Bernard confine le démon de Mont-Joux avec ses complices dans les glaces éternelles, jusqu'à la fin du temps, et leur commande, au nom du Dieu tout-puissant, de cesser pour toujours leurs maléfices sur la montagne. »

Ce premier résultat atteint, le Mont-Joux purifié, restait à relever l'édifice hospitalier disparu, « construire deux édifices hospitaliers au sommet des monts, dans la région des glaces

éternelles, c'était entreprendre une rude tâche d'autant plus coûteuse, que tous les matériaux, excepté les pierres et l'eau, devaient y être transportés à grands frais et avec une peine extrême. De plus, il fallait doter les établissements pour l'entretien d'une corporation religieuse et pour l'exercice d'une hospitalité destinée à tous.....

« Depuis longtemps le passage des Alpes pennines, était comme abandonné. Le mauvais état de la route, les périls de toute nature qui s'y rencontraient, en avaient détourné les voyageurs et les pèlerins. Les premières ressources dont l'archidiacre put disposer furent appliquées à déblayer la route, à l'élargir, à la rétablir dans les divers endroits où elle avait été rompue, à y placer des jalons, pour la direction des voyageurs, dans les jours de mauvais temps. Par là, il facilitait le transport des bois, de la chaux et des autres matériaux pour la construction de l'hospice, et, rétablissant la communication entre les deux côtés des Alpes, il ramenait la prospérité dans les vallées. C'est ainsi que la charité chrétienne animant un simple prêtre, fit entreprendre et exécuter au dixième siècle, ce que Jules César et toute la puissance de ses Romains n'avait pu qu'ébaucher.

« Sur le Mont-Joux deux emplacements seuls pouvaient recevoir les fondements du nouvel

hospice. Celui du temple de Jupiter réunissait plusieurs avantages qui paraissaient lui devoir mériter la préférence. On trouvait dans les ruines du temple et de l'ancien hospice, des matériaux sur place ; les cimes des montagnes attenant n'y masquent dans aucune saison, les rayons du soleil. Le local y est spacieux, à l'abri des avalanches, et les vents, moins concentrés y sont moins violents. Une source abondante y fournit l'eau sans beaucoup de frais. Mais toutes ces raisons ne prévalent pas sur le but principal que le fondateur se propose. Il veut indistinctement soulager tous les voyageurs, en leur épargnant, autant que possible, et à tous également, les fatigues et les dangers ; or pour un tel but, l'emplacement du temple n'était pas celui qui pouvait convenir.

C'est pourquoi il fonde son hospice au point culminant du col, sur le territoire du Valais, dans le diocèse de Sion, à huit minutes au nord-est du temple. Ce point est dominé par deux hautes cimes, dont l'une lui dérobe le soleil pendant plus d'un mois. De ses deux sommités partent assez fréquemment des avalanches qui renverseraient l'édifice, si ses murailles ne ressemblaient à celles d'une forteresse.

« On croit généralement, et cela est vraisemblable, qu'il en a jeté les fondements la

troisième ou la quatrième année de son archidiaconat, c'est-à-dire en 969 ou 970. C'était une grande entreprise, pleine de difficultés, et qui demandait bien des opérations préalables avant qu'il fût possible de procéder à la construction des édifices.

« Et d'abord, il lui fallut consacrer beaucoup de temps pour se procurer les fonds nécessaires et pour préparer les matériaux sur place. Puis, avant de poser la première pierre, il dut établir des huttes, pour loger les ouvriers. Les pierres provenant des débris de l'ancien temple ne suffisant point à la nouvelle construction, il dut ramasser la plus grande partie des matériaux parmi les rochers des environs : travail non moins long que coûteux, dans un temps où la poudre n'existait pas. Il ne trouvait du bois et de la chaux qu'à une lieue et demie de distance. Combien d'autres objets ne pouvaient lui arriver que par la ville d'Aoste ! Ceux qui bâtissent sur les hautes montagnes, où tout manque, peuvent seuls se faire une idée des embarras de toutes sortes qu'il eut à surmonter, et des frais immenses auxquels il dut satisfaire, grâce aux ressources inépuisables de la charité.

« Il est difficile de supputer les années qu'il a fallu pour achever l'hospice, et pour le fournir du nécessaire. Le temps où l'on peut dans ce

climat travailler en plein air, est restreint à trois mois, et au cœur de l'été, les mauvais jours y sont souvent aussi nombreux que les jours propices. Nous pouvons conclure de là que, pour procurer un abri convenable aux ouvriers, et surtout pour ne pas différer l'exercice de l'hospitalité, notre saint n'a point fait élever en même temps les murs de périmètre ; il a dû, au contraire, bâtir l'hospice par fractions. Si le premier voyageur s'y trouvait à l'étroit, il était dédommagé par l'empressement qu'on mettait à lui offrir les prémices d'une modeste hospitalité.

Il n'est pas plus facile de calculer quelles ont dû être les sommes nécessaires à la construction de l'extérieur et de l'intérieur de l'édifice. Viot dit que le saint fondateur donna mille ducats, fruit de ses épargnes, pour le premier prix fait. Quoique cette somme eût au dixième siècle une valeur considérable, elle était loin de suffire au parachèvement d'un monastère-hôpital. Pendant le répit que commande le long hiver de Mont-Joux, Bernard ne se lassé pas de frapper à la porte des riches pour solliciter la continuation de leurs secours. Le denier du pauvre est accepté avec reconnaissance. Ceux qui, n'ayant pas d'argent, veulent néanmoins apporter une pierre à l'édifice, offrent du linge, quelques petits meubles et des denrées. Les princes et les grands

ne bornent pas leurs générosités à diverses contributions pour la construction de l'hospice, ils cherchent aussi à en assurer l'avenir par des rentes perpétuelles, et par des immeubles dont ils lui font cession.

« L'attention de Bernard ne se porte pas uniquement sur Mont-Joux. Le passage des Alpes graïes, quoique moins fréquenté et moins sauvage, offre aussi des dangers. Ici le voyageur réclame également du secours. En substituant la croix à l'escarboucle, Bernard veut que le voyageur rencontre un second monument de la charité chrétienne, là même où s'élevait une pierre d'achoppement. En même temps qu'il fondait sur les Alpes pennines un monastère assez spacieux pour une communauté régulière, et pour y loger indistinctement tout voyageur, il bâtit sur les Alpes graïes, dites *Colonne-Joux*, un hospice de moindre dimension ; mais dans lequel l'hospitalité serait exercée sur le même pied que dans l'hospice principal, par trois ou quatre membres de la communauté qui y feraient leur séjour.

« Il était impossible, que l'archidiacre sur qui tombait en majeure partie le poids de l'administration du diocèse, pût diriger et surveiller, par lui-même. les travaux de construction sur deux montagnes, distantes de 13 lieues l'une de l'autre. Quelques pieux fidèles, robustes et in-

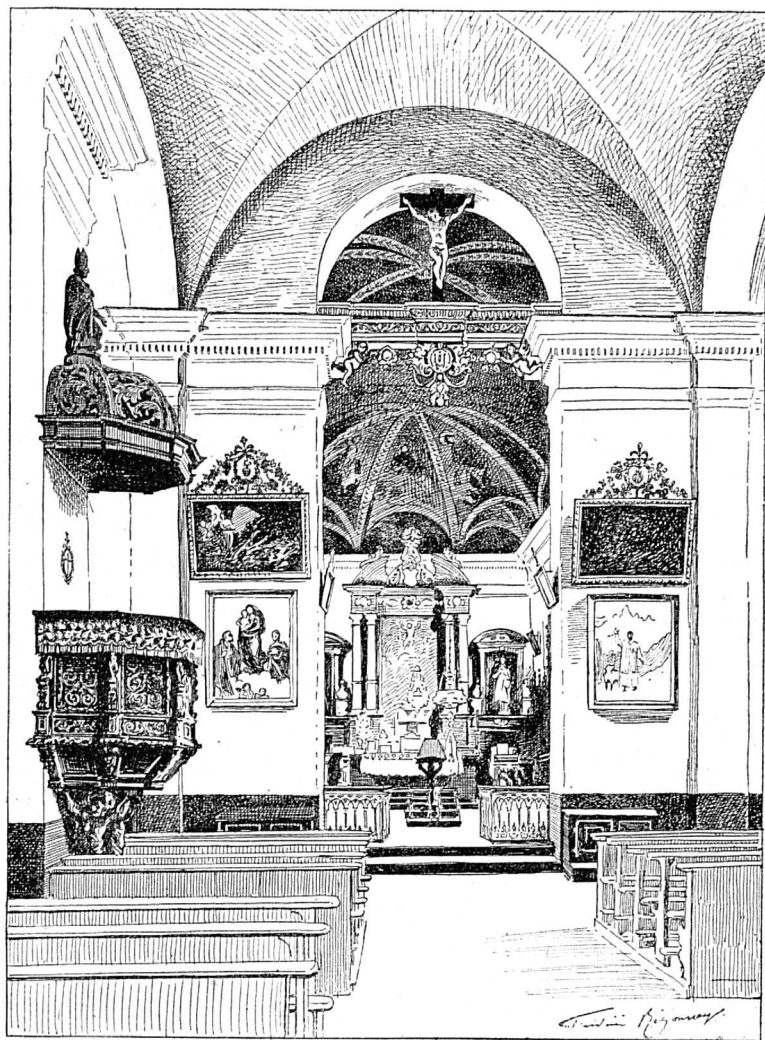
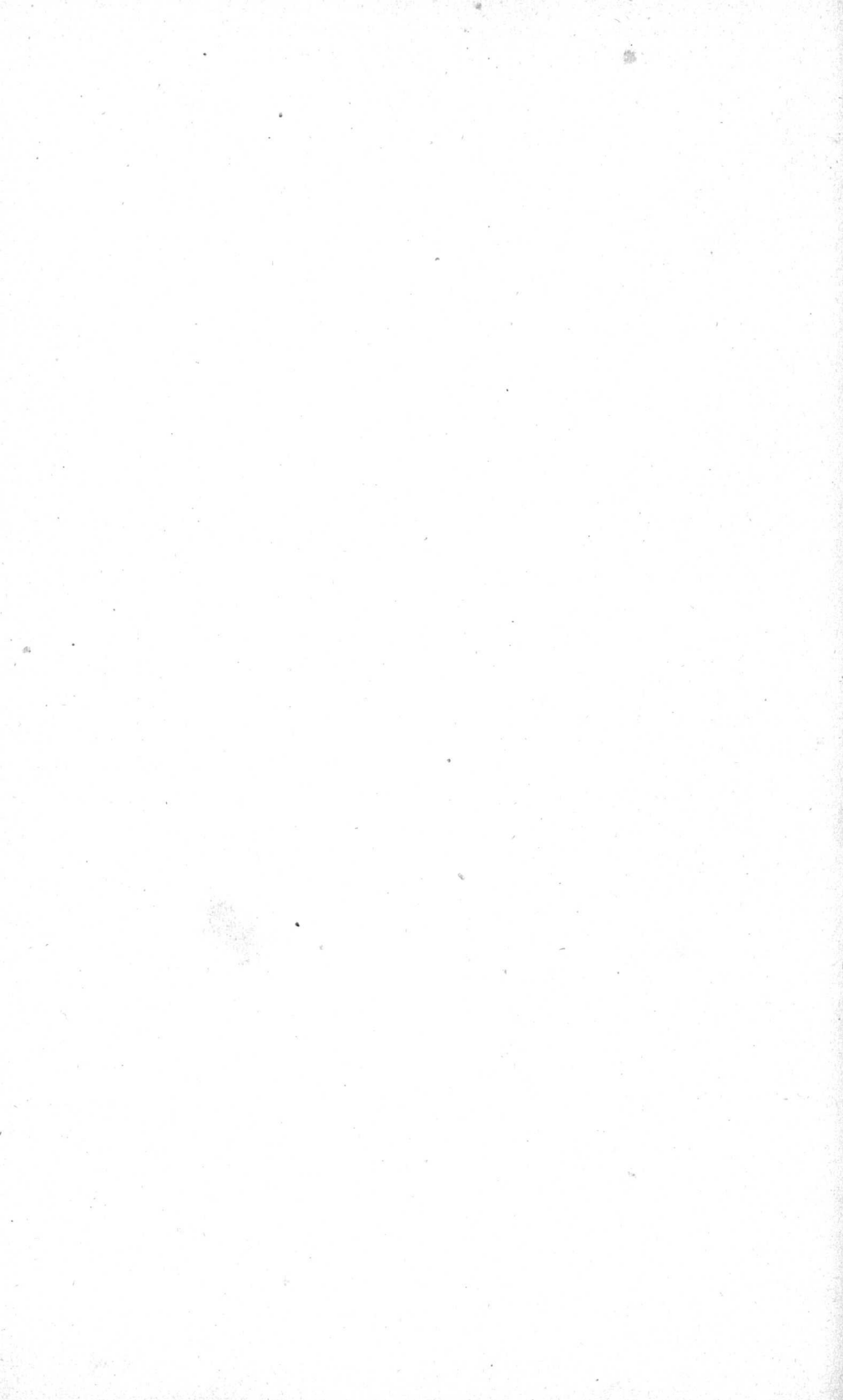


Fig. 25. — La Chapelle.



telligents, s'offrirent spontanément à lui pour exécuter ses ordres, tout en lui laissant la plus rude tâche, celle de trouver des fonds pour payer les ouvriers, et de pourvoir à leur entretien. L'édifice matériel achevé, il fallait animer le corps glacé, le convertir en un sanctuaire, où le dévouement et la pratique des vertus, en surmontant l'âpreté du climat, pussent secourir à la fois et les besoins de l'âme et ceux du corps.

« Selon Viot, qui ne fait que rappeler une ancienne tradition, les pèlerins français qui accompagnèrent Bernard sur le Mont-Joux, lorsqu'il brisa l'idole, furent les neuf pierres vivantes sur lesquelles il assit, il édifia ses deux hospices. Pénétrés d'estime et de vénération pour un homme dont Dieu se servait pour opérer de si grandes choses, ils s'attachèrent à lui pour ne plus le quitter. Ils voulurent être ses constants coopérateurs et les premiers desservants dans le ministère de l'hospitalité. Le courageux dévouement de ces enfants de la France, légua à cette généreuse nation l'honneur et le devoir de soutenir l'œuvre qu'ils avaient embrassée. Fidèle exécutrice des vœux de ses enfants, la France fut toujours un des plus fermes appuis du Saint-Bernard. Quand les tempêtes politiques ont renversé tant d'autres monuments de bien-

faisance, celui du mont Saint-Bernard a été respecté. Bien plus, la France le dota en partie, le protégea et le défendit jusqu'à nos jours.

« L'exemple des pèlerins français excita une sainte émulation chez un certain nombre de jeunes gens. A l'invitation de l'archidiacre, de pieux laïques, quelques jeunes prêtres vinrent accroître la pieuse colonie, seconder les intentions du fondateur, et, sous sa direction, former une congrégation régulière dont la principale obligation était de recueillir les voyageurs et de réciter l'office divin.

« De nombreuses communautés régulières se formaient en France et en Italie pendant le neuvième et le dixième siècle. La vie commune, introduite par saint Eusèbe, adoptée par saint Augustin, s'était promptement répandue dans une partie de l'Occident. Le clergé, réuni en communautés, renonçait à toute propriété particulière, mettant tout en commun, pour vivre sous les ordres de l'évêque ou d'un supérieur régulier; en effet, on donnait le nom de chanoines *réguliers* à tous ceux qui avaient adopté le mode de la vie en commun. Bernard devait nécessairement exiger que l'aspirant au service des deux hospices renoncât au monde, à sa propre volonté, pour épouser l'œuvre, la soutenir et travailler à sa prospérité. La vie commune était

d'ailleurs imposée par la situation des hospices et pour leur service.

« Il est probable que le fondateur a ajouté aux anciennes règles quelques statuts particuliers; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul, qui obligeait le supérieur local de laver lui-même les pieds aux voyageurs, quand ils n'étaient pas plus de trois. N'eût-il donné aucune règle écrite à sa Congrégation, son exemple et ses paroles suffiraient pour former tous ses frères à la vie intérieure et à l'exercice des vertus hospitalières. La volonté d'un supérieur n'est jamais mieux comprise que quand il se donne en tout pour modèle à ses disciples. L'exemple est une lettre vivante qui ne frappe pas seulement les yeux, mais qui subjugué et entraîne la volonté.... »

« Le saint fondateur eût désiré faire sa résidence habituelle là où était son cœur et l'objet de sa sollicitude; mais il se devait aussi à l'église d'Aoste, qu'il appelait sa mère, et à l'évêque dont il était le bras droit. De plus, les charges attachées à l'archidiaconat exigeaient qu'il résidât, autant que possible, à Aoste. Pour suppléer à son absence, il nomma, dans chaque hospice, un supérieur local, à qui il transmettait ses ordres. Avait-il un moment de loisir, il courait

aussitôt à Mont-Joux rejoindre ses enfants, les encourager, les diriger, ajouter à ses premières leçons ce qui pouvait perfectionner les deux établissements. La tradition et deux monuments, qui se voient encore à l'hospice, attestent la fréquence, le but et la prolongation de ses visites.

« Un petit réchaud en cuivre doré, en forme de boule, a dans son intérieur une balle en fer suspendue, et que l'on reconnaît avoir été souvent rougie au feu. C'était le poêle dont Bernard se servait dans les grands froids, qu'il portait sur la montagne pour réchauffer les mains du voyageur engourdies par le froid, et aussi pour se réchauffer lui-même.

« Au midi, sous les fondements de l'hospice, se trouve une grotte taillée dans le roc vif; elle est si basse, qu'on ne peut s'y tenir qu'à genoux. C'est là que le saint fondateur allait méditer et se livrer à de grandes mortifications, qu'il tâchait de dérober à la connaissance de tous. Anciennement les pèlerins aimaient à visiter cette grotte, et ils emportaient quelque fragment du rocher comme un pieux souvenir et une relique. Bien des personnes ont déclaré en avoir éprouvé de merveilleux effets; ce qui est confirmé par des témoignages déposés dans les archives de l'hospice. »

(*Vie de saint Bernard de Menthon*, par un chanoine du Grand Saint-Bernard).

Saint Bernard eut la satisfaction de voir son œuvre s'affirmer, se consolider pendant les années qu'il vécut encore. C'est à Novare, le 12 juin 1007, qu'il rendit l'âme. Parmi les faits miraculeux qui marquèrent ses obsèques signalons le suivant.

« On rapporte aussi qu'un homme de Novare, voulant passer pour ami du défunt, fit préparer un riche cercueil pour y déposer les restes de saint Bernard. Quoique ce cercueil fût d'une ampleur plus que suffisante, tous les efforts pour y faire entrer le corps furent inutiles. La cause de résistance fut bientôt connue : le donateur était usurier. Saint Bernard qui pendant sa vie avait détesté l'usure, par-dessus tous les autres vices, répudia après sa mort l'offrande qui lui est présentée par des mains spoliatrices. Un pieux chevalier, témoin de ce fait, se hâte d'offrir une autre bière dans laquelle le corps si vénéré du Saint « se laisse déposer sans résistance ».

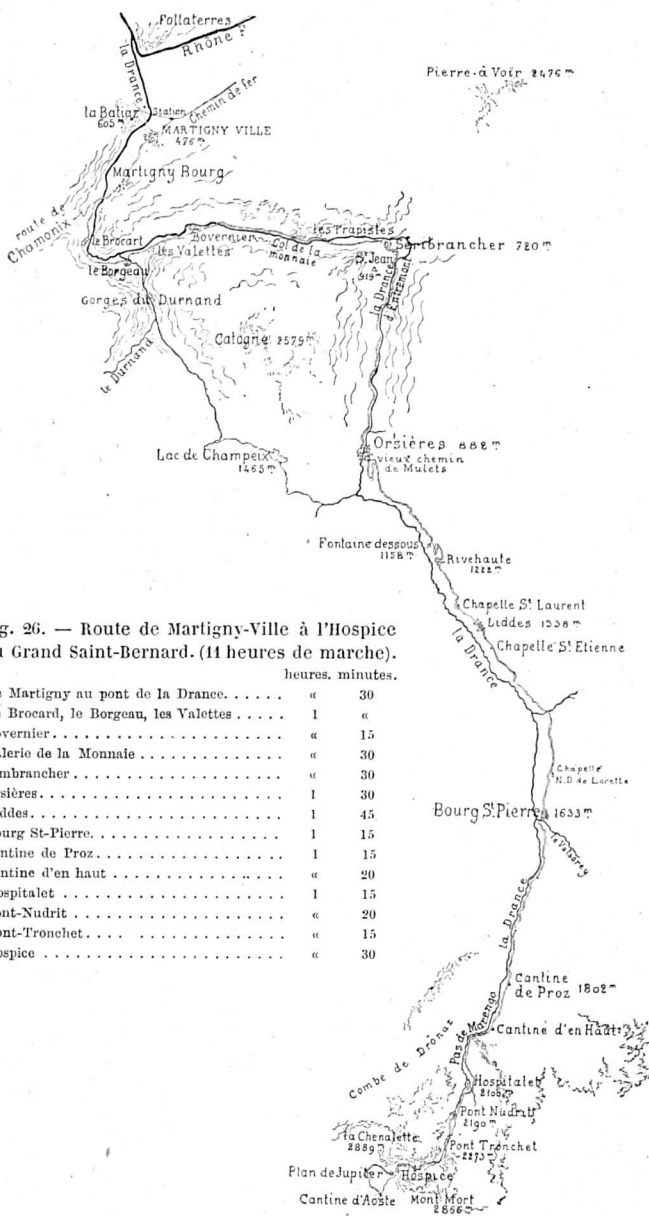
Que sont devenues les reliques de saint Bernard ? L'ouvrage qui nous a donné les détails ci-dessus nous renseigne encore sur ce point.

« Charles de la Basilique dit qu'en 1552, lorsqu'on a démoli l'église de Saint-Laurent, pour élever les remparts de Novare, on a porté le

21 juillet les reliques de saint Bernard à la bibliothèque de la cathédrale. Cette translation a été verbalisée le même jour par le notaire Clappa. Le 29 mars 1562, M^{sr} Ferraguta, coadjuteur et vicaire-général du cardinal Larbeloni, les plaça sous le maître-autel de la cathédrale.

« Les 2 novembre et le 15 décembre, Charles de la Basilique, occupé à reconnaître le trésor de son église, trouva les reliques de saint Bernard dans un cercueil de plomb renfermé dans un coffre de marbre. Le chancelier épiscopal, Michel Michaeli dressa ce verbal. Après l'ouverture de la châsse, on n'y trouva qu'une partie du corps du saint, le reste ayant été donné ou transféré en divers lieux. Un parchemin, déposé dans la châsse, portait cette note : « Reliques de saint Bernard que l'abbé Rufin et les religieux du couvent ont déposées ici, parce que les chanoines de Mont-Joux et d'autres ecclésiastiques ne cessaient de les réclamer. »

« Outre les reliques renfermées dans le cercueil Charles de la Basilique trouva encore la tête du saint presque entière, avec sept dents, dans un buste en argent. Une inscription gravée sur le reliquaire portait que ces reliques y avaient été placées par l'abbé Rufin de Saint-Laurent, en présence des magistrats et des Novarais le 15 juin 1424.



« L'église de Mont-Joux ne possède qu'une petite partie du crâne de son fondateur. Ce qu'on lit dans le martyrologe romain à l'usage des chanoines réguliers de Saint-Augustin, que la tête du saint a été transférée à Mont-Joux, ne doit donc s'entendre que d'une partie pour le tout. Constantin Ghinius, dans son *Traité des offices des chanoines réguliers*, dit que cette relique a opéré plusieurs miracles et que les fidèles venaient la vénérer avec une grande dévotion.

« En 1667, les chanoines de Mont-Joux ont vérifié le trésor des reliques de leur église ; ils trouvèrent, outre une partie du chef du saint, quelques petits ossements cousus dans un sachet de soie, et une parcelle de la jointure du bras. Plus tard, ils obtinrent une dent ; enfin, en 1846, par l'entremise de M^{sr} Dardano, camérier de Sa Sainteté et chanoine de la cathédrale de Novare, leur église a été enrichie d'une relique insigne du saint archidiacre, et d'une autre plus petite pour l'église de l'hospice du Simplon. »

Quant aux archives assez riches que possède aujourd'hui le couvent, elles viennent d'Aoste où elles se trouvaient lors de l'incendie de 1555. Quelques-uns de ces précieux documents remontent aux douzième et treizième siècle.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DE L'HOSPICE.

Chapelle. — Approvisionnement de l'hospice. — Le Clavendier.

L'hospice brûlé à une époque indéterminée et rebâti, fut en 1557 complètement détruit par un second incendie. Une petite chapelle et une maison insuffisante, reconstruites à la hâte, furent agrandies en 1686 en même temps que l'on élevait l'église actuelle. En 1825 l'hospice actuel ayant été reconnu trop resserré pour les besoins de l'hospitalité, la congrégation se décida à élever d'un étage la partie sud-ouest. Malgré toute la diligence et tout le zèle qu'on a mis à préparer les matériaux, il n'a pas fallu moins de deux étés pour rendre sur place la chaux, le sable et les bois de charpente. Les pierres étaient levées à coups de mine au pied même de l'hospice. Cette adjonction n'a pu être terminée qu'en cinq ans. Elle a coûté 72,000 francs

sans y comprendre la nourriture des manœuvres, des charpentiers, des maçons; sans compter le vin qu'on dut leur distribuer chaque semaine, sans parler de l'emploi de cinq chevaux constamment occupés au transport du bois de



Fig. 27. — Chevaux chargés de bois montant à l'hospice par le versant italien.

charpente. Il faut ajouter à cela le travail des domestiques attachés à l'établissement, et mille autres fournitures d'objets qui se trouvaient à l'hospice.

On voit par cet exemple ce qu'a coûté, ce que coûterait d'argent, de peine, de travail la

construction de l'établissement tel qu'il est aujourd'hui.

Les guerres si nombreuses dont l'Italie a été le théâtre, furent la cause des passages fréquents de troupes armées par les différents défilés des Alpes. Particulièrement à la fin du siècle dernier, le col du Grand Saint-Bernard fut disputé et franchi à diverses reprises par plus de 100,000 Autrichiens et Français. Ces derniers en 1799 ayant pu repousser les Autrichiens qui avaient tourné l'hospice en restèrent maîtres après des sanglants combats et y établirent une garnison de 180 hommes. Le passage du col par Napoléon en 1800 est le dernier événement extraordinaire qui ait troublé la sombre monotonie de ces solitudes. Depuis cette époque l'hospice n'a plus eu d'histoire que celle de ses luttes pour l'existence.

Il était en effet très riche au moyen âge, des dons nombreux lui ayant été faits par des protecteurs puissants, rois et empereurs. Depuis, d'importantes propriétés, qui subvenaient largement à ses besoins, ont été cédées par le Saint Siège en 1752 à la cour de Turin, en échange du droit de nomination des prévôts de l'hospice qu'exerçait cette dernière.

Les 40 à 50,000 francs que nécessite l'entretien de l'hospice doivent être couverts à présent par

les revenus des propriétés qui lui restent (depuis 1844 l'hospice ne fait plus de quêtes) et aussi, mais dans une faible proportion, par les offrandes des visiteurs aisés qui se feraient scrupule de quitter l'hospitalière maison sans avoir déposé l'équivalent, tout au moins, de ce qu'ils auraient dépensé dans un hôtel.

C'est ici le lieu de rappeler qu'il n'est jamais question d'argent avec les religieux. Le voyageur entre, mange, couche, s'en va, sans que personne lui adresse une observation. 15 à 20,000 personnes environ passent chaque année au Saint-Bernard (on en compte quelquefois 500 dans un seul jour).

Un tronc est dans l'église à la disposition de ceux qui veulent reconnaître d'une façon quelconque l'hospitalité si généreusement offerte. Ils seraient, paraît-il, une très infime minorité.

Cette église assez vaste, décorée de peintures sans grande valeur, n'offre que peu d'intérêt artistique en dehors du tombeau de Desaix tué à Marengo.

C'est à l'ordre de Saint-Augustin qu'appartiennent les dix à quinze religieux qui desservent l'hospice. Au bout d'une douzaine d'années, en moyenne, on est obligé de les faire descendre dans des cures de la vallée. Bien qu'on n'admette à ce poste que des hommes

jeunes et nés dans la montagne, leurs forces épuisées par les fatigues et l'âpreté du climat ne permettraient pas de les y maintenir davantage.

Il est difficile de se représenter ce que coûte de peines et de soins l'approvisionnement d'un pareil établissement. Tout absolument doit être monté de la vallée et à dos de mulets, depuis le *cantine de Proz* ou le village de *Saint-Rémi*. Aussi pendant ces trois ou quatre mois d'été où la montagne est praticable, le chemin est-il sillonné constamment de convois de dix, quinze chevaux ou mules, portant des charges diverses. Le bois de chauffage dont on fait une grande consommation rien que dans les cuisines, se monte en longues bûches équilibrées sur les bats et il faut que, d'avance, les précautions soient bien prises, car dès les premières neiges le couvent se trouve comme bloqué et force lui est de se suffire à lui-même.

C'est à un des frères, le clavendier, qu'incombe la responsabilité d'assurer l'existence des religieux et des voyageurs. Sa vie est rude pendant ce que généralement on appelle la belle saison. Debout à toute heure de nuit et de jour, on le trouve partout à la fois. Il assure le service de la cuisine, de la salle à manger, des chambres; reçoit les voyageurs; s'occupe des

provisions, du bétail et quand après une journée si bien remplie il a pu enfin se coucher, la cloche du vestibule le fait lever pour aller recevoir des retardataires ou des égarés qui arrivent à une heure quelconque de la nuit et demandent l'hospitalité. Après les avoir récon-



Fig. 28. — Bas-relief du tombeau de Desaix, d'après Moitte.

fortés et installés il regagne son lit, mais pas pour bien longtemps. A trois heures, à quatre heures il se relève. D'autres fâcheux l'ont prévenu la veille de leur désir de partir de bonne heure afin d'arriver à l'étape avant les heures de la grande chaleur ; il préside à leur départ, toujours souriant et, placide, recommence sa journée. Ce n'est qu'au moment où

l'hiver rend, là-haut, la vie épouvantable et fait la solitude en décourageant la curiosité des touristes les plus entreprenants que le clavendier peut enfin trouver un peu de repos.

Les touristes qui, le souper terminé, n'avaient pas voulu attendre au lendemain pour reconnaître les alentours, prolongent rarement leur promenade. La fatigue de la journée et le froid qui devient vif là haut, sitôt le soleil couché, fait songer au plaisir qu'il y aurait à s'étendre dans un lit. Puis le brouillard s'épaissit et le vent vous chasse vers la maison.

Après un moment passé près de l'unique cheminée de la vaste salle on regagne sa chambre et se glissant tout grelottant dans les draps froids, ce n'est qu'à grand'peine que l'on se rechauffe malgré l'amoncellement des couvertures surmontées d'un vaste édredon.



CHAPITRE X.

LA TEMPÉRATURE.

La neige au mois de juillet. — Les saisons au Grand Saint-Bernard.

26 juillet, vendredi.

De bonne heure, dans le demi-sommeil du matin, on a perçu vaguement la cloche qui requiert les religieux à la chapelle. Enfin on s'éveille.

Les carreaux de la fenêtre couverts de givre ne laissent rien voir du dehors. Faut-il ouvrir?... Frieux on hésite... Tout à l'heure, quand seront finies les ablutions, qu'on sera habillé, couvert, on pourra, dehors, respirer à son aise le grand air pur. Les compagnons de chambre qui paraissent être dans de semblables dispositions hâtent leur toilette. Un d'eux qui s'était cru à l'hôtel et avait mis ses chaussures à la porte les retire crottées comme la veille. Navré dans ses besoins d'élégance, il fouille ses poches, prend la

collection de ses notes d'auberge en fait des tampons et cherche à faire revivre le cirage du cuir sous la poussière de la route.

Puis on descend. Arrivé sur le perron, exclamations de surprise ! Tout est blanc sous le sombre ciel gris. Le vent s'engouffrant dans l'étroit défilé chasse en tourbillons la neige qu'on voit fuir horizontalement.

Les gros chiens de l'hospice heureux de retrouver leur montagne sous son aspect accoutumé, bondissent, se roulent dans l'éblouissant linceul pendant que d'héroïques voyageurs, quelques jeunes filles enmitouflées de châles sous lesquels on aperçoit les couleurs joyeuses des toilettes d'été, s'aventurent sur l'esplanade, organisent un combat à boules de neige et essaient d'y intéresser les molosses.

Mais ceux-ci préfèrent évidemment s'amuser à leur manière et prendre leur *tub* tranquillement. Ils répondent mal aux invites.

« Aoh, venez ici, n'est-ce pas, voulez-vous ? » L'énorme toutou obéit, mais il se précipite avec un tel air de tout dévorer que l'aimable miss se recule précipitamment et renonce, du coup, à l'établissement de rapports plus intimes.

La retraite, ne tarde pas à être générale. Poussé par la tempête, on rentre en se secouant et les chiens restés seuls continuent leurs ébats, mêlant

leurs rauques abois aux plaintes de l'ouragan.

C'est autour d'une excellente et chaude tasse de café au lait accompagné de miel et de beurre



Fig. 29. — Sur la porte...

que les derniers dormeurs rejoignent leurs compagnons moins paresseux. Le concert des exclamations recommence. Le clavendier interrogé ne cache pas son inquiétude. Le ciel est sombre,

le vent mal placé ; cela pourrait bien durer ainsi plusieurs jours.....

Quoi ! en plein mois de juillet?...

On apprend alors que c'est là le temps ordinaire et que le beau temps est l'exception. Humboldt dit dans son *Cosmos* que la température moyenne de l'hospice situé par 45° de latitude Nord, est de 7° 9 Réaumur au-dessous de zéro ; en hiver — 7° 6 ; au printemps — 3° 4 ; en été — 7° 2 ; en automne — 0° 4. Elle ne se retrouverait dans la plaine, qu'à une latitude de 75 degrés ; au cap sud du Spitzberg. Le thermomètre monte rarement au-dessus de 46° pendant les jours les plus chauds (19° 4 en juin 1837), on l'a vu descendre à — 29° en mars 1854.

Et qu'avons-nous aujourd'hui ?

3° 10 au-dessous de 0.

« Au-dessous de 0..... et ça pourrait durer plusieurs jours !... » murmure un imprudent touriste contemplant ses bottines à minces semelles.

« Ce serait, peut-être, une occasion unique de se donner l'illusion d'un séjour à l'hospice en plein hiver et cela sans courir de dangers » réfléchit un intrigant qui se dirige vers un des frères, s'insinue dans ses bonnes grâces et le décide à faire une petite promenade aux environs, comptant bien obtenir de lui des récits sur l'existence que l'on mène à ces hauteurs pen-

dant la terrible période, si longue, si désolée.

Il n'y a guère en effet au Grand Saint-Bernard que deux ou trois mois de beau temps, et beau temps très relatif, puisque pendant cette courte période, le lac qui se trouve sur le plateau se recouvre certaines nuits, sur les bords, d'une mince de couche de glace et que, dans toute l'année, on compte bien peu de journées d'un beau ciel bleu ensoleillé, sans orage, sans bourrasques de neige, sans brouillards, sans pluies. En hiver, la neige qui, l'été, tombe souvent en gros flocons se transforme en de petits cristaux de glace, secs, friables et si fins que le vent les fait pénétrer partout à travers les clôtures des portes et des fenêtres. Le chemin, le torrent qui le cotoie au fond de précipices escarpés disparaissent, sont recouverts par des amas de cette sorte de poussière glacée. Un nivellement se fait, une nappe mouvante s'étend sur les rochers, comblant les trous, les fondrières, formant des amas de vingt, trente pieds de hauteur.

L'imprudent qui s'aventure dans la montagne court alors les plus grands dangers. Cette surface qui lui paraît solide cède tout à coup sous ses pieds... Ce n'était qu'une voûte légère qui recouvrait une fente dans laquelle le malheureux s'engloutit.

Ou bien un amoncellement de neige se deta-

che tout à coup de la paroi de rochers où il s'était formé, glisse sur les pentes, entraînant tout sur son passage. Ces glissements plus ou moins considérables ont des causes multiples dues à la conformation, à la pente des montagnes, à la température, et à une foule d'autres causes moins importantes.

Un cri, un chant, la détonation d'une arme à feu, peuvent suffire, en ébranlant l'atmosphère, à déterminer une avalanche. En voici un exemple que cite Diebold Schilling dans son récit de l'expédition des soldats confédérés à Milan, en novembre 1478.

« Comme on arrivait au Saint-Gothard il y en eut quelques-uns qui refusèrent obstinément d'obéir à la recommandation qui leur avait été faite de marcher en silence, et qui poussèrent des cris. Alors descendit de la montagne une grande et terrible avalanche qui malheureusement engloutit un très grand nombre de braves compagnons. Plusieurs en ressortirent par la grâce de Dieu et eurent la vie sauve bien qu'ils eussent passé la nuit sous la neige ; ce dut arriver par grâce et miséricorde du Dieu tout puissant car sans doute ils avaient eu à souffrir de grandes douleurs. Quelques-uns s'en tirèrent vivants et moururent ensuite en chemin ; mais malheureusement la plus grande partie (60) y restèrent morts ; beau-

coup d'entre eux ont été trouvés en cet endroit, et à chaque fois chacun pleure les siens qu'il a



Fig. 30. — Matinée de juillet au Grand Saint-Bernard. Une tempête de neige.

perdus. Que le Dieu miséricordieux veuille leur accorder le repos éternel ! »

CHAPITRE XI.

LES AVALANCHES.

Avalanches de poudre. — Avalanches compactes. — Le Föhn.

Les avalanches sont de plusieurs espèces suivant les causes qui les produisent, les époques de l'année où elles ont lieu.

« Les avalanches que nous nommerons *avalanches de poudre* sont les plus dangereuses, les plus puissantes et les plus irrégulières. Elles ont lieu seulement en hiver et au premier printemps, lorsque sur une croûte de neige ferme et dure tombe une grande quantité de neige fraîche, granuleuse, sans consistance. Dans les pentes raides, cette neige nouvelle n'a aucune cohérence avec l'ancienne ; et quand les circonstances sont favorables, il suffit de la chute d'une petite corniche de neige sur les hauteurs, du passage d'un chamois ou d'un lièvre, d'une pelote de neige détachée d'un buisson, ou seule-

ment de la moindre commotion dans l'air pour que toute la masse se mette en mouvement; elle s'avance d'abord lentement et tout d'une pièce, puis entraînant les couches plus profondes, elle se divise, déborde, et tourbillonne. L'ébranlement de cette masse, le courant d'air qui en résulte, déterminent sur toutes les pentes latérales des avalanches partielles qui grossissent la première. Celle-ci se précipite avec une rapidité croissante, une fureur, et un bruit toujours plus terribles; semblable à un immense torrent dont les flots s'élèveraient les uns sur les autres à une hauteur effrayante, elle atteint déjà la limite de la forêt et, entraînant avec elle les cailloux et les buissons, elle y pénètre avec fracas. On ne voit plus qu'un tourbillon de poudre qu'accompagne le grondement du tonnerre; des nuages de neige dérobent la vue du courant qui semble fumer de partout sur son passage; les arbres craquent, les rochers s'ébranlent, les cimes d'alentours répercutent tout ce vacarme et en prolongent l'horreur; encore une dernière explosion, sourde, inexprimable, — puis un profond silence! Une trombe d'air dévastatrice a accompagné la marche de l'avalanche. Vous en voyez la trace devant vous, longue de deux lieues, large de plusieurs centaines de pas, au travers des paturages alpins, des bois, des

prairies, jusqu'au ruisseau du fond de la vallée ; quelques petites chutes, quelques pelotes de neige continuent à rouler ; la forêt désolée plie encore sous le vent de la destruction. Vue de la vallée la catastrophe est plus pittoresque, quoiqu'on la suive rarement alors depuis son origine. Le torrent qui lance dans les airs ses tourbillons de blanche écume, qui s'étend et grandit avec une puissance gigantesque, qui se précipite en cascades du haut des parois de rochers, qui souvent se divise pour se réunir de nouveau ; cette mer brillante qui, grosse de cent affluents, bondit, déborde, et rapide comme la flèche inonde tout sur son passage —, c'est une scène d'une grandeur qui ne peut se rendre. Il a suffi de quelques minutes : et la fille des hautes Alpes, après sa danse effroyable, est étendue là, paisible et sans mouvement. Elle a parcouru 4 à 5000 pieds d'une course bruyante et victorieuse, le corps majestueusement enveloppé des plis flottants de sa robe blanche ; elle repose maintenant dans le sein de la vallée ses membres épuisés.

« Les habitants de la plaine se font rarement une juste idée de la puissance d'air qui accompagne les avalanches de poudre. Le courant suit l'avalanche, se jette par bouffées à droite et à gauche à plusieurs centaines de pas, poursuit

sa course avec violence par dessus les masses de neige arrêtées, et remonte le versant opposé de la montagne ou va se perdre dans l'étendue de la vallée, y ébranlant encore à une demi-lieue de distance les portes et les fenêtres des habitations et y renversant les cheminées. Souvent on a vu sur les deux côtés de l'avalanche la trombe déraciner des arbres par centaines, des plus vieux et des plus vigoureux de la forêt, précipiter dans l'abîme des hommes et des animaux, briser bien loin dans la vallée des noyers, des pommiers, des sycomores de la plus grande dimension, jeter sur le flanc des chariots pesamment chargés, et disperser des granges entières. Mais cet ouragan local est restreint à une bande assez étroite, en dehors de laquelle pas un rameau ne bouge sur les arbres.

« De pareilles catastrophes, on le comprend, sont de grands événements dans la vie monotone des montagnards. Tantôt pendant les ténèbres de la nuit l'avalanche recouvre des hameaux entiers, et leurs habitants, avant même d'être réveillés, se trouvent ensevelis et asphyxiés sous des masses de neige plus hautes que leurs maisons. Tantôt elle enlève des chalets et les fait tourbillonner dans les airs comme des cartes, jetant sains et saufs sur la neige ceux qui les habitaient. Des greniers ont été retrouvés à cinq

cents pas sur l'autre flanc de la vallée, où ils avaient été transportés par dessus le torrent avec toute leur provision de foin. Dans toutes les hautes vallées, il existe des traditions anciennes ou récentes qui conservent le souvenir de désastres de ce genre ou de la merveilleuse délivrance de quelques malheureux atteints par ces catastrophes. On conçoit avec quelle facilité l'avalanche ou la trombe d'air se jouent des animaux qui se trouvent sur leur passage. Les petits oiseaux et les corbeaux sont emportés bien haut dans les airs ; mais il est rare que les chamois y périssent. On prétend que ces prudents animaux, au temps de la chute des avalanches, évitent avec soin les endroits dangereux ; cependant on voit quelquefois leurs squelettes laissés à découvert au printemps par la fonte des neiges. Il est probable que ce qui les préserve des accidents de ce genre, c'est moins l'instinct du danger que l'habitude qu'ils ont de fuir les pentes exposées au soleil. Le vent répand aussi au loin une grande masse de poudre neigeuse qui pénètre partout avec une force incroyable. Elle s'introduit dans les maisons par toutes les fissures et s'agrippe si bien aux vêtements de laine qu'il est absolument impossible de les en débarrasser.

« Les *avalanches compactes* se produisent plus tard que celles que nous venons de décrire ;

elles ont lieu au printemps ou dans les premiers jours de l'été, les plus grandes assez régulièrement entre dix heures et midi sur les pentes au levant, entre midi et deux heures sur celles au midi, entre trois et six sur celles au couchant, et jusque fort avant dans la soirée sur celles au nord. Le souffle du fœhn (1) sur les hauteurs où une insolation prolongée désorganisent des étendues de neige de plusieurs milliers de pieds carrés et les fondent en partie; de petits filets d'eau les pénètrent et en amollissent les couches inférieures; de telle sorte qu'au moindre ébranlement tout se met en mouvement à la fois. Les champs de neige situés plus bas se détachent aisément à leur tour du sol détrem pé et gonflé sur lequel ils reposent; ils roulent les uns sur les autres, entraînant de nouvelles étendues de neige, emmenant de la terre, des débris, des pierres, des blocs, et se précipitant aussi comme un torrent, avec le fracas du tonnerre, mais en masses serrées, par dessus les parois de rochers et le long des couloirs ordinaires des avalanches. Composées d'une neige humide, compacte, pressée dans sa chute, ces avalanches ne répandent pas dans l'air des millions de perles

(1) Le *Fœhn* est un vent très chaud qui vient des sables brûlants de l'Afrique et provoque, détermine, au printemps, la fonte des neiges dans la chaîne des Alpes.

brillantes, et ne produisent pas de violentes trombes d'air, comme le font les avalanches de poudre : elles ne détruisent par conséquent que ce qui se trouve directement sur leur route où elles bouleversent le terrain. Il est rare qu'elles se frayent un passage à travers les forêts. Elles entraînent toujours avec elles des masses considérables de glace et leur couleur est sale. En général elles ressemblent moins à une pelote colossale qu'à une immense muraille de neige. Que de milliers d'œufs d'insectes, de larves, de vers, de graines de plantes alpines, qui pendant l'été ou l'automne étaient paisiblement installés dans le couloir de l'avalanche, sont tout à coup entraînés à travers une ou deux régions et déposés dans la vallée où ils se développent l'été suivant !

Les débris de ces avalanches, semblables à des flots de glace entassés à trente ou quarante pieds de hauteur et même dans certaines ravines à deux cents pieds, se fondent lentement, souvent même en juillet seulement, dans les entonnoirs ou sur les prairies qu'ils ont couverts. Quelquefois ils tombent dans le lit d'un torrent : alors les eaux arrêtées y forment un petit lac, jusqu'à ce qu'elles puissent s'ouvrir un chemin à travers ce barrage de neige de cinquante ou quatre-vingts pieds d'épaisseur, pour se préci-



Fig. 31. — Paysage de la région des neiges.

piter avec impétuosité dans la vallée. Si le temps est froid ou que le fond de la vallée soit élevé et à l'ombre, il n'est pas rare que la masse de neige persiste pendant toute l'année, au-dessus du ruisseau, sous la forme d'un pont voûté qu'on traverse sans danger et qui ne s'effondre qu'au printemps suivant. On a des exemples curieux de la consistance de ces entassements de neige. La masse est tellement roulée, serrée, pétrie, qu'elle forme comme un ciment qui prend la dureté du fer. Un mineur ayant été atteint au Splügen par une avalanche échappa lui-même à la mort, mais il lui fut impossible d'arracher son manteau qui était resté à moitié pris dans la neige. On comprend d'après cela que les débris des avalanches se fondent avec une lenteur extraordinaire. Mais ce qui se comprend moins, c'est qu'une personne ensevelie à une grande profondeur dans cette neige compacte entend distinctement chaque syllabe prononcée par ceux qui sont à sa recherche, tandis qu'une couche de quelques pieds seulement d'épaisseur suffit à intercepter complètement les cris les plus désespérés formés par la malheureuse victime. Ce fait signalé depuis longtemps s'est reproduit tout récemment. Un roulier, qui avait été enseveli par une avalanche à Orezza dans le Münsterthal le 19 avril 1866, et imparfaitement protégé par

son char, resta 26 heures dans son sépulcre de neige avant d'être délivré. Durant les longues heures d'angoisse pas une des paroles de ceux qui le cherchaient ne lui avait échappé, il avait même entendu distinctement le son de la cloche du soir de San-Carlo. Il mourut quelques heures après sa délivrance. Si la neige des avalanches est un mauvais conducteur du son, elle est par contre un excellent préservatif contre la décomposition des corps organiques. Dans la vallée de Canali (Tyrol), on a trouvé au fond d'une avalanche, qui n'avait pu se fondre entièrement qu'à sa *seconde* année, une femelle de chamois et son petit, dont la chair était encore bonne à manger.

Outre ces grandes avalanches, il s'en forme dans toutes les Alpes, de janvier en avril, une foule de plus petites la plupart de neige poudreuse. Elles s'étalent tout à coup comme des voiles aux parois des rochers, pour se rassembler de nouveau sur des banquettes de gazon d'où elles se précipitent encore dans les entonnoirs ou les fondrières qui les recueillent. Il y a certains couloirs le long desquels ces avalanches tombent pendant toute la durée du printemps. A la Jungfrau, sur l'Uristock, au Wiggis, au Glarnisels partout le long des flancs des pyramides escarpées qui s'élèvent du fond des vallées

basses, on voit ces avalanches en miniatures tomber d'étage en d'étage, d'une hauteur de mille à deux mille pieds. Nous avons vu une demi-douzaine de ces cascades de neige descendre avec bruit toutes à la fois d'une cime de montagne. Pendant les jours chauds du printemps on peut en une seule heure, dans des circonstances favorables, en voir de douze à seize ou davantage, chacune avec sa forme et son genre de beauté particuliers. C'est alors qu'on peut vraiment dire « que toutes les hauteurs tonnent ». De partout ces voiles de gaze se déploient avec bruit le long des rochers ; ils semblent disparaître dans les airs quand leurs bassins se trouvent, comme cela arrive souvent, cachés derrière les saillies et les ondulations de la montagne. C'est une des voix du printemps particulière aux Alpes ; c'est un spectacle si caractéristique et qui laisse de si profondes impressions, qu'en pays étranger rien ne manque autant à l'enfant de la vallée que ces écharpes d'argent se détachant des rochers, et qu'il croit à peine à un printemps sans ce doux fracas des montagnes de sa patrie » (F. de Tschudi. *Le Monde des Alpes*, Librairie Georg et C^{ie}, à Genève).

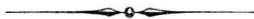
Ces terribles dévastatrices sont bienfaisantes. Grâce à elles, d'effroyables accumulations de neige sont dispersées, fondues, transformées en

ruisseaux, en rivières, en fleuves qui, après avoir fertilisé les vallées s'en vont aux quatre points cardinaux, arroser, enrichir des pays, des villes, une partie de l'Europe.

Tous ces bienfaits sont pour les habitants des plaines.

Quant à ceux que le devoir ou les nécessités de la vie, enchaînent là-haut sur ces sommets qui touchent à la région des glaciers, ils doivent se résoudre à vivre une vie de fatigues et de dangers. Une courte promenade autour du lac du Grand Saint-Bernard, lorsque par une journée de juillet, la tempête vous cingle au visage ses rafales de neige suffit à faire deviner ce que l'on peut souffrir sur ces rochers pendant la lente succession des longues semaines d'hiver.

Aussi presse-t-on le pas pour regagner l'hospice et c'est avec un réel soulagement qu'on constate l'épaisseur de ses énormes murailles.



CHAPITRE XII.

LA VIE A L'HOSPICE.

La salle à manger. — Le livre des voyageurs. — La bibliothèque. — La chapelle des Morts.

Dans la vaste salle à manger, seule pièce où il y ait un peu de feu, les voyageurs sont rassemblés. Le temps a marché ; ce sera bientôt l'heure du dîner. En effet, à onze heures et demie la cloche donne le signal du repas.

Par faveur spéciale et égard pour les fatigues à supporter, les religieux eux-mêmes ne font maigre que le vendredi :

Dîner. — Soupe au lait. — Nouilles et pommes de terre. — Œufs sur le plat. — Gâteau avec œufs à la neige. — Noisettes.

Souper. — Soupe au lait. — Morue aux pommes de terre. — Beignets. — Riz et pruneaux.

Le dîner, servi lentement, se finit cependant et en se levant de table on constate avec décou-

agement qu'il reste encore cinq à six heures pour atteindre le moment du souper et... que le feu est éteint. Les deux domestiques occupés à desservir puis à remettre la table pour une seconde fournée de voyageurs ne peuvent s'occuper de la cheminée en ce moment. Il faut attendre.

A travers les carreaux des doubles fenêtres le ciel est toujours sombre et la neige tombe toujours. La montagne en face n'est qu'une masse grise qui se fond, là haut, dans le gris du ciel et seules les plaintes du vent troublent au dehors le silence, la tristesse lugubres de cette nature ennemie. Quelques hommes se concertent, puis prenant chapeau et manteau, sortent en peloton. Ils courent à la cantine voisine où ils trouveront dans la chaleur d'un poêle des cartes et de l'eau-de-vie. Bien que la cheminée soit vide ceux qui restent se groupent, s'assoient en cercle devant les cendres refroidies. On examine les nouveaux dîneurs, de quelle façon singulière les Allemands tiennent leur fourchette. Pour la vingtième fois on passe en revue les gravures pendues aux murs, dons de voyageurs reconnaissants. Il y a là, entre autres, une reproduction du fameux rebus de Gêrôme : l'ombre des croix du Calvaire s'étalant sur un sol fantastiquement illuminé.

Puis le second dîner se termine, les convives viennent se joindre au premier groupe qui se

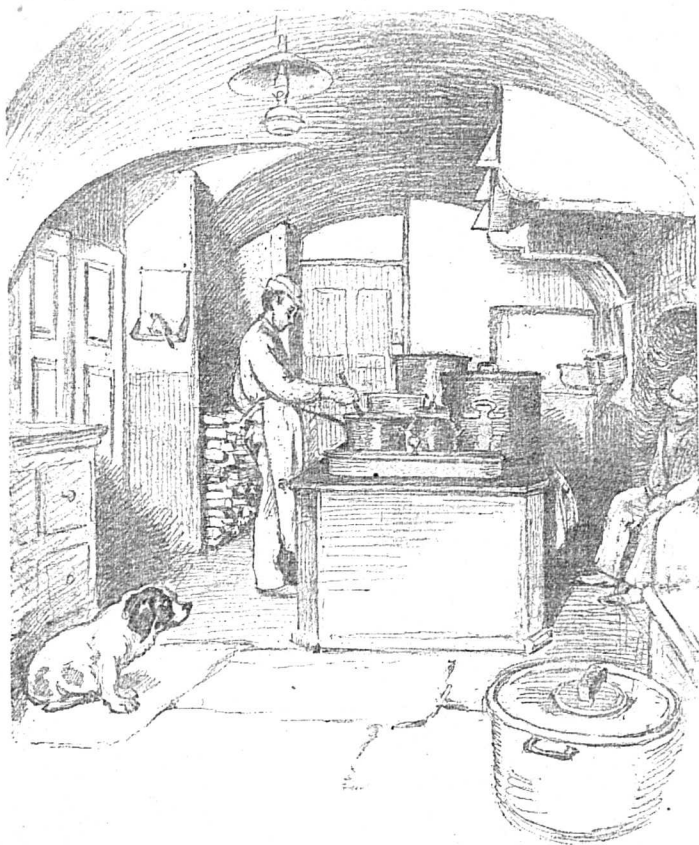


Fig. 32. — La cuisine.

chauffait d'illusions et l'entrée du domestique chargé de bûches est saluée d'acclamations reconnaissantes.

Alors la chaleur dissipant les engourdissements,

une maman songe que depuis quinze jours sa fille n'a pas fait une gamme, qu'il y a là un piano tout ouvert et qu'en cette sombre journée rien ne serait mieux en situation que le tapotement de quelques exercices.

Des voyageurs qui s'étaient mis à écrire se résignent à continuer leur courrier avec accompagnement de la *Marche turque*. D'autres se plongent dans la lecture des registres où les hôtes de l'hospice ont consigné leurs noms et trop souvent, hélas ! des « pensées » en prose et même en vers. Il y a là une vingtaine de ces gros cahiers commençant avec le siècle et c'est une chose affligeante de voir l'amas d'inutilités qu'il faut déblayer pour découvrir de temps en temps une ligne intéressante. « Combien l'homme paraît petit vu du haut du Mont-Blanc » ne cessent de remarquer, avec il est vrai quelques variantes, cet excellent M. Perichon et, à sa suite, les décidément trop nombreux membres de son immense et internationale famille. Quelquefois un nom illustre rayonne parmi les signatures d'inconnus qui remplissent par milliers les pages noircies du haut en bas. On y trouve aussi l'écho des luttes, des troubles qui marquèrent la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci.

Dans le registre de 1818.

Félix-Emmanuel Marie Mouthon, ancien religieux.

J'étais parmi les saints dès longtemps un rebelle
Dans les jours de combat, nul d'eux n'a succombé
Tous ont persévéré, je fus seul infidèle,

Tous sont restés debout et moi seul suis tombé !

O vous, anges du Désert, priez pour

MOUTHON.

Retraite sacrée, asyle de l'innocence, séjour de la paix et de la vertu ! reçois ici les hommages sincères des malheureux Italiens que la ruse criminelle d'un infâme cabinet poursuit.

Le chevalier Cravetto Villanoviste, capitaine, Jean Emile Piura, notaire, *Piémontais*.

27 septembre 1821

Quelquefois des grincheux peu satisfaits des sentiments exprimés éprouvent le besoin d'ajouter au texte leurs observations et leurs critiques. Les quatre religieux auteurs des quelques lignes ci-dessous auraient sans doute été peu réjouis de voir comme leur littérature avait été mal accueillie dans la forme et dans le fond.

« Nous avons été si généreusement accueillis à l'hospice du Grand Saint-Bernard, que pour exprimer notre reconnaissance, nous voudrions avoir des sentiments plus élevés

encore que les monts où cet asile est assis. »

(est debout !)	BUFFET.	} prêtres de Reims.
(chose vide et pleine de paroles !)	THIERIET.	
(monnaie peu couteuse !)	PEITRENARD.	
	DELGLAIRE.	

Il y a enfin ceux que la grande nature impressionne au point que dans un touchant élan d'humilité ils confessent leurs infirmités et implorent l'aide du Créateur pour devenir meilleurs. La prose en ce cas est généralement jugée insuffisante :

Comme l'aigle éloigné des bas-fonds de la terre,
Je contemple, étourdi, l'immensité du ciel,
Et plus près du Seigneur, du Seigneur éternel...
Je le prie de changer mon grincheux caractère !

Espérons, pour la famille, tout au moins, que cette émouvante et poétique prière a pu être prise en sérieuse considération.

Mais les murs s'emplissent des tintements d'une cloche, c'est l'heure des vêpres ; croyants et indifférents s'empressent à la chapelle, ces derniers heureux de cette occasion d'oublier un moment leur ennui.

Par les vitraux étroits, le ciel chargé d'orage ne laisse pénétrer sous la voûte haute qu'une faible clarté. La chapelle est noyée dans l'ombre ; les cierges de l'autel piquent l'obscurité de points lumineux. On entrevoit les silhouettes des prê-

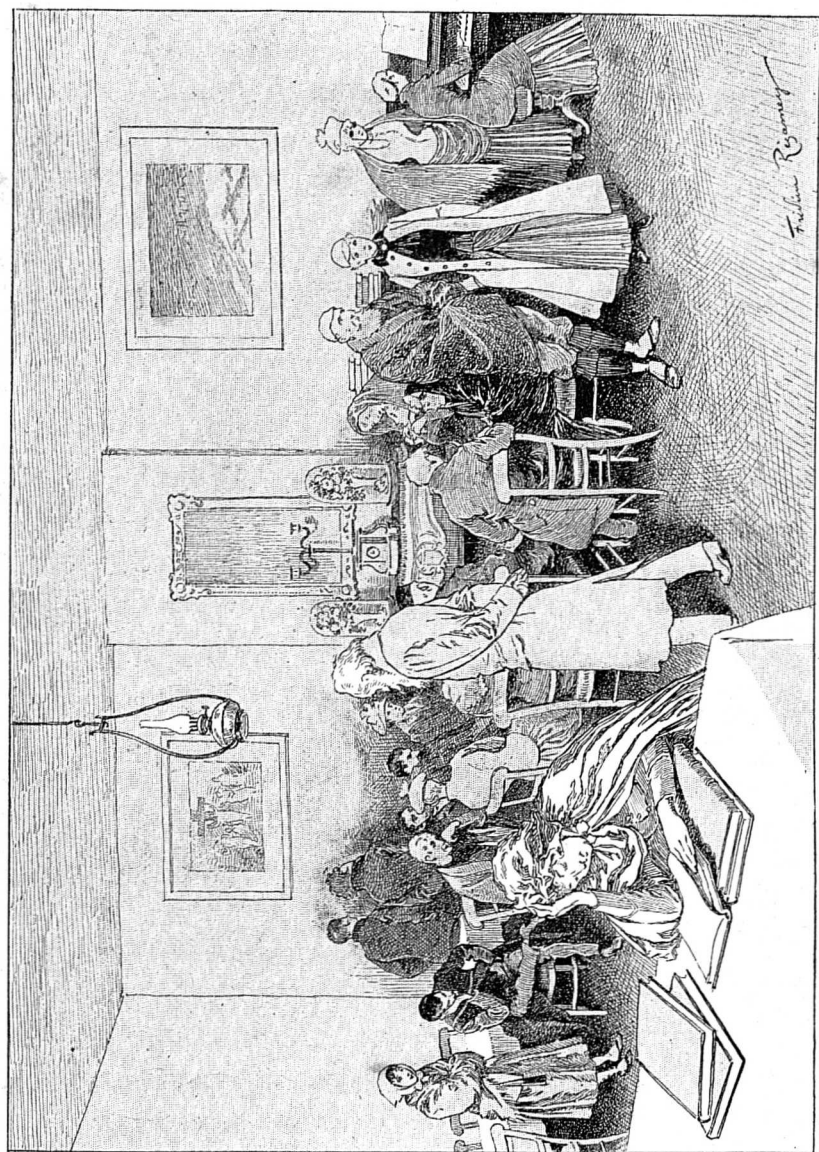


Fig. 33. — La salle à manger-salon.

tres. Le murmure de leurs voix s'élève répondant à l'invocation de l'officiant qui implore la protection de la Vierge. Il fait froid et, dehors, l'ouragan bat les murs de ses rafales.

La vieille maison isolée sur ces sommets de rocs semble un navire en perdition dont l'équipage, las de lutter, se réunit en une suprême supplication.

Et le murmure des voix continue, recommençant sans cesse les litanies.

... Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Le froid et cette tristesse, c'est plus que peuvent supporter les indifférents. Ils se glissent les uns après les autres et regagnent la salle à manger où, au moins, il fait presque chaud. De nouveaux voyageurs qui viennent d'arriver ont pris les places devant le feu. Ils racontent que, du côté de l'Italie, à une heure seulement plus bas il fait un soleil radieux, à peine un peu de vent. On s'exclame un moment, puis la même vie monotone reprend son cours.

En traînantes allées et venues on erre par les longs corridors humides. Au fond de celui du rez-de-chaussée, dans une salle à part, un groupe effrayant : hommes, femmes, enfants.

Mendiants couverts de loques : quelques abo-

minables goîtreux venus des vallées pour implorer la charité; une vieille, très vieille femme qui vient d'arriver, pieds nus, se traînant en geignant appuyée sur un long bâton. Ils sont là en tas, attendant l'heure du repas, et, aussi, qu'un retour du ciel bleu, en décrochant les touristes, leur permette de les approcher et de recueillir quelques sols.

On fuit, on remonte à la chapelle,... à la Bibliothèque...

Celle-ci renferme des antiquités trouvées au *plan de Jupiter*, à l'extrémité du plateau, de l'autre côté du lac, là où se distinguent quelques vagues ruines d'un temple élevé autrefois à *Jupiter Pœnin*. Beaucoup d'objets de bronze; des médailles, des monnaies, des statuettes, des ex-voto; plusieurs plaques de bronze sur lesquelles sont les noms de ceux qui venaient implorer le secours du dieu; une main entourée du serpent d'Esculape, et portant sur les doigts comme signe de maladie, une grenouille et un crapaud.

Puis on songe à la Morgue qu'on n'avait pas encore été voir.

La *Chapelle des morts* est un bâtiment isolé de neuf à dix mètres, sur six environ, bâti à une petite distance de l'hospice et divisé en deux dans sa longueur. Le premier caveau, le plus grand,

est à peu près carré. Pas de porte. On entre dans chacun des deux compartiments par une fenêtre tout juste assez large pour le passage et élevée au-dessus du sol. Dans l'axe de ces deux fenêtres une troisième percée dans le mur de séparation maintient dans le funèbre édifice un courant d'air constant. Un grillage en bois ferme le petit caveau, un volet plein le premier, tous deux cadénassés. Par les vides du grillage on voit le sol jonché d'ossements, de crânes surtout, d'une blancheur d'ivoire. Un Père vient ouvrir le volet. Tout d'abord les yeux habitués au grand jour, distinguent mal les spectres blafards dressés dans l'ombre contre les murailles. Il faut entrer la tête par l'étroite fenêtre ; alors tout se dessine. Ils sont là, une quarantaine devant vous, à droite, à gauche, entiers encore ou plus ou moins détruits, debouts ou affaissés dans des effondrements étranges. Quelques-uns, les plus anciens, écroulés, forment un tas, une masse se détachant du fouillis d'ossements qui recouvrent la terre, une terre noire dont on ne voit qu'un bien petit espace libre tout près de soi, sous la fenêtre.

Aucun d'eux ne ressemble aux autres. La mort se montre ici ingénieuse à varier ses effets. Elle est aidée, involontairement, par les religieux dont les mains ont disposé là les cadavres.

Tels qu'ils les trouvèrent, tels ils les laissent, remplaçant seulement par un suaire le linceul de neige dans lequel ils s'étaient endormis. Raidis par le froid, liés à une planche qui les maintient debout, la face découverte, ils attendent, accotés à la muraille, pressés les uns contre les autres, la lente destruction des années. Le suaire s'entr'ouvre ; les vêtements paraissent, une manche, un bout de jupon, la guêtre de drap bleu foncé du journalier piémontais, de gros souliers montrant les semelles aux clous rouillés ; un bout de foulard que la moisissure n'a pas tout à fait rongé et, ce qui fait éclater le fond rouge, les raies jaunes d'un ou deux fragments.

Puis les étoffes se détruisant, découvrent la peau parcheminée, tendue sur le squelette ; les os saillaient laissant, par places, pendre des choses sombres qui semblent les débris effilochés des vieux habits et qui sont peut-être des restes de chairs, de muscles noircis. Quelquefois un membre se détache, puis un autre ; une corde qui s'use laisse au bout de vingt ans, trente ans, s'affaïsser le cadavre qu'elle maintenait. Encore quelques années et, de ce mélange indescriptible, il ne restera plus enfin que les os, seuls et nus, perdus au milieu de ceux qui étaient déjà là couvrant le sol.

Du reste, pas de pourriture. Grâce au froid

constant qui les conserve comme dans une sorte d'appareil frigorifique les pauvres corps retournent insensiblement à la poussière ne laissant percevoir qu'une fade odeur de cave.



Fig. 34. — Les mendiants.

Nous détachons le passage suivant de la lettre d'un peintre qui fit un tableau de ce funèbre intérieur.

« C'est dans cette compagnie, qu'escaladant

et descendant par la porte-fenêtre, j'ai passé des heures qui me paraissaient longues. J'avais dû, pour que le jour de l'étroite ouverture tombât juste sur ma toile, j'avais dû placer mon chevalet dans le courant d'air qui traverse incessamment le triste lieu. Souvent mes doigts ne tenant plus les pinceaux, j'étais obligé de fuir vers la cuisine, seul endroit du couvent où je trouvais un feu sérieux.

De temps en temps des têtes de curieux venaient s'encadrer dans la fenêtre me bouchant le jour.

Deux fois la même vieille revint, une de ces horribles mendiante comme il y en a tant dans certaines vallées. Un homme de sa sorte l'accompagnait, moins vieux, mais paraissant encore plus qu'elle près de la brute. C'étaient deux crétins déguenillés, sales, puants. Leurs têtes se touchant, ils regardaient les morts moins répugnants qu'eux. L'homme avait la bouche entr'ouverte par une sorte de rictus. A tous deux des goîtres pendaient sur la gorge et ils échangeaient des sortes de gloussements, de grognements parmi lesquels je distinguais parfois des syllabes, des mots. Il paraît que c'est leur langage et qu'ils se comprennent.

Ils restèrent là une demi-heure, la vieille paraissant terrifiée.

« La mort , la mort », répétait-elle à chaque instant en montrant du doigt à son compagnon ; « Ah ! mon Dieu ! ah mon Dieu ! », et puis les mêmes gloussements, les mêmes grognements.

Le lendemain, ils revinrent. Ce fut exactement la même scène, le même effroi, les mêmes sons rauques ; puis, comme la veille, ils allèrent tous deux se coucher par terre, côte à côte, au soleil, à l'abri du vent, dans l'angle d'un mur et restèrent endormis jusqu'à ce que le vent du soir vînt les chasser.

C'était certainement une vieille semblable qui est dressée derrière moi dans le coin à droite. Un reste de cheveux courts, roux tombant sur le front, coiffe à la chien sa tête de squelette décharnée, aux orbites vides.

Voici comment sa mort m'a été racontée.

Pendant la saison dangereuse, des voyageurs venant d'Italie annoncent que deux femmes les suivent à peu de distance. Il y avait déjà un certain temps qu'elles auraient dû être arrivées lorsque ne les voyant pas paraître on s'inquiète et un frère, celui qui me raconta le drame, part à leur rencontre avec des domestiques.

A cinq cents mètres du couvent, au bord du lac, on trouve d'abord une paire de souliers, puis plus loin, une femme pieds nus sur la

neige, affolée, poussant des hurlements et vaguant à travers le brouillard. Pendant que les domestiques continuent leurs recherches, le frère la prenant sur ses épaules court vers le couvent, mais ses forces s'épuisent et, aussi, la pensée lui vient de ce tas de vermine chargé sur son dos. Il tombe... On vient à son aide, on transporte la malheureuse dans l'hospice, on la soigne, mais inutilement, elle meurt peu après.

Sa compagne, qu'on put rejoindre et sauver, racontait que c'était la morte qui l'avait entraînée dans ce voyage. « Je voulais renoncer et redescendre, mais elle m'empêchait : « Viens donc, encore un peu de courage, nous allons y être bientôt et nous pourrons *piquer de la viande*. »

La viande est presque inconnue, paraît-il, chez les pauvres de la vallée d'Aoste et le désir de manger quelques morceaux de bœuf les avait poussées à ce funèbre voyage.

Un autre jour un homme jeune, probablement un des ouvriers de la nouvelle route qu'on fait en ce moment me dit : « Mon père est là dedans... Oui, il y a longtemps, j'étais tout enfant. Les moines qui l'avaient ramassé gelé sur la route, nous ont renvoyé ses papiers et un peu d'argent qu'il avait sur lui. Ça aurait coûté cher

pour le redescendre ; il est resté ici , mais je ne sais pas lequel c'est. »

Sur chacun de ces malheureux on pourrait avoir une histoire.

Celui-ci , à moitié affaissé , et dont la barbe étalée sur la poitrine se confond presque avec les moisissures des vêtements , était arrivé sans accident ainsi que plusieurs camarades. Ils étaient tous à table dînant gaiement. Tout à coup , il tomba le visage dans son assiette touché par la mort à laquelle il croyait avoir échappé.

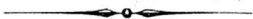
Cet autre , le seul dont la face tuméfiée et verdâtre , ne conserve plus de traits humains , s'était grisé d'eau-de-vie à la cantine qui touche l'hospice. On était en octobre , le froid n'était pas encore vif , et il y avait peu de neige. C'est à peine cependant s'il put marcher quelques cents mètres. Frappé d'une congestion , il tomba et on le trouva le lendemain matin près de la colonne qui marque la frontière sur le chemin qui longe le lac. »

Ce mort est le dernier recueilli à la morgue. Depuis sept ou huit ans , des précautions nouvelles ont été prises. Un téléphone a été installé , reliant l'hospice à la cantine de Proz du côté de la Suisse et au village de Saint-Rémi du côté de l'Italie. Lorsque des voyageurs s'engagent en hiver dans le dangereux défilé , les re-

ligieux avertis peuvent se porter au-devant d'eux et arriver assez tôt pour les tirer d'affaire quand ils se trouvent en danger.

Il est donc probable qu'on ne pourra plus remplacer les tristes figurants de ce macabre tableau et qu'avec eux la chapelle des morts du Grand Saint-Bernard aura disparu.

Que les amoureux du terrible se pressent; nulle part ailleurs et jamais plus, ils ne pourront se donner pareil cauchemar. Ce n'est pas, il faut le dire, pour émouvoir les voyageurs névrosés que cette espèce de *musée des horreurs* a été organisé, mais simplement parce que, à cette hauteur, il n'y a plus qu'une mince couche de terre dans les quelques places où il y en a encore et qu'on ne peut enterrer là où il n'y a que le roc.



CHAPITRE XIII.

AUTOUR DE L'HOSPICE.

Le lac des Morts. — Les lacs de la Suisse. — Le plan de Jupiter. — Saint-Remy. — La fontaine couverte.

27 juillet.

Même réveil que la veille. Il n'a pas cessé de neiger; on ne risque dehors que de rapides apparitions... Bien vite on revient près du feu.

Des voyageurs renonçant à attendre un retour de beau temps font leurs préparatifs pour redescendre vers les vallées. Entortillés dans les manteaux, les couvertures, quelques femmes perchées sur des mulets, leur caravane se forme, se met en route. Ils s'éloignent, descendent le chemin escarpé et, tout de suite, leurs silhouettes s'affaiblissent, s'estompent, se perdent dans le brouillard, dans les épaisseurs de la neige qui tombe, tombe toujours.

On est sorti pour les voir partir ; on rentre un peu plus désœuvré.

Puis c'est le dîner. Vers la fin, le clavendier qui vient annoncer que le temps s'améliore provoque une explosion de joie. On en oublie les pruneaux du dessert pour se précipiter dehors. La neige, en effet, a cessé. Un pâle rayon de soleil se glisse entre les nuages qui roulent encore menaçants. Le froid est toujours vif mais de plus en plus le ciel s'éclaircit et avec lui les mines les plus moroses.

Par le haut escalier du perron s'échappent les voyageurs heureux comme des prisonniers après le lever de l'écrou. Rapidement on fuit le couloir de l'esplanade, balayé par le vent toujours cinglant. Un chemin, qui se présente en face, descend un peu en contre bas, mène en Italie vers le ciel bleu et longe le lac, le lac des Morts... Quel autre nom eût pu mieux lui convenir ? Il se présente en ce moment noir dans son cadre de neige, mais même par les plus belles heures de soleil son eau qui semble de plomb garde toujours le même aspect lugubre. Le roc aride et nu l'enserme brusquement, sèchement. Nulle végétation n'égaye ses bords ; nul animal, aucun poisson. D'un kilomètre de tour environ aujourd'hui, sa superficie et sa capacité ont été diminuées en suite de travaux exécutés par la cour

de Turin qui aurait pu le mettre à sec s'il lui en avait pris la fantaisie. Au pied du Mont Mort où la profondeur est la plus grande la sonde mar-



Fig. 35. — Une chambre.

que dix mètres et c'est par un petit ruisseau qu'il s'écoule en Italie profitant pour passer d'une sorte de brèche faite dans le cirque de montagnes enserrant le plateau du Saint-Bernard.

En dehors des raisons naturelles bien suffisantes pour expliquer l'absence de tout poisson dans le lac du Saint-Bernard, peut-être y a-t-il là une part de responsabilité pour l'homme. Depuis des siècles un nombre incalculable d'êtres humains, d'animaux, ont passé ou séjourné à l'hospice. Les ordures de toutes sortes, cuisines, latrines se déversent dans ce lac qui ne renouvelle ses eaux que lentement et incomplètement. Il pourrait bien se passer là quelque chose de semblable à ce qui se passe à Marseille où les eaux du port sont infectées par la ville et où le poisson ne peut plus vivre non plus.

Ce lac, décidément trop déshérité, n'a jamais vu et ne verra probablement jamais ses bords dénudés égayés par la silhouette du moindre pêcheur à la ligne. En revanche, des baigneurs (anglais naturellement) se passent, de temps en temps, la fantaisie de piquer une tête dans son eau glaciale. Et pourtant un nouvel essai d'acclimatation de poisson vient d'être tenté. Tout espoir n'est donc pas perdu et, peut-être, un jour prochain, le plaisir de savourer une friture du lac des Morts constituera-t-il une attraction de plus à ajouter à toutes celles qui attirent les touristes à l'hospice du Grand Saint-Bernard.

Les lacs sont nombreux en Suisse et d'aspect



Fig. 36. — La sortie du lac vers l'Italie.

bien divers suivant les altitudes où ils se trouvent. Plus on s'élève et plus le lac, lui aussi, s'harmonisant avec la nature environnante perd de ses charmes et de sa gaieté. Le lac du Saint-Bernard (2456^m) est un type parfait parmi les plus tristes.

Non loin de lui les deux petits lacs du col de Fenêtre atteignent une altitude de 2750^m. Il n'en est probablement pas de plus élevés en Europe.

La fonte des glaciers et des neiges de l'hiver les forment généralement, mais quelques-uns semblent un exemple de génération spontanée. En effet, trop éloignés de la zone des neiges éternelles, ils n'en sont pas alimentés directement et on ne peut surprendre aucun ruisseau leur servant d'affluent. Pour d'autres lacs, au contraire, c'est l'écoulement qui n'est pas visible. Cette bizarrerie apparente s'explique par la nature crevassée des montagnes calcaires qui les renferment. Les premiers sont créés et entretenus par des sources souterraines; quant aux autres c'est par des cavités, des entonnoirs que les eaux s'échappent pour accomplir dans les profondeurs, des trajets plus ou moins longs et surgir tout à coup, souvent à de grandes distances, sous forme de sources jaillissantes.

Bien des lacs se sont ainsi taris dont on re-

trouve l'emplacement dans les vallées, sur les plateaux et qui, à des époques indéterminées, ont vu leurs eaux se creuser des canaux d'écoulement et disparaître.

Les lacs de la région des neiges et de la région alpine supérieure sont presque tous complètement morts et toutes les tentatives faites pour y acclimater du poisson ont échoué devant la durée et la rigueur de leurs hivers.

On doit, en outre, tenir compte de la raréfaction de l'air.

De 350 à 700 mètres d'altitude l'eau contient $\frac{1}{36}$ d'air; à 2000 et 2500 mètres, elle n'en contient plus que $\frac{1}{100}$ par suite de la diminution de pression atmosphérique.

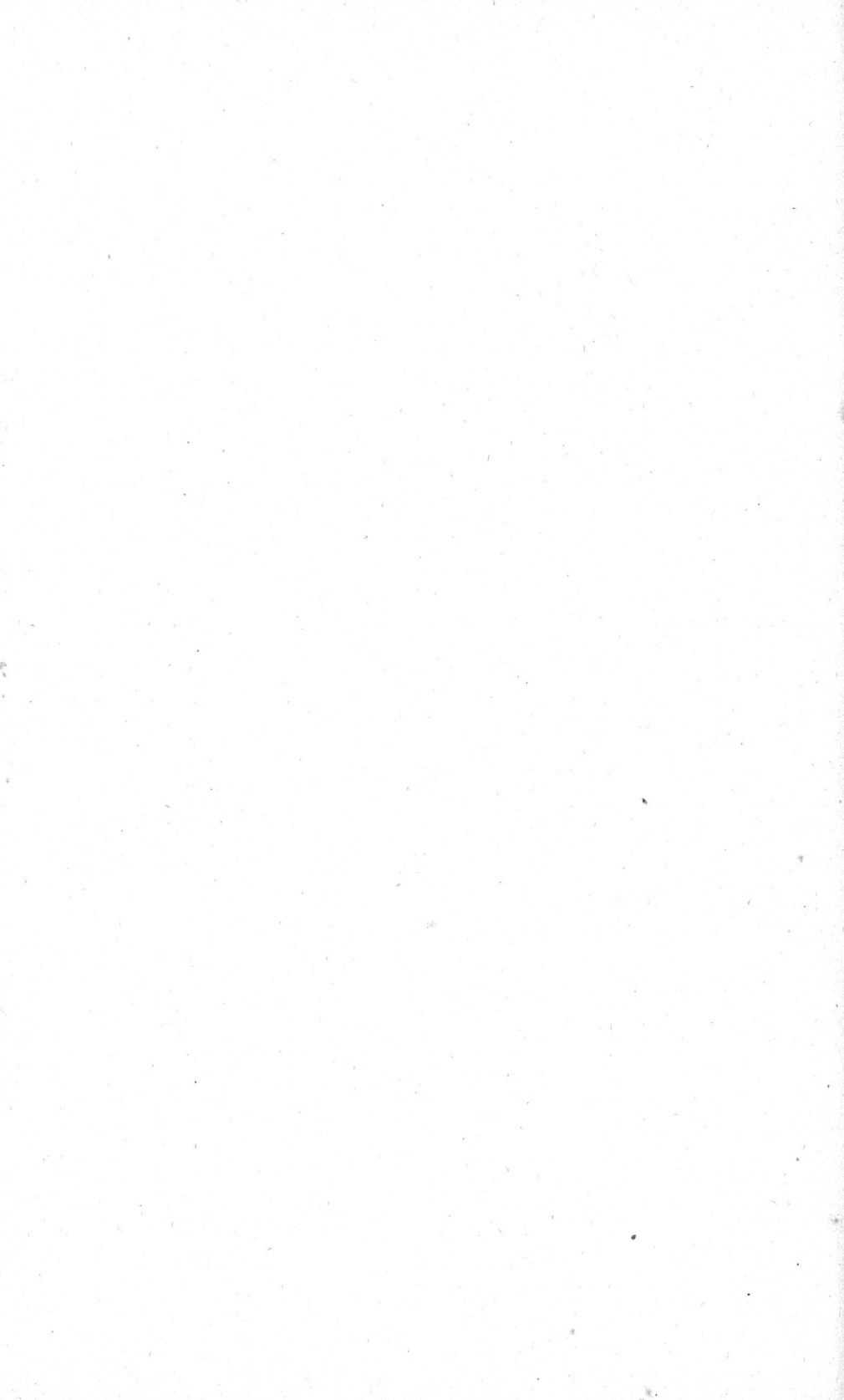
Ces deux causes réunies rendent impossible l'existence des poissons à partir d'une certaine hauteur. Mais deux lacs situés à la même altitude pourront être, l'un mort, l'autre très poissonneux, si l'eau du premier est maintenue beaucoup plus froide que l'eau du second par suite du voisinage d'un glacier.

Le Daubensée (2264 mètr.) sur la Gemmi, alimenté par les glaciers de Lâmmen, gèle pendant dix mois de l'année; un affreux désert de décombres l'entoure et il ne renferme aucune trace de vie animale.

Le Todtensée, sur le Grimsel, plus élevé



Fig. 37. — Un bout de toilette avant de se présenter à l'hospice.



(2569 mètr.), présente une grande quantité de grenouilles, de coléoptères.

Certains lacs de la région des neiges sont quelquefois plusieurs années sans dégeler. Le Wildsée (2438 mètr.) sur l'Altmann est de ceux-là.

D'autres, en hiver, de moindre étendue, gèlent complètement et jusqu'au fond forment un bloc massif. Le lac d'Aletsch, près du glacier du même nom, est entouré de parois de glace qui s'élèvent perpendiculairement à 50 pieds au-dessus de ses eaux sur lesquelles flottent presque constamment des îles de glace. Rien ne vit en leur sein.

Dans la Haute-Engadine au contraire, à côté de lacs ne renfermant aucun poisson, d'autres, ceux de la Bernina (2288 mètr.) sont connus pour l'abondance de leurs truites. Enfin celui de Sgrischus dans le Fexerthal, environ 2666 mètr. a conservé quelques poissons qu'on y a transportés il y a une centaine d'années.

Citons encore, pour l'édification des gourmets, quelques lacs qui pourront leur procurer d'aimables émotions.

L'Oberalp (2060 mètres, sur la limite des cantons d'Uri et des Grisons) et ses belles truites.

Vaz et Weissenstein (2083 mètres, du canton des Grisons) célèbres par leurs truites à chair rouge.

Le lac de Davos (1600 mètres, canton des Grisons) où l'on a pêché des truites de 18 et 28 livres.

Le Silsersée (1860 mètres dans l'Engadine) dans lequel on assure avoir pêché des truites de 40 et 45 livres. On y trouve encore, comme dans beaucoup d'autres lacs de l'Engadine, la truite des ruisseaux, le chabot et le véron.

Le gibier d'eau est aussi rare passé une certaine altitude. On rencontre quelquefois, à l'époque du passage, de petits vols de canards sauvages, une paire de foulques. Une fois dans les Grisons on a observé le *cygne musicien*, et, en 1830 un *grand plongeon imbrim* est venu du Groënland ou de l'Islande, se faire tuer sur le lac de Saint-Moritz. Il en vient du reste régulièrement tous les hivers sur les grands lacs suisses.

Le lac du Grand Saint-Bernard voit souvent diverses espèces de bécasseaux; celui du Mont-Cenis des hirondelles de mer mais ces apparitions sont passagères et fortuites.

Nous ne pourrions mieux terminer cette rapide étude sur les lacs alpins qu'en empruntant encore un passage à Michelet tiré de son livre *La Montagne*.

« La Suisse a, dit-on, mille lacs. Nulle autre contrée du monde n'a ces superbes miroirs dans



Fig. 38. — La douane italienne à Saint-Remy.



un tel degré de beauté. Tout pays qu'on voit après paraît sombre et, dirai-je, aveugle. Les lacs sont les yeux de la Suisse dont l'azur lui double le ciel.

Même aux lieux les plus désolés où la nature semble finie, aux sombres entours des glaciers, vous retrouvez la lumière dans ces petits lacs solitaires qu'on voit avec saisissement. Tel est ceint de murs de glace, tel de prés et de tourbières; tel se pare encore de mélèzes qui, mirés dans les eaux grises, les colorent de leur verte image, et de leurs feuilles annuelles rappellent, non sans quelque charme (de gaieté ou de tristesse?) l'heureuse végétation d'en bas.

Ces lacs, muets confidents du glacier, qui par eux sort de sa nuit, se révèle, furent pour nos aïeux les Celtes un objet de terreur et de culte. Ils semblent pleins de mystère; on y sent un attrait sauvage; qui les vit y pense toujours. Je m'étonne peu des efforts que fait un poisson courageux pour revenir tous les ans, à l'heure où l'appelle l'amour, jusqu'à ces lacs supérieurs. Le saumon, des mers du Nord, par la longue route du Rhin, par les torrents qui le retardent, remonte invinciblement. Il monte, il force le cours des cascades. Où il ne peut nager, il glisse, avance comme un serpent. Les chutes épouvan-

tables, comme la Reuss au pont du Diable, ne peuvent, dit-on, l'arrêter.

Quel est le devoir du lac, sa mission dans la nature? Il doit recevoir l'eau *sauvage* (comme disent les montagnards) et en faire de l'eau vivante. Les eaux blanchâtres, vitreuses, chargées d'un froid limon sans vie, qui longtemps, dans la masse opaque du glacier, ont été privées d'air et de lumière, ont besoin de se baptiser dans le jour et le soleil. Le chasseur même de chamois n'ose en boire, il détachera plutôt un glaçon et le mettra sur la pierre pour boire au-dessous les gouttes. Les plantes n'aiment pas davantage l'eau sauvage et la refusent.

La disposition primitive des lacs, étagés jadis en bassins plus ou moins haut, en déversoirs successifs, où les eaux allaient s'épurant, se voit encore dans l'Engadine et dans le pays de Lucerne. « Le lac d'Alpnach s'enfonce tout au bas de la vallée. Au-dessus le charmant lac de Sarner porte sur le second gradin; et enfin, sur le troisième, entouré de crêtes élevées, le petit lac de Lungern se voit encore, quoiqu'un conduit l'ait à moitié desséché. » (Tschudi.)

Entre les belles choses du monde deux sont accomplies, sans pair. Au lac de Genève, le *beau*,

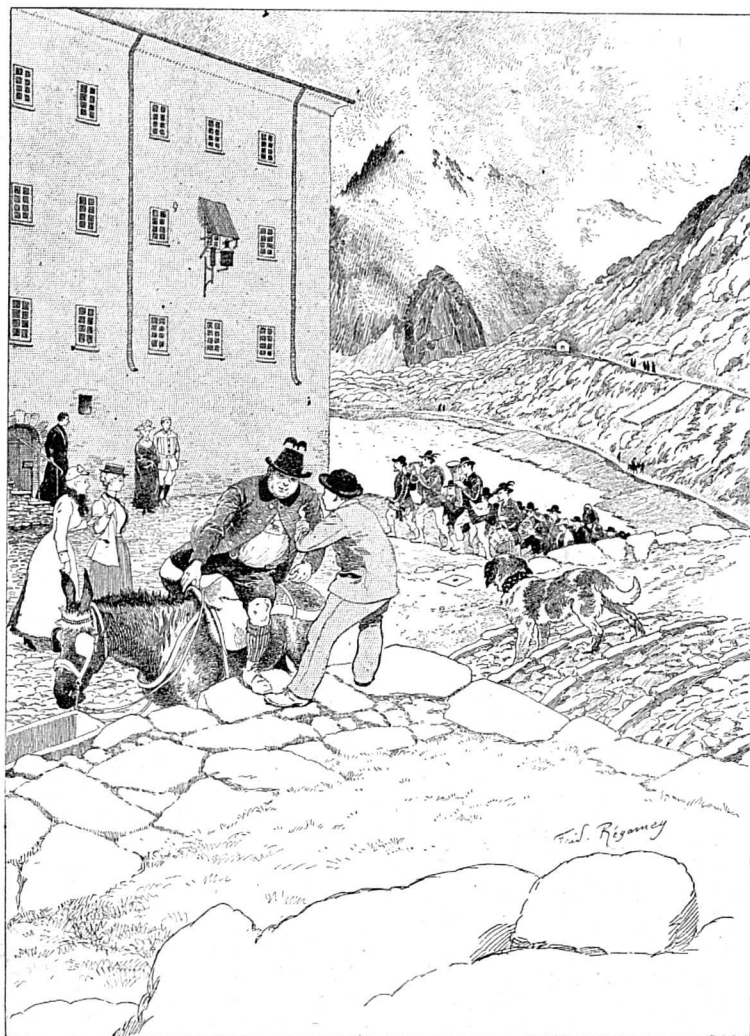


Fig. 39. — L'Esplanade de l'hospice.

la noble et grande harmonie. Le *sublime* au lac de Lucerne. »

Le touriste pour venir au lac du Grand Saint-Bernard a probablement traversé le lac de Genève. S'il veut se faire une idée complète des aspects divers que présentent les *yeux* de la Suisse, qu'il s'arrête à Orsières, avant de rentrer à Martigny et qu'il monte jusqu'au lac Champex. Après l'horrible et le noble, il pourra se délecter devant le beau charmant, le gracieux aimable et poétique.

Sur le bord du chemin côtoyant le lac des Morts un rocher posé horizontalement et qui marque la frontière séparant la Suisse de l'Italie, porte gravé en creux les armes des deux nations. Au bout de ce chemin, le *Plan de Jupiter*, plateau borné de rochers et de fossés, s'avance jusqu'au bord de pentes escarpées qui descendent aux pâturages de la *Vacherie* où paît le bétail de l'hospice. Par cette vallée le sentier zigzaguant mènerait en une heure à Saint-Rémy, le premier village que l'on rencontre sur cette frontière italienne.

Un second chemin taillé dans le roc commençant aussi à l'esplanade de l'hospice suit parallèlement le chemin du lac, à une vingtaine de mètres au-dessus. Il sert de promenade aux re-

ligieux et conduit à un petit bâtiment, la *Fontaine Couverte*, dont l'eau limpide ne gèle et ne tarit jamais.

Elle fut la cause pendant le siècle dernier de négociations longues et animées entre le Valais et la cour de Turin. La Sardaigne qui, un moment, avait prétendu être propriétaire de l'hospice et du terrain jusque sur le versant Suisse se rabattit sur cette fontaine et ce n'est qu'en 1778, après toutes sortes de chicanes, que la propriété en fut reconnue au Valais. Le chargé d'affaires de France avait dû surveiller les menées de Turin et intervenir souvent pour l'empêcher de s'emparer de ce point stratégique si important qui lui aurait facilité, par la Suisse, l'invasion de la France. Dans un essai historique sur le mont Saint-Bernard paru en 1789, un religieux de l'hospice, Chretien De Loyer, cite, à propos de cette fontaine, une vieille légende dont on s'explique mal l'existence en pareil lieu.

Des nymphes, des muses, aux époques lointaines où ces étranges personnes habitaient encore notre planète, auraient eu l'idée singulière d'élire domicile dans les eaux glaciales de la « Fontaine Couverte ».

Les distractions y étaient probablement fort rares, aussi lorsque Hercule escalada le Mont, accompagné de son ami et compagnon Hylas,

celui-ci, mal inspiré, se laissa attirer par les chants, les sortilèges de ces aquatiques séductrices et, noyé, disparut dans les profondeurs souterraines de la source au grand désespoir du dieu héroïque accouru trop tard pour le secourir et le maintenir dans le sentier de la vertu.

Il n'y a pas grand crédit à accorder à cette histoire; en tous cas le sort d'Hylas ne paraît plus inquiéter beaucoup, car les religieux, jeunes ou vieux, vont librement à la mystérieuse fontaine et en sont, jusqu'à présent, revenus sains et saufs, sans même se douter du danger qu'ils avaient couru.



CHAPITRE XIV.

LES CHIENS DU SAINT-BERNARD.

Leur origine. — Un chien de 25,000 francs. — Barry.

Les chiens du Saint-Bernard ont une histoire déjà vieille et, par quelques points enluminée de légendes et teintée de merveilleux. Passionnés sauveteurs comme leurs cousins de Terre-Neuve, mais moins répandus qu'eux, c'est surtout par leur réputation qu'ils sont illustres, car ces braves toutous, très casaniers et n'aimant pas voyager, il faut, quand on veut faire leur connaissance, les aller trouver chez eux, en Suisse, à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans des amoncellements de neige que le soleil de juillet, d'août, ne suffit pas à faire fondre complètement.

D'une vigueur extraordinaire, ils sont grands, trapus ; de poil rude, épais, comme feutré. Le museau est court, large ; les membres, les doigts relativement énormes ; les larges pattes paraissent



Fig. 40. — Conversation.

avoir été disposées de manière à n'entrer que difficilement dans la neige ; les sens sont remarquablement développés. Ils manquent par exemple de gracieuseté. Ce sont des montagnards bourrus, un peu rustres, grondant tout d'abord et montrant volontiers

de terribles dents. Mais ils sont plus terribles d'aspect que réellement dangereux et l'on peut, en surveillant la violence inconsciente de leurs brusques mouvements, établir assez vite des rapports suffisamment amicaux. Il est cependant toujours plus prudent de se tenir, avec eux, dans les limites d'une discrète familiarité, ces braves animaux ayant tout à fait renoncé au désir de joindre l'agréable à l'utile.



Fig. 41. — Pour prendre congé.

On est peu d'accord sur leurs origines : suivant les uns ils seraient d'une race intermédiaire entre le dogue anglais et l'épagneul ; d'autres leur attribuent comme ancêtres des chiens de berger du Valais croisés avec un dogue danois qu'un comte Mazzini de Naples aurait ramené d'un voyage dans le Nord.

Le plus fâcheux c'est qu'à différentes reprises on a failli en voir s'éteindre la race. Est-elle du reste bien pure à l'heure qu'il est ? Et, par exemple, le véritable chien du Saint-Bernard devrait-il avoir le poil long (comme le fameux Barry qu'on peut voir empaillé au muséum d'histoire naturelle de Berne), ou le poil ras comme les chiens actuellement à l'hospice ?

C'est un point difficile à éclaircir et en somme assez secondaire, puisque, tels qu'ils sont, ils remplissent admirablement leur service et le voyageur sauvé grâce à eux ferait preuve d'un bien difficile caractère s'il s'avisait de leur chercher querelle à propos du plus ou moins de longueur de leur toison.

Ce sont exigences à laisser aux naturalistes, aux savants qui ne peuvent s'empêcher de toujours vouloir pénétrer le fond des choses et auraient là un champ d'études probablement très ardues. Peut-être serait-il possible de leur donner quelques points de repère.



Fig. 42. — La sortie du col du Grand Saint-Bernard sur le versant italien.



A ce sujet monsieur Raoul Baron, le savant professeur de l'école vétérinaire d'Alfort, veut bien nous communiquer la note suivante.

« Il n'est pas douteux que tous les *chiens de montagne* forment un groupe naturel, ayant pour type le gigantesque *dogue du Thibet* (*molosse des anciens*).

« Plus que le *chien des Pyrénées* et le *chien du Léonberg*, notre *Saint-Bernard* devait être analogue au type asiatique... Cependant il n'en est pas ainsi : cela doit provenir de croisements irrationnels et aujourd'hui c'est en Angleterre et en Amérique, dans les *Exhibitions des Canis Clubs* qu'on trouve les plus beaux animaux (le célèbre champion *Plinlimmon* a été vendu 25,000 francs).

« C'est la sous-race à poils longs qui est le plus en faveur, et c'est aussi la seule qui puisse permettre de reconstituer le type primitif adultéré par les dogues à poils ras.

« La queue est touffue, forte, cependant garnie de poils un peu longs. Des poils frisés ou bouclés à la queue ne sont pas admis. Une queue à raie ou à panache est fautive. La face et les oreilles sont garnies de poils courts et doux. Les pattes de devant ne sont que légèrement frangées, les cuisses portent des culottes fortement développées. Tout caractère de pelage et de conforma-

tion pouvant rappeler le *Terre-Neuve* est rigoureusement déclaré « fautif ».

« Le pie-rouge est la robe préférée. On doit même rechercher la poitrine et le collier blanc rejoignant les gants blancs très hauts ; les bas blancs des pattes de derrière finissant en biseau montant en avant jusqu'à la rotule.

« Bout de la queue blanc, liste médiane s'élargissant pour encercler le nez gros et noir, plutôt camard que busqué. Grosses babines pas trop pendantes. Tête ronde et large en haut avec sillon médian assez large, oreilles assez haut placées. »

D'autre part dans une lettre datée du 14 janvier 1856, monsieur J. Deléglise, prieur à cette époque, écrivait :

« La race de chiens que l'hospice possède depuis fort longtemps n'est pas complètement éteinte ; mais, depuis quelques années, nous sommes menacés de la perdre, car il ne nous en reste plus qu'un mâle et une femelle qui, à chaque portée, met au monde des petits morts et ne nous laisse aucune espérance de conserver l'espèce. Nous pensons remplacer cette excellente race en croisant le chien qui nous reste avec une chienne fort belle et fort intelligente, appartenant à la race des chiens de berger du Valais. Je suis convaincu qu'un croisement analogue

avec une chienne danoise produirait également une variété excellente et parfaitement appropriée à nos besoins. Les deux chiens de Terre-Neuve que nous avons reçus l'hiver dernier de Stuttgart, sont venus d'une très belle taille, surtout le mâle qui a déjà commencé avec succès son service dans la montagne ; mais il est trop jeune et manque encore de la force nécessaire pour le faire régulièrement, surtout par le mauvais temps et quand il tombe beaucoup de neige. »

« Il est difficile de préciser le nombre des personnes qui, chaque année, doivent leur délivrance à nos chiens, parce que chaque jour en hiver nous allons à la recherche des voyageurs, et qu'il n'est pas possible de déterminer les cas où ceux-ci auraient succombé sans l'assistance de nos chiens et ceux au contraire où ils se seraient tirés d'affaire tout seuls. Cependant j'estime qu'en moyenne ces animaux sauvent la vie à deux ou trois personnes par hiver. Moi-même, un jour, j'aurais infailliblement péri dans une affreuse tourmente, si nos chiens ne m'avaient senti à un quart d'heure de distance et n'étaient venus à mon aide. »

Plustard M. Darbelley, successeur de M. Deléglise, au prieuré, écrivait à son tour à la date du 29 janvier 1858.

« J'ai entendu raconter qu'anciennement ; il y

aurait soixante ou soixante-dix ans, la race des chiens de l'hospice s'étant perdue, on avait fait venir des chiens des Pyrénées qui étaient à poils ras. De mon souvenir, j'ai toujours vu la généralité de nos chiens à poils ras, manteau jaune clair, blanc et rouge, ou gris foncé, c'est-à-dire avec de fréquentes variations. J'en ai aussi vu quelques-uns à poils longs et queue panachée. Cet automne dernier une mère à poils ras, qui avait été, en temps convenable, isolée du mâle à poils longs que nous avons en ce moment, a mis bas dix petits, dont deux à poils laineux. »

Dogue anglais, épagneul, chien des Pyrénées, dogue du Thibet, chien de Terre-Neuve, voilà bien des ancêtres pour un seul toutou ! Peut-être étaient-ils nécessaires et, comme dans ces contes où plusieurs bonnes fées se réunissent pour doter un heureux filleul, peut-être lui ont-ils donné un peu de leurs qualités, de leurs vertus. Il n'en fallait pas moins, probablement, pour obtenir le beau type qui a besoin de tant de puissance pour résister non seulement aux dangers, mais aussi aux causes nombreuses de déchéance qui le menacent.

Au Saint-Bernard, comme on vient de le voir, la vie est une lutte constante contre les fatigues, les souffrances, les dangers les plus terribles. On comprend que dans un pareil milieu la race

de ces chiens n'ait pu se conserver telle qu'elle était à l'origine et que ayant été obligé, pour la prolonger, de faire appel à différentes espèces parmi les plus vigoureuses, les plus résistantes, on ait obtenu des sujets d'aspect, de caractères variés. Il n'y aurait donc plus, au point de vue scientifique, de race pure du Saint-Bernard, mais des chiens d'origines diverses arrivant, par suite de l'éducation, de la vie dans un même milieu très spécial, à présenter des points de ressemblance suffisants pour donner l'apparence d'une race particulière dite du Saint-Bernard.

De juin à
septembre
l'ascension
à l'hospice



Fig. 43. — A la recherche des voyageurs.

ne présente aucun danger. C'est une période de repos pour les chiens. Le dernier défilé, celui qui commence à la cantine de Proz, serpente dans une gorge escarpée et qui, en été, peut se gravir en une heure et demie ou deux heures, devient, sitôt les neiges revenues, un passage si difficile, si fatigant que cinq et six heures d'efforts ne suffisent pas quelquefois pour le franchir.

Alors tous les jours, les domestiques du couvent, que l'on appelle *maronniers*, parcourent cet espace et par les mauvais temps ou dans la saison des avalanches, les moines se joignent à eux portant des pelles, des perches, des civières, des cordiaux.

Les chiens les accompagnent, les précèdent et grâce à leur instinct extraordinaire savent deviner les places où la neige solidifiée pourra supporter le poids des hommes qui les suivent en surveillant attentivement leurs mouvements, leurs allures.

Dressés soigneusement à cette sorte de chasse à l'homme, souvent ils s'en vont libres, parcourant dans tous les sens les parties dangereuses du passage, s'attachant particulièrement aux endroits où se sont effondrées des avalanches. La finesse de leur odorat leur fait deviner les malheureux engloutis sous la neige. Ils s'acharnent alors à creuser avec leurs pattes puissantes,

s'efforcent de les dégager de ce mortel linceul, puis courent de toute leur vitesse vers le couvent, donnent l'alarme par leurs violents abois, et ramènent des religieux toujours prêts à les suivre.

Quelquefois ils portent à leur cou un petit panier contenant des cordiaux, une bouteille de vin



Fig. 44. — La sortie du chenil le matin.

ou bien, fixée sur leur dos, une couverture de laine.

« Le plus fameux des chiens de cette race portait le nom de Barry. Ce fidèle et infatigable serviteur, qui a sauvé dans sa vie plus de quarante personnes, avait une ardeur inconcevable. Quand il pressentait l'approche d'un orage, ou d'un brouillard, même éloignés, rien ne pouvait le retenir au couvent. Il partait à l'instant pour

parcourir en aboyant tous les endroits dangereux du passage et y revenant à plusieurs reprises. Le trait le plus touchant qu'on ait raconté de sa carrière de douze années de service à l'hospice, est le suivant : Ayant trouvé un jour sous une voûte de glace un enfant égaré à moitié engourdi et déjà pris du funeste sommeil, il se mit à le lécher, à le réchauffer avec sa langue jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé, puis il fit si bien par ses caresses que l'enfant, comprenant son intention, se plaça sur le dos de l'animal et se tint cramponné à son cou. Barry revint triomphant avec son précieux fardeau. » (F. de Tschudi, *Le Monde des Alpes*. Librairie Georg et C^{ie} à Genève.)

Le pauvre chien devait trouver une triste récompense de son dévouement. Dans le temps qui suivit la bataille de Marengo, le passage était sillonné de militaires allant, en Italie, rejoindre leurs corps. L'un d'eux que la fatigue et le froid avaient terrassé se réveille tout à coup sous le poids d'un animal énorme, accroupi sur lui, paraissant prêt à le dévorer. Galvanisé par la terreur, il saisit son sabre, le plonge dans le corps de ce qu'il prenait pour quelque bête sauvage, puis, arrivant à l'hospice, raconte l'attaque dont il a failli être victime. Le signalement qu'il donne éveille les soupçons, on se rend à l'endroit indiqué et

c'est Barry que l'on trouve couché dans son sang, tué par celui qu'il avait voulu secourir.

D'autres que Barry, pour être morts dans des conditions plus obscures, moins dramatiques,



Fig. 45. — Un sauvetage.

n'en sont pas moins tombés comme lui au *champ d'honneur*. Avec les pèlerins qu'ils venaient de retrouver, ou avec les prêtres qu'ils guidaient, des avalanches les ont entraînés, engloutis et c'est à la fonte des neiges, l'été venu, qu'on retrouve leur cadavre. En termes un peu singuliers, il est fait mention de l'un d'eux dans un



Fig. 46. — Que veux-tu me faire?

des nombreux registres mis par le couvent à la disposition des visiteurs.

Voici ce qu'on peut lire à la date du 21 juillet 1819 :

« J'emporte d'ici pour la conserver avec soin la tête d'un de ces précieux animaux qui dirigent les pas de la bienfaisance. Le fidèle Turc est mort victime de son zèle ; il a donné la preuve la plus touchante de l'attachement qu'il avait pour le compagnon de ses travaux.

E. M. Bailly, de Blois.

Enfin ces bons chiens vous auront-ils séduits au point que vous ne puissiez plus supporter la vie sans eux?..

Vous pouvez, sans pour cela abandonner votre existence mondaine, ni prononcer des vœux qui vous engageraient dans l'austère et rude milice des Pères du Saint-Bernard, vous attacher un de ces robustes compagnons.

Lorsqu'il y en a suffisamment pour assu-



Fig. 47. — Je veux m'en aller!

rer le service du chenil, les religieux les vendent volontiers; on en trouve aussi dans les vallées des environs. Mais il faut avoir soin de les prendre très jeunes; trop grands ils ne pourraient plus vivre ailleurs que dans leurs montagnes et deviendraient dangereux. Les emmener n'est pas du reste chose commode. Ils se débattent, s'échappent et ce n'est qu'après des combats désespérés qu'on parvient à les *ligoter* dans un panier qu'un guide emporte fixé sur un crochet. Leur tête, qui passe seule à travers le couvercle, montre tout ce qu'une physionomie de chien peut exprimer de désolation et leurs aboiements, montant de la vallée, répondent aux aboiements de leurs camarades enfermés au chenil.



Fig. 48. — Désespoir!

C'est émouvant comme un acte de tragédie!

Pour les braves toutous les solitudes glacées du Saint-Bernard avec leurs avalanches meurtrières et leurs dangers de tous les jours sont une patrie aimée que ne pourra pas leur faire oublier la vie la plus douce dans de bons pays, même agrémentée des plus excellentes pâtées!

CHAPITRE XV.

LE DÉPART.

La Chenalette. — La boîte aux lettres.

La *Chenalette* (2,889 mètres) est la montagne qui fait face au *Mont Mort*. Son ascension n'est ni bien longue (une heure et demie) ni dangereuse. On peut donc, si on ne craint pas de s'égarer en circuits inutiles et doubler ou tripler le trajet, entreprendre seul son escalade. Il ne faut cependant pas oublier que c'est surtout dans la montagne qu'on peut avoir à reconnaître la triste vérité du *væ solis*! L'entorse, la fracture d'un membre sont les moindres accidents auxquels sont exposés les grimpeurs et l'on s' imagine dans ce cas la fâcheuse situation où l'on se trouverait, isolé et loin de tout secours. Il est donc plus prudent, sinon plus agréable de monter à plusieurs et le guide, s'il n'est pas indispen-

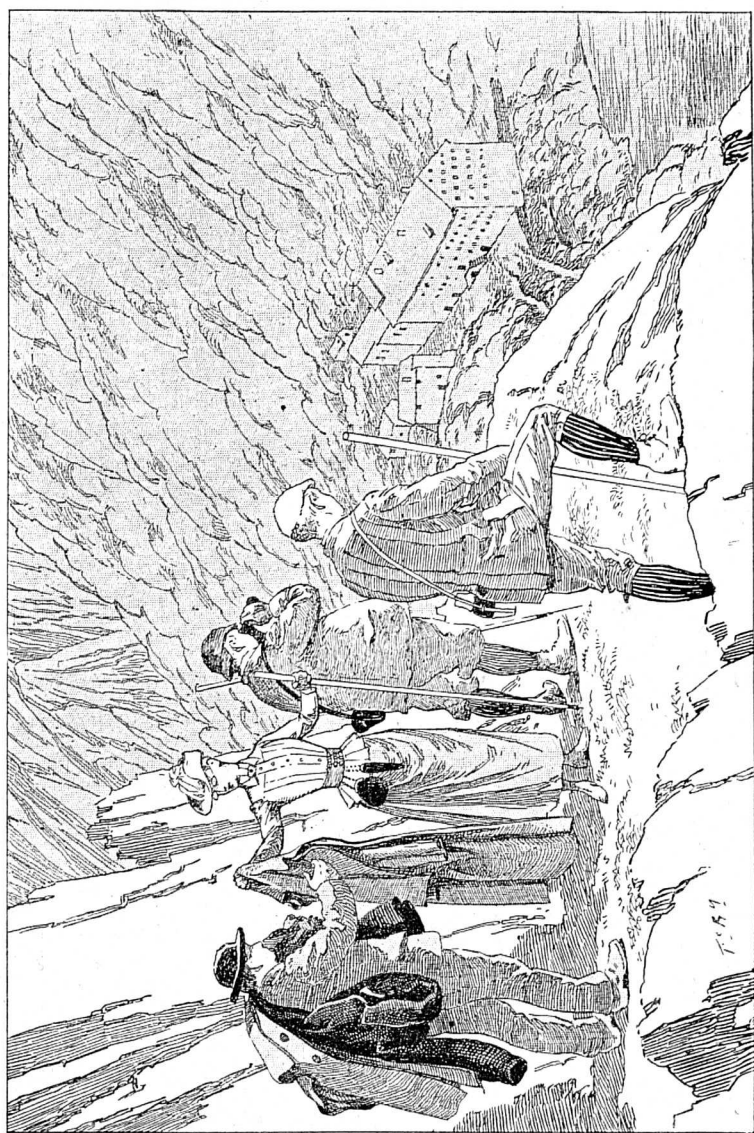


Fig. 49. — L'hospice vu de la Chenalette.

sable pour vous montrer le chemin, ne sera pas inutile cependant quand ça ne serait que pour porter les pardessus de toute la troupe.

L'arrivée seule, vers le sommet, pourrait présenter quelque danger. Il y a surtout une arête tranchante d'une quinzaine de mètres de longueur qu'il vaut mieux, tout amour-propre mis de côté, franchir à quatre pattes. A gauche la pente est peu intimidante, mais à droite la paroi absolument verticale s'enfonce en des profondeurs attirantes. Une plate-forme est au bout sur laquelle se dresse une sorte de petit édifice carré fait de fragments de rochers superposés pareil à tous ceux que les pâtres élèvent sur les sommets de leurs montagnes. C'est la *boîte aux lettres de la Chenalette* et vous pourrez y déposer votre carte, même agrémentée de réflexions, à côté des cartes que vos prédécesseurs y ont mises avant vous.

Certes on ne parvient pas là sans quelque halètement. Mais ce qui vous paiera au centuple des petites fatigues éprouvées c'est l'admirable vue dont on jouit de la *Chenalette* lorsque le temps est beau. A ce moment vous comprendrez aussi ce que l'on gagne à être seul, loin des voix criardes et des étonnements bruyants. En l'absolu silence qui règne à ces altitudes aux heures peu fréquentes de ciel bleu, ensoleillé

et sans vent il semble que tout concourt à vous pénétrer d'une sorte d'horreur sacrée.

Plus rien ne vit autour de vous... Plus un bruit, plus un souffle... Vous êtes absolument seul sur ce rocher escarpé d'où vous paraissez dominer le monde, le monde vide, désert. Au loin dans l'immensité de l'horizon, les hautes montagnes s'enchevêtrent, se succèdent en une perspective infinie. De leurs flancs assombris par les forêts de sapins, les cimes jaillissent, blanches de neiges séculaires et montent dans l'azur du ciel qu'elles déchirent de leurs pointes aiguës..... Au milieu, plus haut que les plus hautes, le Mont Blanc.

Vous êtes absolument seul.....

Pourtant à vos oreilles de légers, très légers gazouillis..... Deux, trois, tout petits oiseaux, si minces qu'on dirait presque des insectes voltigent autour de vous..... Où peuvent-ils bien nicher? Aux pierres de la *boîte aux lettres*, peut-être.

Ainsi, depuis le départ de la vallée, tout le long de la route, à mesure que l'on s'élevait dans la montagne on avait assisté à la conquête progressive du néant sur la nature. Tout ce qui vit, tout ce qui végète, les plantes les plus robustes, les animaux les plus vigoureux avaient dû s'arrêter, les uns après les autres, aux dif-

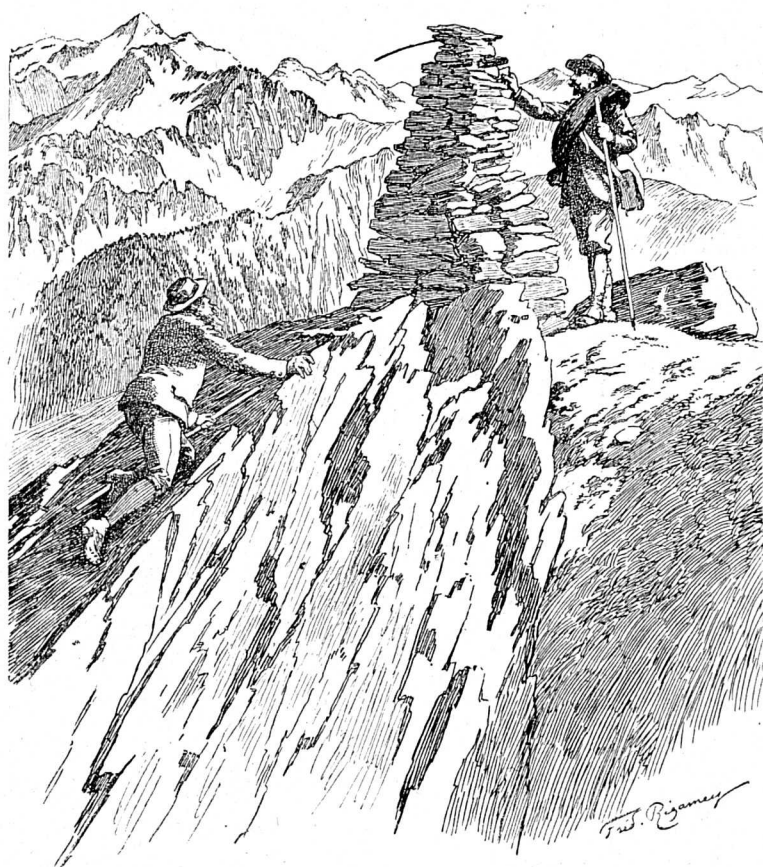


Fig. 50. — La boîte aux lettres de la Chenalette.

férents échelons. Et voici qu'au dernier, à ce sommet où l'on s' imagine que rien plus ne doit exister, la vie, qu'on croyait abolie, se manifeste tout à coup, de nouveau, sous son plus frêle aspect : un être presque immatériel, un souffle, une âme : l'âme ailée, chantante de l'énorme solitude.

Il faut cependant s'arracher aux bercements de la contemplation, sortir du rêve et rentrer dans la réalité. La descente est rapide et facile. Si l'heure le permet encore, vous pouvez donc zigzaguer entre les masses de rochers, contourner les champs de neige qui, dans certains fonds abrités, résistent aux chaleurs de l'été.

La montagne s'abaisse par étages, par petits plateaux successifs. L'un d'eux, plus important, présente deux ou trois petits lacs, des mares plutôt ; autour, la terre qui recouvre le roc d'une couche légère, s'égaye de quelques fleurettes parsemant une herbe très courte, une sorte de mousse. C'est le « Jardin du Valais ». On prend plaisir à vaguer sur ce tapis épais qui repose des durs rochers dont les massifs s'élèvent de place en place forçant votre promenade à maints détours, à maints circuits. Puis une pente se présente qui vous force, vous accrochant des pieds et

des mains aux blocs déchiquetés, à dégringoler jusqu'à un plateau inférieur. Tout à coup un sifflement profond, perçant, puis un second, puis plusieurs et, là-bas, entre les rochers vous apercevez un instant une forme grise qui se glisse et disparaît.

C'est une innocente marmotte, bien envie comme diraient nos petits Savoyards, dont vous venez de troubler le repas et qui regagne son terrier, sifflant pour prévenir ses camarades du danger survenu. Bien que sa course soit peu rapide, n'essayez pas de la poursuivre dans ce dédale. La chasse à la marmotte est des moins faciles; sa prudence est extrême et sa vue extraordinaire lui permet de distinguer toute forme suspecte à une fort grande distance. Elle donne alors l'alarme par un coup de sifflet retentissant que répètent à leur tour toutes les autres marmottes du voisinage averties et qui s'empressent de se réfugier dans leurs souterrains.

Insensiblement, votre badauderie vous entraînant plus loin que vous ne pensiez, vous vous retrouvez sur le sentier qui vous avait amené au Grand Saint-Bernard et qu'il vous faut regravir mêlé aux groupes de touristes qui vont prendre votre place dans la maison hospitalière. Bientôt vous revoyez les toits de l'hospice. Sur l'esplanade s'entremêlent les groupes des

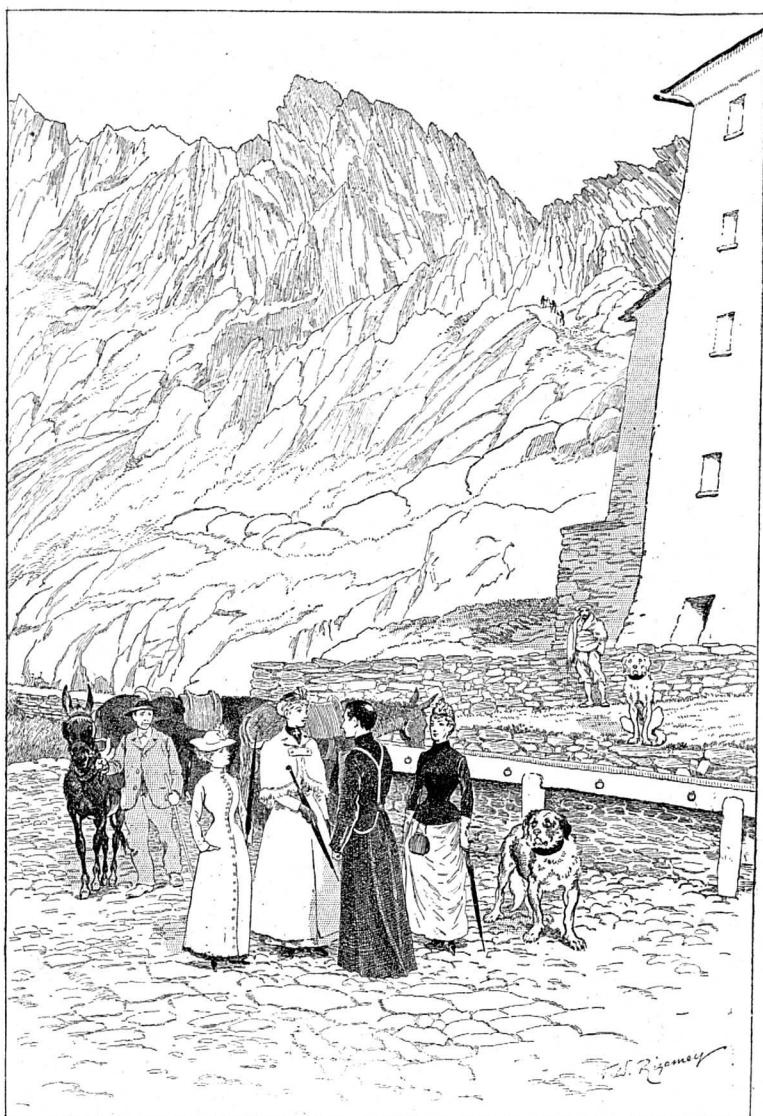


Fig. 51. — Le départ !

nouveaux arrivants et de ceux qui s'en vont; les mulets sont harnachés. Un trio de jeunes Américaines, qui viennent de signer au registre des voyageurs, « Miss Maulia, Carrie, Daisy de Cincinnati, Chicago », s'interrogent, « *Are you ready?* » Elles sont prêtes. Rien ne leur manque : « *All right!* » Elles saluent le clavendier et, l'inséparable parapluie en main, libres et calmes, elles reprennent gaiement leur course sur les chemins qui doivent probablement les ramener un jour ou l'autre dans le « home » qui les attend là-bas de l'autre côté des Océans.

Regardez une dernière fois ce lieu étrange, cette nature si rude, le décor terrible, la maison triste, les bons gros chiens bourrus et ces religieux qui, tous, ont le visage calme et heureux.

Gravez-vous dans l'esprit l'image de ces choses d'apparence si peu attrayante. Le souvenir vous en reviendra souvent lorsque vous aurez repris dans les villes votre existence de civilisé en proie aux incertitudes et aux fatigues du « *struggle for life* » moderne.

Le souvenir et, peut-être, un regret, un doute tout au moins.

Est-ce bien la « joie de vivre » que vous allez trouver dans les vallées où les choses ont l'aspect doux et accueillant ?

.

Un dernier remerciement, un dernier adieu
et en route vers les bas-fonds où fleurissent les
affaires et la politique.



Fig. 52. — Le chien Barry.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — LA ROUTE.

CHAPITRE PREMIER. — AVANT D'ENTRER DANS LA MONTAGNE.	Pages. 9
--	-------------

CHAPITRE II. — LA MONTAGNE.

Région collinaire. — Région montagneuse. — Région alpine. — Région des neiges.....	14
---	----

CHAPITRE III. — DE MARTIGNY A ORSIÈRES.

Martigny. — La tour de la Batiaz. — Excursions aux environs de Martigny. — La Route. — Le Brocard. — Le Borgeau. — Les Valettes. — Les Gorges du Durnant. — Le lac Champex. — Bovernier. — Sembrancher.....	23
--	----

CHAPITRE IV. — ORSIÈRES.

Conseils au voyageur à pied. — La nourriture. — Le vête- ment. — L'équipement. — Les guides.....	36
---	----

CHAPITRE V. — D'ORSIÈRES A BOURG SAINT-PIERRE.

Comment on doit marcher. — Signes de beau et mauvais temps. — Rive-Haute. — Liddes.....	49
--	----

CHAPITRE VI. — DE BOURG SAINT-PIERRE A L'HOSPICE.

Le passage du Grand Saint-Bernard, par Napoléon. — Cantine de Proz. — Hospitalet. — Le vallon des morts.....	62
---	----

DEUXIÈME PARTIE. — L'HOSPICE.

CHAPITRE VII. — ARRIVÉE A L'HOSPICE.

Le vestibule. — La réception. — Les Romains au Mont-Joux. — Destruction du premier hospice (X ^e siècle).....	Pages. 95
--	--------------

CHAPITRE VIII. — SAINT BERNARD DE MENTHON.

Sa vie (923-1007). — Fondation de l'Hospice en 970. — Reliques.....	106
---	-----

CHAPITRE IX. — HISTOIRE DE L'HOSPICE.

La Chapelle. — Approvisionnement de l'Hospice. — Le clavier.....	128
--	-----

CHAPITRE X. — LA TEMPÉRATURE.

La neige au mois de juillet. — Les saisons au Grand Saint-Bernard.....	135
--	-----

CHAPITRE XI. — LES AVALANCHES.

Avalanches de poudre. — Avalanches compactes. — Le Föhn.....	142
--	-----

CHAPITRE XII. — LA VIE A L'HOSPICE.

La salle à manger. — Le livre des voyageurs. — La bibliothèque. — La chapelle des Morts.....	155
--	-----

CHAPITRE XIII. — AUTOUR DE L'HOSPICE.

Le lac des Morts. — Les lacs de la Suisse. — Le plan de Jupiter. — Saint-Remy. — La Fontaine couverte.....	173
--	-----

CHAPITRE XIV. — LES CHIENS DU SAINT-BERNARD.

Leur origine. — Un chien de 25.000 francs. — Barry.....	194
---	-----

CHAPITRE XV. — LE DÉPART.

La Chenalette. — La Boîte aux lettres.....	210
--	-----



Frédéric RÉGAMIÉ

Une Excursion
au
Grand
Saint-Bernard

LA ROUTE
L'HOSPITALITÉ



PARIS

Firmin-Didot et C^{ie}

ÉDITEURS

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LE CICERONE

GUIDE DE L'ART ANTIQUE ET DE L'ART MODERNE EN ITALIE

Par J. BURCKHARDT

Traduit par AUGUSTE GÉRARD, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ministre plénipotentiaire, sur la 5^e édition, revue et complétée par le D^r WILHELM BODE, directeur au musée de Berlin, avec la collaboration de plusieurs spécialistes.

2 VOL. PETIT IN-8°

Première partie : *ART ANCIEN*. — Broché.. 6 fr. — Cart. percaline.. 8 fr.

Seconde partie : *ART MODERNE*. — Broché. 14 fr. — Cart. percaline. 17 fr.

Ce second volume, *L'Art moderne* peut être, aussi fourni, sur demande, cartonné en deux parties, dont la première, comprenant les *Tables et les plans*, avec du papier blanc pour notes, forme un vade-mecum suffisant et commode pour la visite des musées et monuments d'Italie. Prix. 20 fr

GRANDES CHASSES DANS L'AFRIQUE CENTRALE

ÉLÉPHANTS, BUFFLES, LIONS, LÉOPARDS, RHINOCÉROS, HIPPOPOTAMES, CROCODILES, ANTILOPES

Par M. Edouard FOA

Explorateur et Chasseur pendant deux ans dans le bassin du Zambèse

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PLUS DE SOIXANTE DESSINS

Par ÉMILE BOGAERT et P. MAHLER

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES DOCUMENTS DE L'AUTEUR

Un vol. in-8° Jésus. — Prix : Broché, 10 fr. — Relié, 16 fr.

ALBERT BABBEAU, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LE LOUVRE ET SON HISTOIRE

Le « Louvre » des Francs. — Le Louvre de Philippe-Auguste et de Charles V. — Le Louvre de François I^{er} et de Henri II : Ducerceau, Lescot. — De Henri IV à Louis XIV : Lemercier, Leveau, Claude Perrault. — Révolution Française : Le « Muséum ». — Napoléon I^{er}. — Restauration et Monarchie de Juillet. — Napoléon III : Le Nouveau Louvre et Visconti. — Le Louvre à l'époque actuelle.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

Un volume in-8° pittoresque. — Prix : Broché, 8 francs; Relié, 12 francs.

ERNEST BELLECROIX

La Chasse pratique, 1 vol. in-18 Jésus, avec illustrations de l'auteur.
Broché. 3 fr.

Les Chasses françaises, 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr.

« Down! » **Dressage à l'anglaise complété par le rapport**.
1 vol. in-18 Jésus avec 24 illustrations de l'auteur. 3 fr.

Le Dressage du chien d'arrêt. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr.

Guide pratique du Garde-chasse, suivi de notions élémentaires
sur l'exploitation des bois, par de La Rue. 1 vol. in-18. 3 fr.

Typographie Firmin-Didot et C^{ie}. — Mesnil (Eure).